U d'/of OTTAWA
39003003482774

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/texteschoisisetc00br

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

P.-J. DE BÉRANGER

P.-J. DE BÉRANGER

Gravé par Massard d'après Sandoz.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

P.-J. DE BÉRANGER

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

S. STROWSKI

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique*.

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

PQ
2195
.T4S
1913
Ex.2

Copyright 1913 by Plon-Nourrit et Cie.

BÉRANGER

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION DE BÉRANGER

I. L'enfance de Béranger. — II. Les années d'épreuve. III. Quenescourt et le Couvent des Sans-Soucis.

I

Le père de Béranger, qui fréquentait les gentilshommes, étant feudiste, et qui avait mis à profit ses connaissances de généalogiste pour se créer une fastueuse généalogie, faisait descendre sa famille de l'aristocratie italienne du quinzième siècle. En fait, c'était une famille de Picards, dont les uns allèrent courir les aventures, et dont les autres furent modestes commerçants ou cabaretiers, dans la région de Péronne. De son hérédité picarde, le chansonnier tiendra ce fonds de bon sens et ténacité, dont il était fier, et cet esprit de patriotisme, si naturel aux habitants d'une province qui a souvent servi de marche frontière et de champ de bataille. Du côté maternel, Béranger est le petit-fils de notables tailleurs parisiens, les Champy, dont quelques-uns furent *bourgeois de Paris* et tailleurs du roi. C'est d'eux qu'il tient sa scrupuleuse probité et ce don indéfinissable, qui est l'esprit parisien.

Mais, pour venir jusqu'à lui, toutes ces qualités sérieuses avaient sauté une génération, car son père, Jean-François de Béranger, et sa mère, Marie-Jeanne Champy, firent preuve des défauts les plus opposés à ces qualités et menèrent l'existence la moins raisonnable. Le mari abandonna sa femme avant la naissance de son fils, après avoir mangé toutes les ressources du ménage ; la femme, modiste parisienne, incapable de résister aux entraînements de la ville et de l'époque, vécut d'une vie fort évaporée. Elle devait mourir très jeune. Leur fils, Pierre-Jean, vint au monde le 19 août 1780. C'est la fin du dix-huitième siècle, et les esprits se ressentent encore de la légèreté du siècle. Les premières chansons du futur poète s'en ressentiront aussi. Il naquit dans la maison du grand-père Champy, près des Halles, dans la rue Montorgueil, où se trouvait le restaurant du *Rocher de Cancale*, siège de l'Académie chantante, si connue sous le nom du Caveau. Il fut envoyé en nourrice près d'Auxerre, en Bourgogne ; il y séjourna six ans, à peu près oublié par les siens. Repris par les Champy, il resta chez eux quelques années, gâté par toute sa famille et laissé par elle dans la plus parfaite ignorance. Entre temps, son père s'était momentanément raccommodé avec sa mère et de ce rapprochement était née une fille, Solange de Béranger, qui joua, dans la vie de son frère, un rôle très effacé et finit par se faire religieuse au couvent des Oiseaux.

Pierre-Jean passa quelques mois à la petite pension de l'abbé Chantereau, près de la Bastille, en 1789. Il y assista à la prise de la fameuse forteresse, mais il n'y apprit même pas à lire. Son père, de moins en moins fortuné, se rappela qu'il avait une sœur veuve, qui tenait à Péronne l'auberge de l'*Epée Royale*, et il lui expédia l'enfant, un matin, avec une simple lettre de recommandation. Par bonheur, l'enfant était gentil, la tante, pleine de cœur ; elle accepta le dépôt qui lui était confié et le traita bientôt comme son fils. Béranger l'appelait toujours sa seconde mère, seconde mère qui sut mériter son affection beaucoup mieux que la première. Elle et son second mari — car elle s'était remariée, dans l'intervalle, avec un sieur Bouvet — s'appli-

quèrent à instruire Béranger et à lui donner surtout une forte éducation morale. Voltaire voisinait avec l'Évangile et le catéchisme, dans cette éducation, mais l'heureuse intelligence de l'élève conciliait ces oppositions. Nous pouvons juger du degré de culture auquel il était parvenu, par ce morceau, le plus ancien qui nous ait été conservé de lui : c'est une lettre qu'il écrivit, vers l'âge de treize ans, à son père, détenu en prison à Nantes, pour propagande contre-révolutionnaire.

Pluviose, an II (1794).

A son père.

Mon cher Papa,

C'est avec la plus profonde douleur que nous avons appris votre détention : elle nous a causé beaucoup de peine à tous.

C'est ma cousine Simon qui nous a communiqué votre lettre. Vous lui dites que vous avez interrompu toute espèce de correspondance : oui, avec nous, mon cher papa ; car depuis plus de deux ans nous n'avons aucun de vos nouvelles. Cependant, mon cher papa, je vous dois la consolation qu'un fils doit à son père dans le malheur et dans toutes les circonstances de la vie. Soyez sûr que vous ne me trouverez jamais ingrat, et que je sens mieux que jamais ce que la nature dit à mon cœur.

Vous apprendrez le malheur de ma cousine Simon dans la lettre de ma tante Turbaux. Quant à moi, je me porte bien ; je travaille pour le moment aux impositions, ce qui me fait gagner quelques petites choses et ce qui aide ma tante à fournir à mon entretien.

Mon cher papa, j'espère que, sentant l'inquiétude où nous sommes de votre sort, vous nous communiquerez de vos nouvelles, où nous espérons apprendre d'heureux changements.

Mon cher papa, je suis, en vous embrassant du meilleur de mon cœur, avec le respect le plus profond, votre fils.

Correspondance, I, 17.

Vers cette époque, il fréquente les curieuses écoles d'enseignement mutuel, fondées par l'ancien député de Bellen-

glise ; il prononce des harangues au club de la jeunesse républicaine de Péronne et, après un court passage à travers le métier d'orfèvre, il fait son apprentissage d'imprimeur chez M. Laisney. C'était un vieux maître, à la mode d'autrefois, qui donnait à ses ouvriers et apprentis, dont le premier était son fils, des leçons de français en même temps que de typographie. Béranger et le jeune Laisney sont bientôt les meilleurs amis du monde ; celui-ci apprend à celui-là comment on tourne un couplet de chanson. De l'imprimerie allait, une fois de plus, sortir un grand homme de lettres.

On ne s'en serait guère douté à lire le couplet suivant, le premier essai que nous ayons de son talent poétique. Il s'agit d'un bouquet que les jeunes filles de Péronne offraient aux jeunes gens, pour la fête de Saint-Nicolas, et d'un baiser qu'elles devaient se laisser prendre.

Jeunes gens, la reconnaissance
A composé notre bouquet :
Pour fleurs nous portons la décence,
Et pour compliment un couplet.
Amitié, gaieté, badinage,
Voilà ce que nous apportons ;
Ce qu'au reste prescrit l'usage,
C'est de vous que nous l'attendons.

Mais les jeunes gens ne prirent rien, parce qu'ils n'avaient pas compris le sous-entendu du poète.

II

Béranger ne devint ni maître, ni même compagnon imprimeur : à dix-sept ans, son père le rappelle à Paris, pour l'aider à tenir une maison de banque interlope, où il fait de l'agiotage sur les assignats dépréciés et du prêt sur gage. Il y reçoit aussi clandestinement les fonds étran-

gers pour subventionner les conspirateurs. Malgré cette diversité d'opérations lucratives et l'habileté grandissante de Béranger dans le métier de financier, les sottises du père amènent la faillite de la maison. Profondément atteint dans sa fierté par cette humiliation, dont il n'est cependant pas responsable, le fils tente de faire diversion à son chagrin, par l'étude sérieuse de la langue et de la prosodie françaises ; il se met à fréquenter les clubs littéraires, surtout celui de l'Hôtel Thélusson, où triomphaient Alisset de Chazan et Salverte, l'auteur des *Poésies érotiques*. Il fait lui-même des poésies légères, mais il ne les montre qu'à son jeune camarade, Charles des Fossez, qui les lui corrige.

Après la banque, Béranger père ouvre, rue Saint-Nicaise, un cabinet de lecture, que la police politique a quelques bonnes raisons de surveiller. En tous cas, Béranger fils y complète son instruction et s'y frotte à un grand nombre de notabilités littéraires. Là il est aux premières loges pour y recevoir l'impression des grands événements contemporains, comme la rentrée de Bonaparte, après l'expédition d'Égypte, et l'explosion de la Machine infernale, précisément rue Saint-Nicaise.

Le cabinet de lecture marche mieux que le cabinet d'affaires, car il y a moins d'aventures financières à courir. Mais Jean-François commet la faute de faire venir de Picardie une nièce, très jolie et très rouée, Adélaïde Paron, qui trouve le moyen de s'emparer de l'esprit du père et d'imposer au fils une paternité équivoque, celle du petit Lucien Paron. Discussions de ménage, jalousies, préoccupations, remords même poussent Béranger à séparer son sort et son foyer de ceux de son père ; il va s'installer au boulevard Saint-Martin, dans une mansarde, qu'il a popularisée depuis dans la chanson de son *Grenier*. Il cherche une situation, car il est sans ressource, et, cependant qu'il la trouve, il s'adonne avec plus de courage que jamais au travail littéraire, sans même avoir la pensée d'en faire un jour sa carrière. D'ailleurs, il ne laisse pas d'être gai ; il a de bons amis, le futur vaudevilliste Antier, le musicien

Wilhem, le créateur de l'Orphéon, des peintres, des graveurs, tous gens aussi peu fortunés que lui. C'est à cette même époque qu'il retrouve une amie d'enfance, Judith Frère, ouvrière orpheline et pourvue d'un petit pécule. Elle avait une certaine culture, de la beauté, beaucoup de grâce naturelle. Par l'intérêt qu'elle porte au jeune poète, l'amour entre subrepticement dans son cœur. Elle n'y résiste point, et ainsi commence cette liaison des deux jeunes gens, qui dura jusqu'à leur mort.

Dans l'intervalle, le pauvre garçon, à bout de ressources, avait fait une démarche hardie et originale auprès de Lucien Bonaparte, qui cultivait lui-même les belles-lettres et qui passait pour protéger les littérateurs. Il lui avait envoyé deux pièces de vers et lui avait décrit sa détresse. Lucien, intéressé par les vers et la lettre, le fit venir, lui prodigua des conseils de versification et — ce qui valait mieux — lui délégua son traitement à l'Institut. Ce joli geste mettait Béranger à l'abri du besoin. Peu de temps après, le peintre Landon, auteur de nombreuses collections historiques sur les beaux-arts, le prenait dans ses bureaux et l'employait à la rédaction des *Annales du Musée et de l'école moderne*, ainsi que des *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles*. Il y rencontrait d'illustres collaborateurs, Cuvier, Delambre, de Quincy, Cauchy, Andrieux, etc. Après Landon, son gendre Soyer l'employa à son tour, pour une *Galerie mythologique*, qui ne fut jamais achevée, ni publiée. Le manuscrit existe encore. Deux alinéas, empruntés à son étude sur Apollon, permettent de se faire une idée de l'érudition et de l'imagination de l'auteur.

APOLLON

Apollon est le dieu dont l'imagination des anciens a le plus multiplié les attributs. Soit qu'on le confonde avec Phœbus, dieu du jour ou le soleil, ainsi que cela est permis, puisque, malgré l'opinion de quelques savants modernes, c'est la même

divinité à qui l'on rend deux cultes distincts, soit qu'on ne le regarde que comme le dieu de la poésie, le conducteur des Muses, ce personnage brillant semble avoir été pour les Grecs le type de la beauté idéale ; on l'a entouré de tous les prestiges que les poètes ont pu enfanter. La musique ne l'a pas moins célébré, et enfin la peinture et la sculpture ont rendu à ce dieu des hommages si éclatants, qu'elles en ont presque fait une divinité pour les peuples modernes.

Quelques mythologues ne veulent voir dans Apollon qu'un être allégorique, dont l'idée, selon eux, est due aux Égyptiens. Ils expliquent toutes les particularités qu'on en rapporte par les révolutions physiques que le soleil opère dans son cours. Cette opinion est fondée en partie, puisqu'en effet le culte du soleil, le plus ancien peut-être de tous les cultes idolâtriques, celui que les Perses et les Mèdes adoptèrent dans les temps les plus reculés, fut adapté par les Égyptiens et par les Grecs à celui qu'ils rendaient, les uns à Orus, fils d'Osiris et d'Isis, prince dont ils avaient reçu les plus grands bienfaits, les autres à trois personnages célèbres qui portèrent le nom d'Apollon et qui étaient originaires, selon Cicéron, l'un de Crète, l'autre d'Arcadie et le troisième des régions hyperborées. On sent d'après cela qu'il doit être presque impossible de reconnaître ce qui appartient à l'histoire de ce qui est du domaine de la fable dans les aventures dont Apollon est le héros...

Correspondance, I, 91.

III

C'est ce qu'il appelle *faire le gâcheur*, métier qu'il finit par abandonner, malgré les charges financières qui l'accablent. Aussi bien, il a trouvé un banquier inespéré, dans la personne d'un jeune Péronnais de son âge, Quenescourt. Ce dernier eut-il l'intuition de ce que l'avenir réservait à Béranger, et voulut-il contribuer pour sa part à l'éclosion de son génie? Fut-il seulement inspiré par une ardente amitié? Toujours est-il que, durant les années critiques, il vint en aide à Béranger, de la façon la

plus généreuse et la plus délicate, lui adressant de l'argent avant même qu'il lui en eût demandé, payant à son insu ses autres créanciers. Quand il venait à Péronne, il le retenait chez lui, l'hébergeait, facilitait son travail et, pour l'amuser selon ses goûts, réunissait autour de lui une petite Académie chantante et buvante, le couvent de Sans-Souci, arrière-petite succursale de l'abbaye de Thélème. Que de couplets joyeux et souvent libertins Béranger composa pour le « Moustier », sans se douter que la virtuosité qu'il contractait là, déciderait un jour de sa vocation de chansonnier. Des joyeux refrains qu'il écrivit pour les frères, sa *Biographie* reproduit les plus raisonnables. La première pièce est une chanson d'inauguration.

LE COUVENT DES SANS-SOUCIS

Un couvent va renaître,
Couvent des Sans-Soucis.
Frères, il nous faut être
Douze au plus, au moins six.
Proclamons en buvant } *Bis.*
La règle du couvent. }

Sous cette règle austère
Si l'on veut demeurer,
Ce n'est qu'au monastère,
Que l'on doit s'enivrer.
Proclamons, etc.

. . . . . .

Entre poire et fromage
Écrions-nous : Grands saints,
Du froid et de l'orage
Préservez les raisins !
Proclamons, etc.

Confessons les fillettes,
Et chez nous, grands docteurs,
Qu'un couvent de nonnettes

Prenne ses directeurs.
Proclamons, etc.

Nos douces sympathies
N'ont à craindre aucun choc,
Pas même ici d'orties
Pour y jeter le froc.
Proclamons, etc.

Ma Biographie, 83.

C'est au couvent, et pour peindre le sort de ses frères en religion épicurienne, que Béranger écrivit sa célèbre chanson des *Gueux*, renouvelée d'une chanson bohème du règne de Louis XIV. Quand il chanta ces couplets, il ne songeait guère à s'illustrer comme chansonnier, encore moins à se faire l'avocat des « prolétaires » :

LES GUEUX

REFRAIN

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange;
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile;
J'en atteste ma gaieté.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on;
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe;
Sur la paille on peut dormir.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Œuvres, I, 63.

A cette aisance du tour, à cette précision de la langue et du vers, à cette richesse des idées et des images, se reconnaissait déjà le grand poète. Il avait passé la trentaine et pourtant il ne savait pas bien dans quel sens il dirigerait ses puissantes facultés poétiques. En tous cas, il ne comptait pas sur elles, pour le faire vivre, car il venait de solliciter et d'obtenir, du grand maître Fontanes, un emploi d'expéditionnaire, à 1 200 francs, au ministère de l'Instruction publique.

CHAPITRE II

LES PREMIERS ESSAIS POÉTIQUES

I. Satires et comédies. — II. Dithyrambes, pastorales, odes et romances. — III. La vocation de chansonnier.

I

C'est par des satires contre les mœurs du Directoire, que Béranger fit ses véritables débuts dans le métier de poète. Mais il ne les publia pas et plus tard il les détruisit. Deux seulement ont surnagé, égarées parmi les *Chansons érotiques*, dont il laissait plus volontiers la publication aux recueils belges : l'une, *l'Hermaphrodite*, vise certaines aberrations, chères aux amis de Barras ; l'autre, *le Chien de saint Roch*, est dirigée contre un critique littéraire du temps.

Cette verve mordante prédisposait Béranger à la comédie satirique. Il se livra en effet à de nombreux essais dans cette voie, dressant le plan, écrivant des scènes et quelquefois des actes entiers de pièces, qu'il n'achevait pas ou laissait en portefeuille. Trois d'entre elles ont échappé à la destruction, grâce à Antier et à M. Henry Lecomte. L'une est un vaudeville pour théâtre d'amateurs, la seconde une comédie de mœurs et la troisième un opéra-comique.

Le vaudeville, écrit en 1801, raille la Comédie-Française sous ce nom transparent, *les Amis de Molière ;* il lui reproche de ne plus jouer les comédies de son illustre patron et de

donner des pièces mixtes, où le sérieux et le badin, le tragique et le comique sont mêlés, contre toutes les règles. La leçon de l'ouvrage se trouve dans ces six vers :

De mêler le sourire aux pleurs,
L'homme enfant seul est excusable ;
A trente ans, triste ou gai, par choix,
Il peint l'art dans chaque nuance,
Et ne rit et ne pleure à la fois
Que lorsqu'il retombe en enfance.

Œuvres inédites, 215.

La comédie de mœurs est intitulée *le Paresseux*. C'est un acte très touffu, mais agréablement versifié, dans lequel le poète accumule les conséquences tantôt fâcheuses, tantôt ridicules de la paresse. Par nonchalance, le personnage qui donne le nom de son défaut à la pièce, Dorante, perd ses procès, compromet son patrimoine, abandonne une femme qu'il aime et dont il est aimé, se fiance à une pécore niaise et coquette, flanquée d'un beau-père joueur et débauché, se met un duel sur le dos et n'a plus que le suicide en perspective, pour se tirer de tant de mauvais pas.

La plus jolie scène de la pièce est celle où le Paresseux se débat entre son rival auprès d'Élise, Valère, et l'huissier Loyal, qui vient pratiquer chez lui une saisie. Le morceau vaut la peine d'être cité :

LE PARESSEUX (*Scène XV*).

DORANTE, VALÈRE, LOYAL

DORANTE, *faussant compagnie à l'avoué Lagriffardière.*
J'échappe de ses mains... Ouf ! je suis harassé !
Qu'il feuillette lui seul ses nombreuses liasses ;
J'étouffais au milieu de tant de paperasses...
Qui me délivrera des affaires?

VALÈRE, *l'abordant d'un côté.*
Bonjour.
LOYAL, *du côté opposé.*
Serviteur! En vertu d'un arrêt de la cour,
Dûment signifié...

DORANTE
Ciel! encore une affaire!
VALÈRE
Vous devez sur un point, monsieur, me satisfaire.
DORANTE
Deux affaires d'un coup! parbleu, me voilà bien!
LOYAL
D'une digne comtesse il faut rendre le bien.
VALÈRE, *à Loyal.*
Tais-toi. (*A Dorante.*) L'honneur blessé n'admet qu'une vengeance,
Je la demande.

LOYAL
Et moi, je demande audience.
DORANTE
Parlez, mon cher Valère; huissier, parlez aussi.
VALÈRE
Est-ce l'instant, monsieur, de plaisanter ainsi?
LOYAL
Plaisante qui voudra, moi, j'ai bon caractère.
DORANTE, *à Valère.*
Se fâche-t-on?

LOYAL, *présentant la sentence.*
Lisez : puis-je faire inventaire?
VALÈRE, *à Dorante.*
Me ferez-vous raison?

DORANTE
Quoi, toujours de l'humeur!
VALÈRE
Vous traitez lestement les affaires d'honneur...
LOYAL
Les affaires d'honneur ne sont point mes affaires.
Monsieur, lisez l'arrêt.

VALÈRE
Vous ne répondez guères.
DORANTE
Vous êtes jeune encor, monsieur le chevalier.

VALÈRE

Et vous, monsieur?

LOYAL

Je lis : « De juillet le premier,
Par de...

DORANTE

Te tairas-tu !

LOYAL, *continuant.*

devant...

DORANTE

Crains qu'à la porte...

LOYAL

Je puis verbaliser, près d'ici j'ai main-forte.

VALÈRE

Sur la place, ici près, dans une heure au plus tard,
Je vous attends.

DORANTE

Quelle heure est-il?

VALÈRE, *regardant à sa montre.*

Une heure un quart,
A ma montre ; à la vôtre?

DORANTE

Elle n'est point montée.

LOYAL

La justice, à la fin, sera-t-elle écoutée?
Qu'on m'ouvre tout ici pour inventorier.

VALÈRE

Quelle arme prenez-vous?

LOYAL, *s'apprêtant à écrire.*

La plume et l'encrier.

DORANTE

Un chevalier français ne se bat qu'à l'épée.

VALÈRE

Soit.

LOYAL, *à part.*

Des armes?... Veut-il me faire une équipée?...
Qu'il parle d'épée, oui, mais non point de bâton,
Car je me fâcherais...

Œuvres inédites, 51.

Le Paresseux a eu les honneurs de la scène, en 1907, au théâtre du Parc, à Bruxelles ; on lui fit le succès que l'on

fait aujourd'hui aux jolies piécettes, écrites dans le goût du dix-huitième siècle.

La Vieille femme et le jeune mari, livret d'opéra-comique, est la meilleure des productions dramatiques de Béranger. Il fut écrit en dix jours, à la prière de Wilhem, qui en avait composé la musique. C'est une critique, spirituelle et acerbe, de ces femmes âgées, qui s'offrent, à prix d'argent, de jeunes maris et que tourmentent ensuite la jalousie et l'avarice.

Le comité de lecture du théâtre impérial de l'Opéra-Comique lut *la Vieille femme et le jeune mari*, en assemblée générale, le 26 juillet 1810. C'est Béranger qui inscrivit la chose et la date sur son manuscrit, avec cette mention : *Pièce refusée, comme étant immorale, ce qui est très édifiant de la part de MM. les comédiens.* Ce fut toute sa vengeance.

II

Entre ses comédies et son opéra-comique, Béranger subit une influence profonde, qui faillit orienter dans un sens entièrement opposé sa vocation poétique. Chateaubriand venait de publier *le Génie du Christianisme.* Enthousiasmé par ces doctrines nouvelles et la forme prestigieuse dans laquelle elles étaient présentées, le jeune poète s'efforça de restaurer en lui les croyances et les pratiques catholiques de son enfance ; il voulut également y chercher l'inspiration de ses œuvres et ne plus composer que des poèmes chrétiens.

A ce projet, se rattache l'idée d'un poème épique sur *Clovis.* Des labeurs de cette épopée, il nous reste deux vers, en effet très laborieux, sur l'origine des Gaulois :

Les crois-tu de la terre enfants nés sans aïeux?
Ils n'étaient pas encore que le monde était vieux.

Au *Clovis* abandonné à son tour, succédèrent des *Dithyrambes*, le *Déluge*, le *Rétablissement du culte*, une méditation sur le *Jugement dernier*. Cette dernière a paru, dans les *Saisons du Parnasse*, en 1902. Sainte-Beuve en faisait grand cas. On peut juger, par l'extrait suivant, qu'elle méritait cette appréciation :

MÉDITATION

Nos grandeurs, nos revers, ne sont point notre ouvrage :
Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage ;
Sans honte succombez, triomphez sans orgueil,
Vous, mortels, qu'il plaça sur un pompeux écueil.
Des hommes étaient nés pour le trône du monde,
Huit siècles l'assuraient à leur race féconde ;
Dieu dit : soudain aux yeux de cent peuples surpris
Et ce trône et ces rois confondent leurs débris.
Les uns sont égorgés, les autres en partage
Portent, au lieu de sceptre, un bâton de voyage,
Exilés et contraints, sous le poids des rebuts,
D'errer dans l'univers, qui ne les connaît plus.

Spectateur ignoré de ce désastre immense,
Un homme enfin, sortant de l'ombre et de l'enfance (1),
Paraît. Toute la terre, à ses coups éclatants,
Croit, dès le premier jour, l'avoir connu longtemps.
Il combat, il subjugue, il renverse, il élève ;
Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune l'achève.
Nous voyons, lorsqu'à peine on connaît ses desseins,
Les peuples étonnés tomber entre ses mains.
Alors son bras puissant, apaisant la victoire,
Soutient le monde entier, qu'ébranlait tant de gloire.
Le Très-Haut l'ordonnait. Où sont les vains mortels
Qui s'opposaient au cours des arrêts éternels?
Faibles enfants qu'un char écrasa sur la pierre,
Voilà leurs corps sanglants restés dans la poussière.

(1) Est-il besoin de faire remarquer qu'il s'agit de Bonaparte, Premier Consul?

Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Les fils viennent ici se réunir aux pères
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguère,
Disais-je, quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles :
Familles et palais, il verra tout périr !
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir,
Vu des hommes produits de la cendre des hommes ;
Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Ma Biographie, notes de l'éditeur en fin du volume, 272.

D'un poème sur la *Mort de Néron*, entrepris à cette époque, d'après les indications de Lucien Bonaparte, il ne nous est rien parvenu.

Mais déjà un autre modèle s'était imposé à l'imitation de Béranger ; c'était Léonard, disciple lui-même de Gessner, l'auteur d'idylles et de pastorales dont la vogue s'était propagée depuis longtemps, de la Suisse et de l'Allemagne, jusqu'en France. Inspiré par Gessner, Léonard et Chateaubriand, notre auteur écrit un poème bucolique en quatre chants, le *Pèlerinage*, où il reproduit les mœurs pastorales, modernes et chrétiennes, en les reportant vers le seizième siècle, puis des odes champêtres et des idylles, *le Conquérant*, *Glycère*, *le Vieillard*, *la Courtisane*.

La Courtisane, idylle de cent trente vers, dit Sainte-Beuve qui en a eu communication, exprime avec sentiment, naïveté et élégance, les remords et les larmes d'une villageoise qui revient un moment visiter les campagnes natales et qui voit de loin fumer le toit de la chaumière maternelle. On pourrait donner toute cette *Courtisane* sans en changer un vers et elle ne ferait pas honte à ses cadettes de haute renommée.

Portraits contemporains, 96.

GLYCÈRE

IDYLLE

UN VIEILLARD

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage?

LA JEUNE FILLE

Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux;
Bergers, bergères, amoureux,
Vont danser sur l'herbe nouvelle;
Déjà le sistre les appelle.
Glycère est sans doute avec eux :
De ce hameau c'est la plus belle;
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage...

LE VIEILLARD

Sais-tu quel est ce lieu sauvage?

LA JEUNE FILLE

Non, et tout m'y paraît nouveau.

LE VIEILLARD

Là repose, jeune étrangère,
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau.

Ma Biographie, notes de l'éditeur, 279.

Deux de ces idylles ont été publiées en 1805, par les revues poétiques du temps. C'est ce qui nous a conservé cette touchante *Glycère :*

Mais c'est Béranger lui-même qui nous a sauvé un spécimen de ses *Odes* et l'épilogue que voici d'un poème, dédié à Lucien Bonaparte, fragment d'un volume qu'il voulait constituer avec ses idylles et ses pastorales.

ÉPILOGUE D'UN POÈME PASTORAL

Pourquoi faut-il, dans un siècle de gloire,
Mes vers et moi, que nous mourions obscurs?

Jamais, hélas! d'une noble harmonie
L'antiquité ne m'apprit les secrets;
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais.
Que demander à qui n'eut point de maître?
Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et ces épis que mon printemps voit naître
Sont ceux d'un champ où ne fut rien semé.
Ah! je voudrais, par d'agrestes images,
Cher protecteur, vous qui fuyez les cours,
Vous attacher aux paisibles ombrages
Dont les parfums révèlent tant d'amours.
Dieu pour les champs garde aussi des orages,
Mais que bien vite il leur rend de beaux jours!
Vous qui fouillez sous cette arène antique (1)
Où triomphaient les rois de l'univers,
Que reste-t-il de leur pompe héroïque?
De vains débris et des tombeaux déserts.
Là, pour les grands quelle leçon profonde!
Puissiez-vous donc, attentif à ma voix,
Plein des vertus que le calme féconde,
Aimer les champs, la retraite et les bois!
Oui, fier du sort dont vous avez fait choix,
Restez, restez, pour l'exemple du monde,
Libre de l'or qui pèse au front des rois.

Ma Biographie, 79.

La censure impériale s'opposa à la publication de l'ouvrage à cause de cet épilogue et aussi parce que Lucien, à qui était dédié le recueil, était tombé dans une furieuse disgrâce. Obligé de quitter l'actualité, s'il voulait être publié, Béranger revint aux personnages du quatorzième et du seizième siècle : il composa, pour la musique de son ami Wilhem, les *Adieux de Marie Stuart* et *Charles VII*, deux romances dans le goût du temps, avec des vers romanesques, héroïques et attendrissants. Leur vogue fut

(1) M. Lucien a fait faire, dans les environs de Rome, des fouilles considérables. (*Note de Béranger.*)

immense dès leur apparition. Et l'on a bien longtemps chanté les strophes de *Charles VII*.

CHARLES VII

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos ; plaisirs, adieu !
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive,
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

. . . . . .

Dunois, la Trémouille, Xaintrailles,
O Français ! quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté !
Français, nous devrons à ma belle,
Moi, la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Œuvres, I, 59.

ADIEUX DE MARIE STUART

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptais pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.
. . . . . .
France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France...
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Œuvres, I, 191.

III

Ces essais, tentés dans toutes les directions de la poésie sérieuse, sentimentale et parfois solennelle, n'empêchaient pas Béranger de donner libre cours à sa verve de couplettier. Il faisait des chansons pour se distraire d'une littérature plus austère et pour égayer les dîners ou autres réunions

joyeuses, dont il était le boute-en-train. On sortait du Directoire, on vivait sous le Consulat et sous l'Empire, toutes périodes qui ne passaient pas pour très prudes en matière d'inspirations. Un chansonnier, chantant exclusivement dans le privé, pouvait s'y permettre des gaudrioles très osées. Béranger ne se gênait point ; il écrivait, en se jouant, des couplets bien enlevés et d'une galanterie assez verte ; il remportait un vif succès dans les sociétés où il les entonnait. Il y attachait d'ailleurs si peu d'importance qu'il ne les conservait point par écrit et se fiait à sa mémoire. Son père, avec qui il vivait alors, devina que ces productions légères pouvaient franchir le cercle des quelques amis qui les applaudissaient après boire ; il en fit passer un certain nombre dans les recueils poétiques et galants, comme *la Guirlande de fleurs de Cousin d'Avallon*, *les Saisons du Parnasse*, *l'Almanach des Muses*. *La Chatte*, *la Souris*, *le Billet d'enterrement*, *Bon vin* et *Fillette*, une vingtaine d'autres parurent ainsi. Béranger se laissait faire. Un moment il pensa en former un volume et il en ébaucha la préface en vers. Mais il ne s'y arrêta pas. *L'Homme rangé*, *la Double ivresse*, *Ainsi soit-il*, *le Voisin* ne sortirent pas de l'intimité. Aux heures de découragement, il se disait bien que tous ses efforts par ailleurs, dans la haute littérature, demeureraient vains et qu'il devrait se contenter de chanter.

Seulement la chanson était si fort au-dessous de ses ambitions littéraires, qu'il l'écartait comme une tentation funeste.

Mais on n'échappe pas à son sort. Un incident de mince importance, un dîner d'hommes de lettres et d'artistes, révèle à Béranger le rôle qu'il peut remplir et la notoriété qu'il peut atteindre, s'il répand ses chansons. Écoutons-le raconter à l'ami Quenescourt cette séance décisive :

A M. Quenescourt.

1812.

J'ai dîné dernièrement avec Arnault, Roger, Auger, chez Guérin (le peintre). Ce dîner, où j'avais mené Arnault, parce

que je ne me faisais point une idée fort aimable d'Auger, connu pour la sévérité de son goût et la causticité de son esprit, a été pour mes chansons *un petit triomphe.*

Je n'en ai chanté que de gaillardes ; toutes ont obtenu des applaudissements extraordinaires ; Auger surtout me les a demandées avec instance ; et, si grands que soient les éloges que tous m'ont donnés, il m'a semblé qu'ils y mettaient de la bonne foi. Je n'avais jamais eu un auditoire aussi redoutable : aussi ai-je chanté assez mal. Tout le monde au reste a chanté, et les autres ne s'en tiraient guère mieux que moi. Le dimanche suivant, on voulait me retenir à Ville-d'Avray pour me faire dîner chez Étienne, où j'ai dîné plusieurs fois avec Désaugiers, mais je ne m'en suis pas soucié. Désaugiers chante on ne peut mieux, joue très bien ses chansons, et toutes paraissent bonnes dans sa bouche : je n'ai point cet avantage, et dans une maison étrangère où je ne serais pas bien soutenu, j'aurais tout à craindre d'une pareille rencontre. Chez Arnault, je les redouterais moins, quoiqu'il me semble pourtant qu'il exalte beaucoup des chansons de Désaugiers, que, suivant mon goût, je ne voudrais pas avoir faites. Au reste, dans ce moment, *je suis tout à mon poème, et je ne suis point tenté de paraître comme chansonnier.*

Mes plans de fortune en sont restés là et je n'entends plus parler de rien.

Correspondance, I, 162.

Vaines défenses ! il songe de plus en plus au métier de chansonnier et l'exemple de Désaugiers lui trotte par la tête. Il se met sérieusement à rassembler et à fixer des chansons. Il s'y emploie, pendant l'oisiveté des nuits qu'il passe, comme garde-malade, au chevet de son ami Guérin :

Je fais le garde-malade ; j'ai encore passé la nuit de dimanche au lundi, et je crois bien encore passer celle-ci, qui sera la quatrième. Je me fatigue moins de ces soins que d'avoir affaire à un malade un peu trop difficile. (Difficile, il l'était, car, en 1815, il rompit avec son fidèle ami Béranger pour des raisons politiques et mondaines.) J'espère, au reste, que sa maladie ne se prolongera pas longtemps. *Pour égayer un peu mes veillées* (?) *je recopie mes anciennes chansons et j'en fais de nouvelles : mais mon poème se repose et ma conscience n'est pas tranquille.*

Correspondance, I, 166.

A l'été 1812, il commence à garder par devers lui, sans les chanter, dans ses habituelles réunions, certaines chansons, qui deviennent *Chansons de portefeuille* et qu'il réserve pour quelque pensée de derrière la tête. Le projet se dessine ; il en fait part à Quenescourt, à mots couverts :

Je fais toujours des chansons ; mais moins pour mon plaisir que par une sorte de calcul. Je vous soumettrai mon raisonnement à cet égard. Qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir que mes nouvelles sont honnêtes et que je crains que le calcul et l'honnêteté leur nuisent et même m'en dégoûtent.

Correspondance, I, 180.

Ce calcul, c'est d'être chansonnier tout simplement. Pourquoi la chanson ne serait-elle pas en effet un genre littéraire, comme les autres, et capable, comme les autres, de mener son homme à la gloire?

Le calcul était juste, car, moins d'un an après, le petit expéditionnaire à l'Instruction Publique devenait célèbre du jour au lendemain avec son *Roi d'Yvetot.* Tout Paris le chanta, la province imita Paris et l'empereur lui-même, qui avait si brutalement envoyé Désorgues à Charenton, pour d'inoffensifs couplets, sourit à ces vers moqueurs, qui raillaient son ambition, son agitation, sa prodigalité, le poids chaque jour aggravé de sa puissance :

LE ROI D'YVETOT

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et *sur un âne*, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et *sans suppôt*,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs *il ne levait de ban*
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Œuvres, I, 1.

L'auteur du *Roi d'Yvetot* est immédiatement l'objet des recherches les plus flatteuses ; la vieille et célèbre académie chantante, le *Caveau*, sa rivale, *les Soupers de Momus*, l'enrôlent parmi leurs membres ; les revues les plus réputées se disputent ses chansons. Il a dès maintenant la matière d'un volume et sa notoriété lui permet de ne plus craindre la censure. Ce volume paraît, chez l'éditeur Eymery, à la fin de l'année 1815, sous le titre de *Chansons morales et autres.*

CHAPITRE III

LES CHANSONS MORALES ET AUTRES (RECUEIL DE 1815)

I. Analyse des chansons. — II. Les chansons.

I

Le recueil de 1815 est formé des chansons les plus diverses : les unes — les moins nombreuses — ont été écrites à l'intention du recueil même ; les autres sont les œuvres de sa jeunesse, chantante et festoyante.

Il y chante l'ivresse et la volupté ; mais outre qu'il serait inexact de lui attribuer le goût des sensations violentes qu'il a célébrées, elles ne font nullement le principal de ses inspirations ; pour quelques chansons, comme *la Bacchante*, *la Double ivresse*, où il exalte le délire des sens, combien d'autres, et d'une facture bien supérieure, où il vante les plaisirs plus calmes ; ceux qui ne laissent point d'amertume et dont l'envie renaît d'elle-même, plaisirs où l'intelligence et l'imagination, d'ailleurs un peu grivoise, jouent le principal rôle, plaisirs sinon spiritualisés, du moins spirituels.

C'est la poésie de l'Épicuréisme, de l'Épicuréisme tel que l'entendait la société issue du Directoire. Ce n'est certes pas l'enthousiasme pour le néant du poète latin Lucrèce, non plus que l'abnégation et l'impassibilité souriantes d'Épicure lui-même ; mais ce n'est pas davantage

la frénésie de jouissances, que certains déguisent sous le nom de philosophie du plaisir. Ceux-là, Béranger les raille sans pitié : gourmands, ivrognes ou débauchés de profession, la chanson les fustige. Les *Grandes orgies* du sage se font surtout en rêve ; c'est l'imagination qui le transporte au *Pays de Cocagne.* Il ne mange pas pour manger, encore moins pour s'empiffrer ; il mange pour le dessert et le meilleur des desserts, c'est la causerie que fait étinceler une légère griserie. Il ne boit pas pour boire, encore moins pour s'enivrer ; il boit pour *trinquer*, et, quand il boit, c'est à *Petits Coups.*

Il aime, car il y a, dans l'amour et dans la femme, un charme qui donne à tous les autres plaisirs une vivacité, un piquant que rien ne saurait remplacer ; et l'amour est par lui-même une source de plaisirs délicats. Mais ce n'est pas l'amour-passion, l'amour plus fort que la mort, l'amour jaloux, l'amour qui torture ; c'est l'amour gai, l'amour bon enfant, qui pardonne jusqu'aux infidélités d'une maîtresse. Il est vrai que cette maîtresse c'est *Lisette.* Certes Lisette a des rivales, dans les écrits du poète ; ces rivales sont d'espèce un peu inférieure. Il y a, par exemple, *la Bonne fille*, une certaine Mlle Bourgoin, qui avouait être assez « décousue » ; il y a *Margot*, dont la pruderie est bien le dernier défaut ; il y a cette avenante cabaretière, *Mme Grégoire*, qui a le cœur et la bourse également faciles ; il y a cette insouciante *Frétillon*, qui engage jusqu'à son cotillon pour entretenir des mousquetaires ; il y a *Jeannette*, qui est une cousine germaine de Lisette. Mais Lisette est la préférée. C'est qu'aussi bien Lisette est un symbole : le symbole de la *grisette.* Ceux qui ont voulu voir, dans Lisette, le surnom transparent de Mlle Judith Frère, la fidèle compagne du chansonnier, ont commis une grossière erreur : Judith était de condition plus relevée ; entre elle et lui, il y eut autre chose qu'une amourette qui s'achève sur l'herbe, un soir de printemps, et qui ne survit pas à la journée ; il y eut un attachement de toute la vie ; il y eut le lien profond des épreuves communes. D'ailleurs, jamais Judith ne tomba dans cette galanterie

vénale, que le poète eut si souvent à pardonner à Lisette.

Le dix-huitième siècle a eu autant de Lisettes que de poètes, et toute femme qui inspira des vers reçut le nom de Lisette. Mme du Barry elle-même fut chantée sous ce diminutif de prénom. Mais Béranger en fit l'attribution, désormais définitive, à cette catégorie de fillettes qui ont un honnête métier, pour s'occuper la semaine, et un bon garçon de camarade le dimanche, pour courir les bois, s'attabler avec lui sous la tonnelle d'une guinguette et chanter, après boire, un bout de chanson, un brin sentimentale, un brin grivoise. C'est l'ouvrière parisienne, une midinette, pour laquelle on n'a pas encore institué de course pédestre ou de conservatoire populaire. C'est la future Mimi Pinson d'un autre poète, une Mimi Pinson dont le bonnet n'est pas attaché très solidement sur la tête mutine. Lisette n'est pas instruite; Lisette n'a pas de grandes manières, mais Lisette a du cœur, un fond de gaieté inépuisable. Avec Lisette on peut s'accommoder de la pauvreté, s'accommoder des déceptions de la vie matérielle, on peut être *gueux*, vivre dans un grenier, n'avoir qu'un habit reprisé, ne pas savoir comment on mangera le lendemain. On aime, on est aimé, on a la jeunesse; Lisette est pour son ami *le porte-bonheur de son printemps!*

Une tendresse à fleur de peau et à fleur de cœur, comme celle-là, n'est pas exclusive des autres sentiments. L'amitié trouve naturellement sa place dans la sensibilité du chansonnier. Pour être souvent une amitié de parties de plaisir et réunions chantantes, c'est tout de même une amitié véritable, qui cache, sous des dehors frivoles, l'attachement profond et l'esprit de dévouement. Et puis pourquoi l'amitié prendrait-elle un aspect austère? Béranger entend rire avec ses amis et les faire rire. On rit donc dans ces chansons, chantées entre amis. On rit un peu de soi-même et l'on rit beaucoup des autres. On raille, pour s'amuser, les travers du prochain, on raille les ridicules du voisinage. *Le Vieux célibataire*, d'à côté, s'est pris d'une passion sénile pour la soubrette accorte, qui lui prépare son lait de poule; *le Vieux maître d'école* est berné par sa femme,

sa fille, ses élèves ; *le Troisième mari* de madame est trompé, pillé, battu ; l'enfant dont on *carillonne* le baptême a je ne sais combien de pères putatifs ; la femme du *Chasseur* laisse amoureusement braconner sur les terres conjugales, pendant que son mari court le cerf ; *Robin* fait tous les métiers, y compris celui de « courtier de Cythère », autant d'aubaines pour le chansonnier. Vive le scandale pour la chanson !

Le rire moqueur n'épargne personne. Les prêtres ont rendu la religion rébarbative ; ils en ont fait l'ennemie du plaisir ; par-dessus le marché, ils se sont rangés du côté de la réaction. Tant pis pour eux, si leurs dogmes du Purgatoire et de l'Enfer sont incompatibles avec une philosophie plus indulgente. C'est dans la bouche même d'un des leurs, *Mon curé*, un descendant — en ligne collatérale — du joyeux curé de Meudon, que Béranger met la condamnation, toute païenne, de l'austérité chrétienne.

Napoléon lui-même y passe. Le tout-puissant empereur qui chasse de Paris Mme de Staël, qui fait interdire la vieille chanson du roi Dagobert, parce qu'on y a inséré quelques critiques anodines contre lui, l'empereur s'est vu décocher, par le petit expéditionnaire de l'Instruction Publique, les traits mordants du *Roi d'Yvetot*. Son amour de la gloire, son besoin de régenter l'univers, son activité dévorante, ses guerres continuelles, ses saignées d'hommes et de richesses, jusqu'à sa garde et ses codes, tout est finement plaisanté par Béranger. Puis les revers arrivent ; le poète commence par les prendre du bon côté ; que l'on profite des derniers jours de tranquillité pour vider quelques flacons et cajoler les belles ; *Autant de pris sur l'ennemi!* L'invasion devient menaçante, le ton change ; c'est l'heure pour tous, impérialistes et légitimistes, de se rappeler qu'ils sont, avant tout, Français.

Français, *bon Français*, voilà ce qu'il faut avoir le courage d'être, dans un moment où tant de Français se jettent au cou des étrangers, sous prétexte qu'ils ont chassé « l'Usurpateur » et ramené, sur les lis, le roi légitime. Sans doute, le chansonnier n'est pas encore l'adver-

saire des Bourbons, il est même tout prêt à leur faire crédit, pour quelques mots heureux qu'ils ont prononcés depuis leur retour, mais il les accepte surtout, parce qu'ils promettent de s'appuyer sur des Français, non sur les émigrés, ni sur les étrangers. Et cela il ne craint pas de le chanter en personne, devant les généraux russes. On sait comment Louis XVIII devait tenir ces promesses. Au 20 mars, quand Napoléon revient de l'île d'Elbe, Béranger fait comme Benjamin Constant, il se met du côté des aigles. Et tout comme Benjamin Constant, qui rédigeait le fameux acte additionnel à la Charte, il rédige, sous le titre voilé du *Traité de politique à l'usage de Lise*, une sorte de consultation, très judicieuse et très libérale, à l'usage du souverain. Elle fut publiée dans les journaux du temps, mais ne figura pas dans le recueil de 1815, car, au lendemain de Waterloo, elle eût passé pour un cruel manque d'égard envers le vaincu.

Cette fois, loin de prendre gaiement son parti de la défaite, le chansonnier s'indigne de la trahison et de la bassesse de ces Français qui livrent la France aux envahisseurs ; il leur attribue *l'Opinion de ces demoiselles*, c'est-à-dire les sentiments inavouables des filles, qui voient dans les envahisseurs autant de pigeons à plumer. Pour lui, il s'avoue découragé, désespéré, il ne fera plus de politique. Que *sa mie se rassure;* si son pays, si la gloire de ses armes ont eu trop de part à ses amours, c'est fini : *il n'en parlera plus.*

Mais les excès de la réaction, l'insolence des vainqueurs, les lâches palinodies des anciens courtisans de l'empereur, devenus les courtisans du roi, excitent sa verve ; il entame dans trois chansons de cette année 1815, *Vieux habits! Vieux Galons! Requête présentée par les chiens de qualité, la Censure*, cette lutte contre la Restauration qui lui inspirera les chansons les plus populaires des recueils suivants. Pour le moment il ménage encore le roi et les ministres, mais déjà il attaque l'esprit du régime et l'orientation de sa politique. C'est un *libéral.*

CHANSONS MORALES ET AUTRES

MA VOCATION

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

(1809)

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*Bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.

La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas :
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*Bis.*)

Œuvres, I, 289.

ROGER BONTEMPS

Air : *Ronde du camp de Grandpré.*

(Janvier 1814.)

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents :
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,

De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans :
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans :
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps...

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton ;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton ;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants :
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps :
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous riches désireux,
Vous dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

Œuvres, I, 18.

L'HABIT DE COUR

OU VISITE A UNE ALTESSE

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La défroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse :
Courons assiéger son séjour ;
Ah ! quel beau jour ! (*Bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse,
Déjà l'on m'attend au retour.
Ah ! quel beau jour !
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte ; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour ;
Ah ! quel beau jour !
Messieurs, je vais voir une altesse ;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive ;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce, je suis admis.

Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.
Ah ! quel beau jour !
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour !

Enfin, malgré l'aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant, je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais à la porte, où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'Amour.
Ah ! quel beau jour !
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah ! quel beau jour !
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.
Ah ! quel beau jour !
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.

Œuvres, I, 274

LE SÉNATEUR

(1813)

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre ;
C'est un homme sans égal :
L'autre hiver, chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur ! etc.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien de freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an ;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur ! etc.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable :
« Allez donc vous promener ;
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est en bas. »
Quel honneur ! etc.

Certain soir, à sa campagne
Il nous mena par hasard ;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part :
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur ! etc.

A l'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né ;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur ! etc...

Œuvres, I, 7.

LES PETITS COUPS

Air : *Tout ça passe en même temps.*

Maîtres de tous nos désirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ;
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre ;
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence :

Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi?
La leçon te déplaît-elle?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du philtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre !
Et la santé, quel bien pour tous !
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Œuvres, I, 232.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Dans ce siècle d'impiété
L'on rit du *Bénédicité!*
Faut-il qu'à peine il m'en souvienne !
Mais pour que l'appétit revienne,
Je dis mes *Grâces* lorsque enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau ;
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne,
Tandis que pur et coup sur coup
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, etc.

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie
Par bonheur de nous se défie,
Et tient sa femme aux yeux si doux
Sous triple porte à deux verrous ;
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, etc...

Mais quel convive, assis là-bas,
N'ose rire et ne chante pas?
Chut ! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage,
Quoi ! chez nous cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur !
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, etc.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Œuvres, I, 51.

MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE

(Fin de janvier 1814.)

Air : *Eh quoi, vous sommeillez encore* (*de Fanchon*).

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi.

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas !
Amis, c'est le dieu que j'implore ;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi,
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi ;

Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi.

Œuvres, I, 122.

LE NOUVEAU DIOGÈNE

(Cent-Jours, avril 1815.)

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne,
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.
Diogène, etc.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
Mais, comme nous, les dieux sont inconstants,
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.
Diogène, etc.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,

Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?
Diogène, etc.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène, etc.

Qu'en un congrès se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés.
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.
Diogène, etc.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil ;
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.
Diogène, etc.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.
Diogène, etc.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen ;
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer, je prêterais le mien.
Diogène, etc.

Œuvres, I, 167.

LE BON FRANÇAIS

(Mai 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

AIR : *J'ons un curé patriote.*

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais ;
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus (1),
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur,
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur!
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, etc.

Louis, dit-on, fut sensible (2)
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.

(1) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » (*Note de Béranger.*) Sauf mention spéciale, toutes les notes des chansons ont été rédigées par Béranger.

(2) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, etc.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais (1)
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuîra (2).
Mes amis, etc.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, etc.

Notre gloire est sans seconde ;
Français, où sont nos rivaux?
Nos plaisirs charment le monde
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !
Mes amis, etc.

Œuvres, I, 130.

(1) Charles V dit le Sage. (*Note de Béranger.*)
(2) Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux. (*Idem.*)

VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

(Première Restauration 1814.)

AIR : *Vaudeville des deux Edmond.*

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes ;
D'un bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent,
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;

De galon même étaient couverts
Les habits verts (1).
Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avons ce que nous voulons.
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus (2) nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître

(1) La livrée impériale, vert et or.
(2) La livrée royale.

Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte :
Puis à vos portes, nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

Œuvres, I, 162.

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES

(Juin 1814.)

Air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *Bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.
Puisque, etc.

Des chiens dont le pavé se couvre,
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.
Puisque, etc.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.
Puisque, etc.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons !
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.
Puisque, etc.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français...
Puisque, etc.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.
Puisque le tyran est à bas, } *Bis.*
Laissez-nous prendre nos ébats. }

Œuvres, I, 145.

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE

(Cent-Jours, mai 1815.)

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Lise, qui règnes par la grâce
Du dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amants sont Français ;

De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespoir !
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès ;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes !
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.....

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature,
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités,

Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne,
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde longtemps ta couronne,
Pour le bonheur de tes sujets.

Œuvres, I, 267.

PLUS DE POLITIQUE

(Juillet 1815.)

AIR : *Ce jour-là, sous son ombrage.*

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours !
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfants de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, etc.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats,
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, etc.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté ;

Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus.
  Rassurez-vous, etc.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las ! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
  Rassurez-vous, etc.

Oui, ma mie, il faut vous croire ;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie,
Les Français sont abattus.
  Rassurez-vous, ma mie.
  Je n'en parlerai plus.

Œuvres, I, 278.

CHAPITRE IV

BÉRANGER ET L'OPPOSITION LIBÉRALE APRÈS 1815

I. Les salons et les goguettes. — II. L'opposition patriotique et anticléricale. — III. La lutte politique de 1815 *à* 1821. — *IV. La veine amoureuse et anacréontique. — V. Le recueil de* 1821. — *VI. Le procès.*

I

Le succès du recueil de 1815 avait été très vif. Désormais non seulement les publications réservées aux chansonniers, comme le recueil du *Caveau* ou les *Etrennes lyriques*, lui demandèrent avec insistance ses nouvelles chansons, mais encore des revues, littéraires comme la *Minerve*, ou satiriques comme le *Nain jaune*, voulurent s'assurer sa collaboration. Le *Journal des Débats* lui offrit son feuilleton dramatique, fonction qui valait à son titulaire une grande autorité dans le monde des lettres. La royauté elle-même lui proposa la place de censeur royal. Il se contenta du rôle modeste de chansonnier.

Les salons firent comme les journaux, et Béranger se laissa faire. Il avait les qualités et les défauts nécessaires pour y réussir : énormément d'esprit, de l'à-propos et l'habitude de ne jamais se priver de lancer un trait mordant, même contre un ami, pourvu que le trait fût spirituel. Sa notoriété croissante, un certain contentement de lui-même,

une affectation de simplicité rustique et jusqu'à sa manie de se faire longtemps prier (1), tout contribuait à le mettre à la mode, dans le monde où l'on recevait. Naturellement il avait ses préférences. Dans cette société de la Restauration, qui se partageait en deux camps, d'une irréductible hostilité, les ultras et les libéraux, le chansonnier du *Roi d'Yvetot* et du *Traité de politique* allait, par goût et par vocation, du côté des seconds. Il fréquentait chez de Jouy, le fameux *Ermite de la Chaussée d'Antin*, dont la vie n'avait rien d'ermitique, l'auteur de cette pièce de Sylla, qui fut considérée comme l'un des plus grands succès dramatiques du siècle, en tout cas le plus grand succès d'allusions politiques. Ce salon s'opposait à celui de Nodier, l'autre salon littéraire, celui du Cénacle, des romantiques et de la littérature royaliste. Les hommes les plus célèbres de l'opposition, Manuel, le général Foy, Lamarque, Benjamin Constant, étaient assidus aux réceptions de Jouy ; les plus belles femmes de Paris venaient y faire consacrer leur réputation de beauté, et les étrangers de marque tenaient à s'y faire présenter. Béranger était l'enfant gâté de cette maison d'allures un peu libres. « Son talent, dit Legouvé, l'y faisait admirer, son indépendance de jugement l'y faisait considérer, et son esprit gouailleur l'y faisait craindre. »

Il va aussi chez le banquier Laffitte ; il s'y mêle à cette « sorte de société européenne, composée de peuplades de financiers, d'hommes de lettres de tout ordre, de généraux ou d'officiers de l'Empire, d'Anglaises à ébouriffantes toilettes, d'hommes d'affaires et de députés..., tohu-bohu d'opinions, de positions, d'éducations », qui faisait de ce salon « une foule éclatante, animée, mais confuse ». (La définition est de Coulmann.) Mais il est plus à son aise chez Mme Dufrénoy et chez Dupont de l'Eure. Mme Dufrénoy, connue par son attachement passionné pour Fontanes,

(1) Il exigeait que toute invitation lui fût faite au moins huit jours à l'avance, qu'on le dispensât de mettre des gants et surtout qu'on ne le servît pas aux invités de marque comme une curiosité. Il était d'ailleurs très sensible aux éloges.

vivait laborieusement de son travail de femme de lettres. Elle n'avait rien d'un bas-bleu ; la sûreté et la délicatesse de son commerce lui avaient valu de nombreuses amitiés parmi ses confrères masculins. Dupont de l'Eure, le futur président de la République de 1848, était de relations plus bourgeoises et sentait un peu trop le Palais ; mais c'était bien le plus honnête magistrat de son temps et l'un des meilleurs patriotes. Nulle part Béranger ne se sentait mieux chez lui que chez cet homme simple et bon. Il en était tout à la fois « le conseiller, le chantre et l'ami ».

Mais le plus brillant et le plus influent de ces salons, c'était celui de la baronne Davillier, au boulevard Poissonnière. Elle avait le talent de choisir ses habitués, de les grouper, de les amuser, de maintenir parmi eux l'union, l'esprit d'égalité et d'intimité. Elle avait au plus haut degré le sens de l'actualité et le goût des belles œuvres. C'était une maîtresse de maison accomplie. Nous pouvons en croire celui qui nous l'affirme : c'est son propre gendre Ce salon était le foyer de l'opposition libérale et de l'opposition impérialiste. On sait que ces deux partis combattaient ensemble contre le même adversaire. Lafayette y coudoyait le duc de Bassano ; Casimir Perier, Voyer d'Argenson, Thiers, Lacretelle y retrouvaient Arnault, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Exelmans. Béranger y était un des plus choyés, malgré ses malices. Il chantait la belle maîtresse de céans, dans des chansons de circonstance ; il lui dédiait des pièces charmantes, comme à Jouy et à sa fille. Mme de Bondonville, comme à Mme Dufrénoy, comme à Dupont et à Laffitte. Une fête, un anniversaire, une feuille d'album qu'on lui présente sont autant d'occasions, pour exercer sa verve spirituelle et témoigner son affection à ses amis.

Dans ces salons divers, mais également hostiles au régime politique et social de la Restauration, il recueille des inspirations, il fait provision de traits satiriques, il amasse la substance de ses chansons. Aussi ses amphitryons en ont-ils la primeur. Il leur rend ce qu'il en a reçu. C'est au dessert, dans un dîner d'intimes, qu'il entonne les cou-

plets d'une odelette narquoise, que les journaux publieront le lendemain et que tout Paris chantera quelques heures après. Il essaye ainsi, chez Mme Davillier, *l'Indépendant*, *le Carnet de Charlemagne*, *Halte-là!* chez Mme Dufrénoy, *les Deux cousins ;* chez Étienne et chez de Jouy, *le Dieu des bonnes gens.* Tous les convives reprenaient en chœur, dans un enthousiasme indescriptible.

La politique, les médisances et la poésie n'étaient d'ailleurs pas les seules raisons qui menaient Béranger dans ces réunions élégantes. Si les amourettes et la bonne chère ou le vin ne lui étaient plus guère « qu'un cadre conventionnel pour faire passer des idées plus sérieuses », il n'avait pourtant pas renoncé à l'amour. Son esprit et ses chansons lui valurent plus d'une bonne fortune, dans ce monde de jolies femmes qui fréquentait chez Mme Davillier et chez Laffitte. La Sophie à qui il adresse la chanson des *Romans*, l'inconnue de *Qu'elle est jolie!* que ce bavard de Coulmann identifie un peu légèrement avec Mme Fabreguettes, toutes celles qui font dire à sa *Muse :*

En amour, il fut mon ouvrage ;
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre ;
Mais, les oiseaux en feront foi,
J'ai fourni la glu pour les prendre.

toutes ces femmes spirituelles ou gracieuses, il les aima, comme il savait aimer, sans passion bien profonde, mais avec une discrétion chevaleresque, qui fait encore aujourd'hui le désespoir de certaines curiosités. Son attachement avéré pour Judith était, du reste, la garantie de sa discrétion et le remède à ces crises du cœur.

Il n'était pas moins assidu à fréquenter des milieux fort différents de ceux-là, les réunions populaires, voire même populacières. Les gens du peuple remplissaient les *Goguettes.* C'étaient des cabarets de la banlieue parisienne, où petits bourgeois, ouvriers, étudiants, grisettes et militaires venaient boire une bouteille de vin ou manger une friture sous la tonnelle. On y chantait ferme, et les chansons poli-

tiques y étaient toujours accueillies avec une faveur marquée. Tel était le cabaret de la mère Saguet, à la barrière de Montparnasse. Des sociétés chantantes se formaient dans ces cabarets, sociétés largement ouvertes. Ainsi fut fondée la Société du Moulin-Vert, qui comprenait plus de mille membres et qui élut Béranger pour son président. Un cruchon et un maillet étaient les insignes de cette présidence. Désaugiers y chantait volontiers. Béranger y lança un grand nombre de ses chansons politiques. *Le Dieu des bonnes gens* y fut l'objet d'une ovation.

Le chansonnier se retrempe dans ce contact avec le petit peuple, avec ces vieux soldats ; il y fortifie cette double inspiration démocratique et patriotique, qui tend à devenir la veine principale de ses chansons. Il lui arrive même de composer ses vers sur une table de cabaret, sous l'influence directe de la scène dont il est le témoin ou des accents qui l'ont ému. *L'Aveugle de Bagnolet* ne fut pas composé autrement. Cette influence réciproque de la Goguette sur les chansons et des chansons sur la goguette finit par effrayer le gouvernement ; il ne se contenta plus de les faire surveiller par la police, ces cabarets chantants, il supprima les plus populaires. Après le premier procès de Béranger, le Moulin-Vert fut envahi par les gendarmes et dispersé.

II

Chansonnier aimé du peuple et choyé des salons, Béranger devait à ce double prestige la part d'autorité qu'il exerça très vite dans les groupements, plus fermés et parfois secrets, des sociétés politiques d'opposition. Il est aux *Apôtres*, où se retrouvent les plus marquants des libéraux, et où la politique se fait en mangeant. On y chansonne aussi quelquefois. C'est pour un de leurs déjeuners que le poète compose cette mordante chanson de *Judas*,

qui stigmatise un certain chevalier de Piis. Il est aux *Amis de la Presse*, autre association de libéraux. Il est, ou il va être des comités occultes, qui dirigent la lutte ouverte et légale, en même temps que la lutte souterraine contre les Bourbons ; il est aux côtés de Manuel, chez lequel il finit même par habiter, aux côtés de Lafayette et de tous les autres membres, civils et militaires, du *Comité directeur* et de la *Haute vente*, qui tiennent les fils de la *Charbonnerie* française.

Il faut relire dans les mémoires et les journaux du temps, ou dans les historiens comme Vaulabelle, le récit passionné de ces luttes, pour se représenter ce que fut l'existence de Béranger, pendant cette période héroïque de son existence. Les Français qui pensent, qui parlent et qui agissent, sont séparés en deux camps, par un fait capital que les uns exaltent, que les autres exècrent, la Révolution française. Malgré le régime constitutionnel et la Charte, ces derniers s'efforcent de reprendre une à une toutes les garanties accordées par la loi et le roi à l'esprit moderne d'égalité, de liberté et de tolérance ; ce sont les représailles sanglantes contre les révolutionnaires et les plus compromis des impériaux ; ce sont les concessions faites à l'ultramontanisme. C'est l'aggravation de la censure ; c'est la restriction du droit de vote, réservé désormais à quelques milliers de grands propriétaires ; c'est l'abaissement de la France devant l'étranger et la guerre, faite à tout le passé de gloire militaire légué par la Révolution et l'Empire. Ce sont enfin tous ces renégats qui ont mendié la faveur du Directoire et celle de l'empereur, avant de s'abaisser à la plus honteuse servilité devant la royauté.

C'est contre cette politique que Béranger mène le combat avec ses amis les libéraux. Ils se placent tous sur le terrain de la Révolution et de la Patrie. Sur ce terrain, ils donnent la main aux bonapartistes qui voient dans Napoléon le pouvoir issu de la Révolution et pour ainsi dire la Révolution régularisée. Ils communient dans la même religion du drapeau tricolore et dans le même culte de son épopée guerrière. On oublie le despote, pour se rappeler l'auteur

du Code, de la Légion d'honneur, du Concordat, l'homme qui a porté aux nues l'honneur national et promené, avec ses aigles, les idées françaises à travers toute l'Europe, enfin, le *Petit Caporal*.

Le souvenir de Waterloo, avec l'évocation populaire et patriotique des soldats de l'Empire, c'est la moitié de la politique de Béranger, pendant la Restauration. Chacun de ses actes — et ses actes, ce sont ses chansons — chacun de ses couplets patriotiques, en réponse à quelque nouvelle vexation du gouvernement à l'égard de la vieille armée, est un rappel éloquent de ce passé. On persécute ces vieux sous-officiers chevronnés, qu'immortalisera le crayon de Raffet et de Charlet, vite il rime *le Vieux sergent*, un de ses chefs-d'œuvre. On célèbre, par un banquet, l'anniversaire de l'entrée des alliés à Paris et de l'écrasement de notre armée, vite il lance *la Cocarde blanche*. Les demi-solde se multiplient, on voit des officiers, qui ont versé leur sang pour la France, réduits à vivre d'aumônes, aussitôt il chante les couplets de *la Vivandière*, qui consolent ces vieux braves, en attendant que le général Foy vienne porter leurs doléances devant le Parlement.

La Chambre retentit en effet à chaque instant des protestations indignées d'un Manuel, d'un Lamarque, d'un Foy, d'un Benjamin Constant, contre la persécution systématique dont l'arme napoléonienne est l'objet. Chaque protestation trouve aussitôt de l'écho dans une chanson de Béranger. Quelques-uns de ses vers sont même écrits à l'intention spéciale de ces vérérans, pour les entretenir dans leurs espérances ou les inciter à l'action. En 1820, la chanson du *Vieux drapeau* est tirée à part, à des milliers d'exemplaires, empaquetée et adressée aux régiments, dans le but que l'on devine (1). En 1823, au moment de l'entrée en campagne pour la guerre d'Espagne, Béranger

(1) A comparer le mot du prince du Broglie en 1816 : « Eh quoi ! on ne punirait pas de mort l'érection de ce drapeau abominable, que je ne nommerai pas, tant son nom me répugne à prononcer et me révolte ! »

adresse aux soldats le *Nouvel ordre du jour*, dont le refrain significatif,

> Brav'soldats, v'là l'ord'du jour :
> Garde à vous ! demi-tour !

est le mot d'ordre d'un mouvement insurrectionnel sur Paris et contre les Bourbons. On sait qu'il s'en fallut de peu que le mouvement ne réussît.

Parallèlement à cette action sur l'armée, il s'emploie avec les autres libéraux à la résistance contre les menées de la *Congrégation.* Il ne nous appartient pas d'examiner ici le rôle de ce fameux pouvoir occulte, dont l'abbé de Rauzan, l'abbé de Forbin-Janson et M. Sosthène de La Rochefoucauld furent les principaux organisateurs, encore moins de discuter la part qu'il prit dans les lois et les mesures restrictives de la liberté. Ce qu'il importe, c'est que Béranger et ses amis virent l'œuvre de la *Congrégation* dans ces mesures et qu'ils n'hésitèrent pas à engager la lutte contre elle.

Les années 1817 et 1819 se signalent par une recrudescence de l'esprit dévot. Béranger y répond par autant de chansons, qui agitent l'opinion publique, mettent les rieurs de son côté et font échouer en partie les projets des ultras. En mars 1817, il répand sous le manteau la chanson du *Mandement;* en septembre de la même année, il tourne en dérision le concordat projeté, dans *les Chantres de paroisse.* En 1819, *les Missionnaires*, *les Capucins* reçoivent leur paquet, dans les chansons qui portent leur nom ; les jésuites y passent à leur tour, dans les célèbres couplets des *Révérends pères*, dont s'inspirera plus tard P.-L. Courier. Enfin, c'est toute la politique théocratique et ultramontaine qu'il attaque, d'abord dans la pièce du *Bon Dieu*, puis dans quatre chansons clandestines sur le *Pape.*

III

Mais c'est plutôt la politique proprement dite qui est, durant cette période, la principale affaire de sa vie de chansonnier, laquelle est sa véritable vie. N'a-t-il pas dit fort justement : *Mes chansons, c'est moi?* Et les plus importantes de ses chansons ne sont-elles pas ses chansons politiques? D'ailleurs la pensée de derrière la tête, qui lui a inspiré ses chansons patriotiques et ses chansons anticléricales, est, elle aussi, une pensée politique et c'est elle qui a le plus contribué à leur vogue.

Son rôle dans la mêlée est divisé en deux parties, par la publication du recueil de 1821 et le procès qui en est la suite. Avant 1821, il se croit tenu encore à certaine réserve, parce qu'il est fonctionnaire royal ; il procède par allusions et symboles, au besoin par prétéritions ; mais, une fois révoqué et condamné, il ne garde plus d'autres ménagements que ceux qui peuvent lui épargner d'autres condamnations.

Il commence par pleurer les malheurs du temps, l'injustice du sort qui a accablé la France et ses défenseurs. C'est le sujet de *Mon âme*, écrite en 1816. Il plaint les proscrits, victimes d'une réaction qui frappe de terreur les honnêtes gens (*les Oiseaux*, 1816; *l'Exilé*, 1817). Il félicite les condamnés qui ont eu, comme le général de la Valette, la chance d'échapper au peloton d'exécution (*l'Evénement du jour*, 1816). Il raille les persécuteurs : les uns, émigrés, revenus avec les dents longues, sans avoir rien appris, ni rien oublié; les autres, qui s'efforcent, comme Fouché, comme Talleyrand, comme Pasquier, de racheter leur bassesse devant Napoléon, par leur zèle à poursuivre les anciens impérialistes (*Paillasse; Complainte d'une de ces demoiselles sur les malheurs du temps; le Vilain; le Marquis de Carabas; la Marquise de Pretintaille*, 1816).

Il « blague » la royauté elle-même, son inévitable aveuglement, la position fausse dans laquelle se trouve un roi, soutenu et morigéné tout à la fois par l'étranger. C'est Mathurin Bruneau, le prétendu dauphin, qu'il renvoie à ses sabots, dans *le Prince de Navarre*, sous prétexte qu'il ne soupçonne pas les ennuis du trône. Le petit expéditionnaire qui s'avise de faire la leçon à son propre souverain ! Jusqu'ici, on lui a passé bien des couplets hardis, parce que le mot d'ordre venait de haut. Louis XVIII, qui ne détestait pas les refrains, même libéraux, n'avait-il pas dit qu'il fallait pardonner beaucoup à l'auteur du *Roi d'Yvetot?* Authentique ou forgé de toutes pièces, le mot n'en couvrait pas moins Béranger. Mais ces dernières chansons, publiées dans la *Minerve*, ou répandues dans les salons et les goguettes, sont vraiment trop irrévencieuses pour le régime qui emploie le chansonnier. L'austère Royer-Collard, président de la commission d'instruction publique, lui fait savoir qu'il aura désormais bien du mal à le protéger. La presse ultra-royaliste dénonce ce scandale, c'est un *tolle* dans les journaux bien pensants. On peut s'en faire une idée par ce fragment du feuilletoniste Martainville, devenu aussi fougueux ultra qu'il était jadis bouillant bonapartiste :

FEUILLETON DU SPECTATEUR (1818)

Une des plus jolies chansons de M. Désaugiers, parce que c'est une de celles dont l'idée est la plus plaisante et la plus vraie, est sans contredit *le Commis indépendant* (1) ; elle lui a fait, dit-on, des ennemis implacables parmi les coupletiers libéraux, employés philosophes auxquels il ne manque pour jouir de toute leur indépendance qu'une lettre de réforme qui affranchirait ces âmes fières de l'esclavage de la minute. Mais, quand on les *pointe* pour être arrivés un quart d'heure trop tard, cette

(1) Ce *Commis Indépendant* était une satire cruelle contre Béranger. Désaugiers s'était cru visé, à tort, par son ancien ami et lui avait répondu, avec plus de malice que d'équité.

petite punition servile désillusionne un peu le charme de l'indépendance ; cela écorne le prisme.

Au nombre de ces commis rimeurs et libéraux, qui ont secoué toute espèce de joug, mais qui vont exactement à leur bureau, qui foulent l'or aux pieds, mais qui ne manquent jamais d'émarger l'état du mois et de solliciter (quelquefois en couplets) des gratifications, il en est un qui se distingue par la hardiesse éminemment philosophique de ses chansons. C'est le chansonnier en titre des indépendants ; c'est le Tyrtée du parti libéral. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir foudroyé avec l'artillerie de ses couplets les prêtres, les nobles, les grands, les rois de la terre, il va chercher plus haut des ennemis dignes de lui. Les saints, les anges et Dieu lui-même ont ressenti ses atteintes. Les chansons de M... sont d'un calibre qui porte loin.

Nous avons vu ces sociétés libérales, où l'on demandait au candidat qui se présentait : « Qu'as-tu fait pour être pendu? » Le droit à la potence en devenait un au diplôme : c'était la condition *sine quâ non*. Eh bien! malgré la rigueur du statut, ces sociétés étaient fort nombreuses, ce qui fait beaucoup d'honneur à l'esprit philosophique du siècle. Je serais tenté de croire que M... brigue son admission dans quelque société secrète où la première question adressée au récipiendiaire est : Qu'as-tu fait pour être damné? Il croit sans doute qu'il ne sera pas embarrassé pour répondre. Mais qu'on ne s'y fie pas, n'est point damné qui veut, et le ciel, pour contrarier M..., lui enverra, en temps utile, un bon mouvement de contrition qui le fera, en dépit de sa première vocation, chanter des louanges pendant l'éternité.

Il faut qu'il ait de bien puissants motifs de rancune contre Dieu, et cependant peu de personnes ont été aussi bien traitées. Je ne parle ici ni des avantages extérieurs ni des dons de la fortune, qu'un philosophe dédaigne et rejetterait si l'on venait les lui offrir. Mais il a reçu en partage un lot plus précieux, un grand fonds d'esprit. Est-ce la faute de Dieu si M... en fait quelquefois un si mauvais usage?

MARTAINVILLE.

Correspondance, I, 210.

L'administration s'émeut de ces invites directes à révoquer le fonctionnaire frondeur. Quelques mois après, c'est

Cuvier, successeur de Royer-Collard, qui admoneste à son tour son subordonné. La réponse ne se fait pas attendre ; elle est trop à l'honneur de Béranger pour ne pas la citer :

A Monsieur Cuvier.

11 novembre 1820.

Monsieur, me pardonnerez-vous de vous témoigner la peine que j'éprouve en apprenant, par une voie indirecte, que vous croyez avoir lieu de vous plaindre de moi? Il paraît que, dans la conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec vous il y a quelque temps, vous avez pensé que je prenais l'engagement de ne plus faire de chansons politiques. Je regrette, monsieur, que mon caractère ne vous soit pas mieux connu : mes paroles ne vous auraient pas paru équivoques. Selon le souvenir que j'en ai gardé, elles ne pouvaient exprimer que le désir de répondre à l'intérêt que vous vouliez bien me montrer. Je n'ai jamais eu assez de souplesse pour dissimuler ma façon de penser, et j'ai trop de conscience pour prendre des engagements que je saurais ne pouvoir tenir ; mais, sensible à votre bienveillance, j'ai dû vous dire que je verrais avec chagrin mes futiles productions vous causer le moindre désagrément. C'est ce que je prends la liberté de vous répéter aujourd'hui, et j'ajoute que si vous éprouviez le moindre embarras pour me conserver ma modique place, je vous engage à m'abandonner à la vindicte ministérielle. Dans un autre temps j'en agis de même avec M. Royer-Collard. La presse est esclave ; il nous faut des chansons, et ce n'est pas ma faute si ce genre est trop français pour l'époque où nous vivons. Je ne ferai rien pour garder ma place, mais je puis vous assurer, monsieur, que, si on m'en prive, les couplets qui pourront m'échapper alors ne seront certes pas inspirés par le désir de me venger de ceux qui vous auront contraint à m'ôter ce morceau de pain, que je gagne par un travail journalier. Cela serait encore contre mon caractère. Mes opinions et ma conduite ne sont pas subordonnées à mon intérêt personnel. Croyez surtout qu'en perdant mon emploi d'expéditionnaire, je n'oublierai pas que vous êtes une des personnes à qui je dois de l'avoir conservé jusqu'à ce jour.

J'ose espérer que la différence de notre position respective ne vous fera pas regarder comme une inconvenance une explication dont ma délicatesse me faisait un devoir. Votre très humble serviteur.

Correspondance, I, 218.

Cette animosité tient à la part, de plus en plus active, que Béranger prenait aux campagnes politiques. On s'adressait à lui pour les objets les plus différents ; M. de Gérando, l'illustre idéologue, lui demandait de réunir un recueil de chansons morales et patriotiques pour les enfants des écoles, entreprise dont il ne put que décliner l'honneur. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt le priait de lui composer un chant, pour fêter l'évacuation du territoire français par les alliés, et le poète écrivait sa *Sainte-Alliance des peuples*, véritable ode en faveur de la paix Son ami Manuel et Benjamin Constant l'engagent à railler cette Chambre des députés, qui suit docilement les inspirations du ministère Decazes, quand elle ne penche pas vers ce parti d'extrême réaction, que mènent déjà MM. Corbière et de Villèle. Béranger rime aussitôt les couplets de l'*Indépendant*, où, sous une forme badine, il se proclame en effet du parti des *Indépendants*, premier noyau et première appellation du parti *libéral*. Il traite de *Ventrus* et en présentant comme des habitués de la salle à manger ministérielle, les députés de la majorité. Toute la France répète, dans un éclat de rire, son *Compte rendu de la session de 1818* et son *Ventru aux élections de 1819*. Le résultat de cette campagne, c'est l'élection de vingt-huit indépendants de plus et le chiffre de quatre-vingt-dix auquel s'élève maintenant l'effectif du parti. C'est à ce moment que ce groupe prend publiquement sa nouvelle désignation de *libéral*. C'est à ce moment aussi que survient l'acte tragique, qui enlève à ce parti et au parti modéré toute influence, l'assassinat du duc de Berry, le 5 février 1820. On sait les incidents tumultueux qui suivent le drame ; les députés qui demandent la mise en accusation du ministre Decazes, trop indulgent aux révolutionnaires, la dénonciation des libé-

raux : « Le poignard qui a tué le duc est une idée *libérale.* » Les représailles, les mesures de réaction se multiplient, projet de suspension de la liberté individuelle, suppression de ce qui restait de la liberté de la presse, projet de loi électorale, réduisant le nombre des électeurs à quelques privilégiés de la fortune. Vainement Manuel, Foy, Lafayette, Benjamin Constant font tête contre les ultras ; la situation est critique pour les amis de la liberté. A Paris, l'émeute se fait menaçante, les troupes royales poursuivent et sabrent les citoyens qui ajoutent au cri de « Vive le roi ! » celui de « Vive la Charte ! » Seule, la chanson, qui vole de bouche en bouche et qui, n'ayant pas besoin de l'imprimerie, se moque de la censure, peut résister à l'orage. Et Béranger de jeter dans la bataille ses strophes ironiques et moqueuses, qui vengent, à coups de traits d'esprit, les libertés opprimées. *L'Enrhumé*, *la Faridondaine* ou *Conspiration des chansons*, *Halte-là! le Trembleur*, *la Mort du roi Christophe*, *les Adieux à la gloire;* toutes ces chansons, écrites cette année-là, criblent d'épigrammes des ministres, plus royalistes que le roi, et des députés, plus réactionnaires encore que les ministres.

Enfin, la naissance du comte de Chambord et la mort de Napoléon viennent lui fournir l'occasion d'achever son ouvrage en instituant un jugement, tantôt solennel, tantôt badin, sur la conduite des rois et l'inconséquence ou l'infidélité de leurs sujets. (*Les Deux cousins*, *Le 5 Mai 1821.*)

Désormais Béranger sait bien qu'il n'a plus rien à ménager ; qu'il laisse ses chansons se répandre oralement ou qu'il les publie en volume, la royauté ne l'épargnera pas plus dans un cas que dans l'autre. L'administration universitaire ne veut plus de lui et la justice le guette. Autant vaut avoir tous les bénéfices d'une situation dont il risque de n'avoir que les ennuis. En deux petits volumes, tirés à dix mille exemplaires, il fait imprimer toutes les chansons qu'il a composées depuis 1815 et réimprimer celles qu'il a déjà publiées cette année-là. C'est le recueil le plus significatif de ses œuvres. Mais il nous faut achever d'en dire le sens.

IV

Car, si le souci de la grandeur de la France et des libertés publiques est la source des principales et plus fréquentes inspirations du chansonnier, entre 1815 et 1821, ce n'est pas la seule. Les veines anciennes ne sont pas taries, mais simplement dérivées, et de nouveaux sentiments se sont fait jour, dans l'œuvre du poète.

Il chante encore le vin et l'ivresse ; mais leurs fumées elles-mêmes ont un tour politique : on boit pour oublier les tristesses de l'heure présente, on boit pour évoquer les hommes et les gloires d'un passé, encore tout proche ; on boit parce que le vin est, par excellence, le produit symbolique de la France ; on boit enfin parce qu'autour de la vigne, les partis adverses peuvent se réconcilier. Et l'on aime toujours : la chanson continue à poétiser les amours faciles, les doux tête-à-tête auprès du feu, pendant que l'hiver glace les passants ; la fuite à deux à travers les champs, sous les ombrages propices aux tendresses. Mais le ton n'est plus le même ; la quarantaine est venue tempérer les ardeurs de Béranger. Une pointe de mélancolie se mêle à ses amours ; il regrette ses maîtresses d'antan, il regrette surtout sa jeunesse.

Et pourtant la femme qu'il a le plus aimée et qu'il ne cessera jamais de chérir, Judith Frère, continue à être pour lui l'amie tendre et dévouée, la conseillère avisée ; il ne l'a pas encore chantée, par une discrétion peut-être excessive. Il va donc lui consacrer une de ses pièces les plus touchantes, *la Bonne vieille*, une des rares chansons où il ait exprimé un amour profond et durable.

Dans le même temps, sa morale du bonheur s'est précisée et, en somme, épurée ; ce n'est plus le plaisir par lui-même, qui est le tout de la vie, c'est la joie que l'on procure à ses semblables, c'est la bonté. La fille de mœurs

légères qui a séché les larmes des malheureux a le même mérite que la sœur de charité qui a pansé leurs maux (*les Deux sœurs de charité*). La Providence qui préside à l'univers n'est pas un Dieu triste et dur, c'est un Dieu qui veut le bonheur de ses créatures, c'est *le Dieu des bonnes gens*. Les plaisirs sont un don de sa bonté, et la vie, telle qu'il nous permet de la vivre, vaut décidément la peine d'être vécue. Le bouquet d'un vin délicat, le sourire d'une femme suffisent à *consoler le monde*, parce qu'ils suffisent à l'embellir. Rien n'est vil dans la maison de Jupiter, disaient jadis les stoïciens, désignant par là l'univers entier. Dans le monde du *Dieu des bonnes gens*, rien non plus n'est indigne de l'attention du sage ; les petites choses ont leur philosophie, puisqu'elles ont leur charme, philosophie de la vie humble. Et c'est pourquoi Béranger compose, sur son *Habit*, la plus exquise peut-être de ses pièces fugitives.

CHANSONS DE 1821

ROSETTE

Musique de M. de Beauplan.

Sans respect pour votre printemps,
Quoi ! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse !
Je n'eus besoin pour m'enflammer,
Jadis, que d'une humble grisette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah ! etc.

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille grâces.
Rosette n'avait qu'un miroir ;
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer :
L'aurore égayait sa couchette.
Ah ! etc.

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avouerai :
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'Amour lui servait d'interprète.
Ah ! etc.

Elle avait moins d'attraits que vous ;
Même elle avait un cœur moins tendre.
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

Œuvres, II, 206.

LA BONNE VIEILLE

(1818)

Air : *Muses des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Œuvres, II, 82.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET

Air : *Ronde de la Ferme et le Château.*

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content ;
Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (*Bis.*)
Sur sa vielle il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse ;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît! »

(Et de lui donner l'on s'empresse.)
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette,
Et, près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis.
Vous qui pressez avec ivresse
La main de plus d'une maîtresse,
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
J'ai bien employé ma jeunesse.
Ah ! donnez, etc. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
« Avec Babet, dans cet asile,
Combien j'ai ri de son époux !
Belles, qu'une ombre épaisse attire,
Là, contre l'hymen tout conspire.
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît :
Les maris me font toujours rire.
Ah ! donnez, etc. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit longtemps ses amours :
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
Aimez bien et plaisez toujours.
Pour toucher la prude inhumaine,
Trop souvent ma prière est vaine.
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
Refuser vous fait tant de peine !
Ah ! donnez, etc. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
Même quand la vendange est belle,
Le pauvre ne vendange pas.
Bons vivants que met en goguette
Le vin d'une vieille feuillette,
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;

Je me régale de piquette.
Ah !, etc. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix,
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits.
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
« De l'amitié goûtez les charmes.
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
Comme vous j'ai porté les armes !
Ah ! etc. »

Faut-il enfin que je le dise?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret.
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
Le plaisir rend l'âme si bonne !
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet. »

Œuvres, II, 145.

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Air de *la Treille de sincérité*.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*Bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*Bis.*)
Toutes deux, dignes de louanges,

Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours.
Dieu, etc.

Dans le palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.
Dieu, etc.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe,
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.
Dieu, etc.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.
Dieu, etc.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes ;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,

Sous la couronne du martyre
Ou sous la couronne de fleurs.
Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*Bis.*)

Œuvres, I, 302.

LE DIEU DES BONNES GENS

Air du *Vaudeville de la partie carrée.*

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie ;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre ;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents !
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Œuvres, II, 111.

MON HABIT

(1819)

Air du *Vaudeville de décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,

Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil,
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Œuvres, II, 57.

LE BON DIEU

Air : *Tout le long de la rivière.*

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant ;
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne,
On prétend que je vous gouverne ;
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, etc.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi ! des pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, etc.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière,
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, etc.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, etc.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie ;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Œuvres, II, 256.

PAILLASSE

(1816)

Air : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

J'suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m'lancer sur la place,
D'un coup d'pied queuqu' part m'attrapa,
Et m'dit : Saute, Paillasse !
T'as l'jarret dispos,
Quoiqu' t'ai l'ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N'saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde !...

Content comme un gueux, j'm'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m'donn' l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.

Le chien sautait bien,
J'surpasse le chien ;
Plus d'un envieux en gronde.
N'saut', etc.

J'buvais du bon ; mais un hasard,
Où j'n'ons rien mis du nôtre,
Fait qu'monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z-un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé !
Fêtons l'autre à la ronde.
N'saut', etc.

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l'premier r'vient-z-en traître ;
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J'saute encor sous sa f'nêtre,
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde !
N'saut', etc.

Vienn' qui voudra, j'saut'rai toujours,
N'faut point qu' la r'cette baisse.
Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut'nt moins gaîment qu'toi
Puisque l'pays abonde ;
N'saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde !

Œuvres, II, 37.

MON AME

(1816)

Air des *Scythes et des Amazones.*

C'est à table, quand je m'enivre
De gaîté, de vin et d'amour,

Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*Bis.*)
Il semble alors que mon âme me quitte :
Adieu, lui dis-je, à ce banquet joyeux ;
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ; } *Bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux... (*Bis.*)

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, etc.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, etc.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite ;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah ! sans regret, etc...

Œuvres, II, 41.

LE MARQUIS DE CARABAS

(Novembre 1816.)

Air du *Roi Dagobert.*

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis ;

Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais, s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu !
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! etc.

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas ! etc.

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoiqu'un peu poltron,
Veut avoir des croix ;
Il en aura trois.
Chapeau bas ! etc.

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts !
A l'État, pour son bien,

Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas ! etc.

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme, et partageons ;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas ! etc.

Curé, fais ton devoir ;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les !
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Œuvres, II, 25.

LA VIVANDIÈRE

(1817)

Air : *Demain matin, au point du jour.*

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;

J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
D'amour, de gloire et de butin :
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Ça grossissait son bulletin :
Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers ;
Je me mis jeune en route :
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Puis j'entrai dans Vienne un matin :
Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,

J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin !...

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paieront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin !

Œuvres, II, 85.

LE PRINCE DE NAVARRE

OU MATHURIN BRUNEAU (1)

(1817)

AIR du *Ballet des Pierrots.*

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.

(1) Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de prince de Navarre.

Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne
Tu n'as donc pas tiré de fruit?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au pont Neuf on répare (1)
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme,
Si quelques alliés sans foi

(1) On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange,
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Œuvres, II, 149.

LE VILAIN

(1818)

Air de *Ninon chez Mme de Sévigné.*

Hé quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble! oh! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur velin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie } *Bis.*
Je suis vilain et très vilain, }
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain, etc.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents ;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin (1)
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain, etc.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue,
Je suis vilain, etc.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune. } *Bis.*
Je suis vilain et très vilain, }
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Œuvres, I, 292.

(1) Enchanteur fameux dans les romans de la *Table ronde*.

LE VENTRU

OU COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE... PAR M***

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'État n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés ! } *Bis.*
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Au ventre toujours fidèle
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle (1),
A quinze de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés, etc.

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé !
Quels dînés, etc.

(1) A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés, etc.

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits (1).
Quels dînés, etc.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et, non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés, etc.

Malgré des calculs sinistres,
Vous paierez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés, etc.

Enfin j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi.
J'ai placé deux de mes frères ;
Mes trois fils ont de l'emploi.

(1) Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés ! } *Bis.*
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Œuvres, II, 168.

LE VIEUX DRAPEAU

(1820)

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors, pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté ;
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui ;
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau, viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secouerai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs !

Œuvres, II, 260.

L'ENRHUMÉ

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION

(Mars 1820.)

Air du *Petit mot pour rire.*

Quoi ! pas un seul petit couplet !
Chansonnier, dis-nous donc quel est
Le mal qui te consume.
— Amis, il pleut, il pleut des lois ;

L'air est malsain, j'en perds la voix.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux, plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
— Oui, mais j'aperçois des réseaux ;
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, etc.

La Chambre regorge d'intrus :
Peins-nous l'un de ces bas ventrus
Aux dîners qu'il écume.
— Non, car ces gens, si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec (1).
Amis, etc.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ;
Des Français ce sont les tuteurs :
Qu'à leur nez l'encens fume.
— Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, etc.

Peins donc Séguier l'anodin :
Peins-nous surtout Pasquier-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non : Cicéron m'a convaincu ;
Pasquier dirait : *Il a vécu* (2).
Amis, etc.

Mais la Charte encor nous défend ;
Du roi c'est l'immortel enfant :

(1) Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.
(2) Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

Il l'aime, on le présume.
. . . . . .
. . . . . (1)
Amis, etc.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin, taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès :
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Œuvres, II, 242.

LE TREMBLEUR

OU MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE), EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN; CHANSON FAITE ET CHANTÉE QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Dupont, que vient-on de m'apprendre?
Quoi! l'on tourmente vos amis!
J'ai des précautions à prendre :
Vous le savez, je suis commis (2). (*Bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*Bis.*)

(1) On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme. (*Note de Béranger.*)

(2) A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expédicionnaire dans les bureaux de l'Université.

Bien mieux que vous, je sais garder ma place (1) :
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ;
Dupont, Dupont, je ne vous connaîs plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous ;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts.
Votre vertu pourrait me compromettre :
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; etc.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre ;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre :
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; etc.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume, vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; etc.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma. (*Bis.*)
Adieu donc, honneur de la France !
Du préfet je crains les argus. (*Bis.*)
Avec Lisot (2) je ferai connaissance :

(1) M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

(2) Député ministériel opposé à M. Dupont, dans le département de l'Eure.

Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ;
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Œuvres, II, 269.

LE CINQ MAI

(1821)

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire (1),
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France,
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : « Sainte-Hélène ! »
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine,
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, etc.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux
Pauvre soldat, etc.

(1) Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :
Elle était lasse ; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence (1) ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui? disent les potentats :
Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil. . .
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir ! ah ! grand Dieu, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô Gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France,
La main d'un fils me fermera les yeux.

Œuvres, II, 304.

(1) On extrait de plusieurs espèces de laurier un poison des plus actifs.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

LES DEUX COUSINS

OU LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

(1821)

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Salut! petit cousin germain (1),
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau;
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau;
Et cependant je suis à Vienne! (*Bis.*)

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain;
Et cependant je suis à Vienne!

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs;
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.

(1) Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Des sceptres étaient mes hochets,
Mon bourlet fut une couronne :
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au saint-père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats ;
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment ;
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;
De mon cousin qu'il vous souvienne.
Vous lui promettiez votre amour ;
Et cependant il est à Vienne ! » (*Bis.*)

Œuvres, II, 291.

LE VIEUX SERGENT

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Près du rouet de sa fille chérie,
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne ;
Il voit au loin passer un bataillon.

Universitas BIBLIOTHECA

Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas !
Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus !
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés !
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Tant de vertu trop tôt fut obscurcie :
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes ;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent ;
Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Œuvres, III, 59.

VI

La publication des chansons qu'on vient de lire exaspéra les journaux « ultras ». Dans son nouvel organe, *le Drapeau blanc*, Martainville dénonça une fois de plus la complaisance de l'administration et des tribunaux. « S'il n'y a pas eu *connivence*, disait-il, on ne peut du moins s'empêcher de remarquer l'étrange irréflexion de l'autorité *répressive.* » L'Université n'avait d'ailleurs pas attendu cette mise en demeure. En même temps que le numéro du *Drapeau blanc*, le poète recevait la lettre suivante :

CONSEIL ROYAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Le Conseil royal, monsieur, me charge de vous prévenir qu'il juge que, d'après les avertissements qui vous avaient été donnés précédemment, vous avez renoncé de vous-même à être attaché à l'Université, lorsque vous vous êtes déterminé à publier votre dernier recueil.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le conseiller, secrétaire général : PETITOT.

Correspondance, I, 225, en note.

Démissionné par persuasion, Béranger fut, par-dessus le marché, l'objet de poursuites judiciaires. Le 29 octobre, surlendemain de la publication de l'article de Martainville, le parquet de la Seine faisait saisir en librairie les volumes parus. Mais les *dix mille* exemplaires de l'édition avaient fait *retraite*, selon la jolie expression de Me Dupin, et la police n'en put saisir que quatre. Béranger apprit l'opération en rentrant de la campagne. L'impression qu'elle lui fit nous est traduite exactement par une lettre inédite,

qu'il adressa, le soir même, à Mme Dufrénoy, pour la remercier de ses offres de service.

MADAME,

Ayant été passer deux jours à la campagne pour me reposer un peu des fatigues de la publication de mes chansons, à mon retour, j'ai trouvé mon recueil saisi et, pour compensation, votre aimable lettre. Combien vous êtes bonne! vous voudriez dépenser en ma faveur cette noble chaleur de cœur qui vous distingue et qui malheureusement manque à tant d'autres. Hélas! que pourrait la plus aimable de nos muses pour attendrir des juges! la perte de ma place n'était que le prélude de toutes les tracasseries sérieuses qu'on va me susciter. Je les avais toutes prévues, et s'il m'avait aussi fallu prévoir les consolations qui m'attendaient, je vous assure que d'avance j'aurais prédit les offres de service que vous me faites. Elles m'ont vivement touché, quoiqu'elles aient pu me surprendre. Mais, je vous le répète, vous ne pouvez, madame, que verser un baume sur les peines qu'on va me causer : il n'est point en votre pouvoir d'en suspendre le cours. Ne croyez point au reste que je m'abandonne au désespoir, par l'idée des suites qu'un procès peut avoir. J'ai prévu tout ce que tenteraient, pour se venger, ceux que j'ai affublés de ridicule, ils sont nombreux, et leur haine est armée du pouvoir. Mais peut-être aussi n'ai-je point encore épuisé tous les *traits du pauvre sauvage indépendant*, qu'on a si cruellement civilisé dans *l'Abeille* (journal où écrivait Mme Dufrénoy). Son carquois n'est pas encore vide, et, en dépit de M. le Censeur, j'espère le prouver, sinon à mes juges, au moins à ceux qui les mettent en œuvre.

Mais, madame, me pardonnerez-vous d'entrer ainsi avec vous dans le détail des risques que je cours et de ne point user de l'aide que vous m'offrez? Croyez, je vous prie, qu'aussitôt que je pourrai penser que vos démarches me sont utiles, je vous en donnerai avis, et qu'il me sera toujours doux et glorieux de vous devoir un service.

De longtemps sans doute je ne causerai avec les Muses, aussi j'en use largement avec vous. Je vous quitte, forcé de m'occuper des moyens de me présenter à la Thémis ultra, qui va frapper à ma porte, pour me prendre et me mener je ne sais où.

Adieu, chère et excellente femme, recevez tous les témoi-

gnages de ma vive reconnaissance et permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur.

BÉRANGER.

Ce 29 octobre à minuit (1821).

(*Collection d'autographes de M. Dandicolle.*)

Après avoir varié deux ou trois fois sur le nombre et la détermination des chansons à poursuivre, le parquet et la chambre des mises en accusations tombèrent d'accord sur seize pièces, dont les unes, comme *la Bacchante*, *Margot*, constituaient un *outrage aux bonnes mœurs;* dont certaines autres, comme *Mon curé*, *les Missionnaires*, *le Bon Dieu*, etc., constituaient le délit *d'outrage à la morale publique et religieuse;* dont les troisièmes, comme *le Prince de Navarre*, *l'Enrhumé*, *la Cocarde blanche*, étaient une *offense envers la personne du roi*, et dont la dernière, *le Vieux drapeau*, provoquait au *port public d'un signe de ralliement séditieux*. Ces quatre chefs d'accusation menèrent Béranger devant la cour d'assises, le 8 décembre 1821.

Ce fut non seulement un événement parisien, mais encore un épisode sensationnel de cette lutte des partis, qui ne fut jamais aussi âpre, à aucun autre moment de la Restauration. Un procès pour des chansons, c'était déjà une chose si exceptionnelle que l'opinion publique avait ratifié d'avance cette exclamation de l'avocat :

Le premier sentiment qu'a fait naître ce procès, a été l'étonnement. Un procès pour des chansons !... en France !... et cela vous explique, messieurs, l'immense affluence que nous voyons au Palais. Dans tous les cercles on s'est dit : Allons voir ce singulier procès, on n'en a jamais vu de semblable ; jamais on n'en verra de pareil ; profitons de l'occasion.

Procès fait aux chansons de P.-J. de Béranger, p. 60.

De fait, l'affluence fut énorme, le public envahit la salle, obstrua toutes les issues, inonda le Palais de Justice à tel point que tous les services d'ordre furent débordés,

qu'il fallut faire venir des soldats, baïonnette au canon, et que la Cour dut faire son entrée par les fenêtres, après avoir brisé les carreaux. Quant à l'inculpé, il mit trois quarts d'heure à pénétrer, non sans avoir parlementé avec les gendarmes et avec la foule. C'est à cette occasion qu'il prononça cette phrase légendaire, mais authentique : « Messieurs, on ne commencera pas sans moi ! »

L'accusation fut soutenue par l'avocat général Marchangy, celui-là même qui s'était rendu tristement célèbre par son réquisitoire contre les quatre sergents de la Rochelle et qui s'illustra littérairement par de vastes compositions de prose, comme *la Gaule poétique* en huit volumes ! Il fut habile, éloquent mais déclamatoire. La défense était présentée par Dupin, tout aussi éloquent que son adversaire, mais plus simple et surtout plus spirituel. Le début de Marchangy ne manquait pas d'ingéniosité :

La chanson a une sorte de privilège en France. C'est, de tous les genres de poésie, celui dont on excuse le plus volontiers les licences. L'esprit national le protège et la gaieté l'absout. Compagnes de la joie, fugitives comme elle, il semble que ces rimes légères ne soient point propres à nourrir la sombre humeur du malveillant, et depuis Jules César, jusqu'à Mazarin, les hommes d'État ont peu redouté ceux qui chantaient.

Telle est la chanson, ou plutôt, messieurs, telle était la chanson chez nos pères ; car, depuis les siècles où l'on riait encore en France, cet enfant gâté du Parnasse s'est étrangement émancipé. Profitant de l'indulgence qui lui était acquise, plus d'une fois, pendant nos révolutions publiques, les perturbateurs la mirent à leur école, ils l'échauffèrent de leur ardeur, ils en firent l'auxiliaire du libelle et des plus audacieuses diatribes. Dès lors un sarcasme impie remplaça la joie naïve ; une hostilité meurtrière succéda au badinage d'une critique ingénieuse. Des refrains insultants furent lancés avec dérision sur les objets de nos hommages ; bientôt ils stimulèrent tous les excès de l'anarchie, et la muse des chants populaires devint une des furies de nos discordes civiles...

Vous sentez donc la nécessité de distinguer telles chansons de telles autres qui n'en portent que le nom. Faites une large part dans l'indulgence pour ces couplets espiègles et malins,

qu'il y aurait sans doute trop de rigueur à priver d'une certaine liberté de langage. Qu'ils vivent aux dépens des travers, des faiblesses humaines, qu'ils puissent même confondre le bruit de leurs joyeux grelots avec les murmures de l'opposition. Mais si plus téméraires que ne le fut jamais cette opposition, ils attaquent ce qui est sacré et inviolable ; si Dieu, la religion, la légitimité sont tour à tour le sujet de leurs outrages, sous quels prétextes pourraient-ils être épargnés?...

Procès fait aux chansons de P.-J. de Béranger, p. 15.

Chaque chanson incriminée est commentée ensuite à part, dans cette harangue du ministère public, parfois avec une dangereuse habileté :

Me Dupin, dans son spirituel plaidoyer, prit la chose sur un ton plus léger :

Un homme d'esprit a dit de l'ancien gouvernement de la France, que c'était *une monarchie absolue tempérée par des chansons.*

Liberté entière était du moins laissée sur ce point... Cette habitude de faire des chansons sur tous les sujets, sur tous les événements, même les plus sérieux, était si forte et s'était tellement soutenue, qu'elle a fait passer en proverbe qu'en France *tout finit par des chansons....* Que de couplets vit éclore la Fronde ! les baïonnettes n'y pouvaient rien.

Au qui vive d'ordonnance
Alors prompte à s'avancer,
La chanson répondait : *France!*
Les gardes laissaient passer.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de monarchie absolue, mais un de ces gouvernements nommés constitutionnels, les ministres ne peuvent pas supporter la plus légère opposition ; ils ne veulent pas que leur pouvoir soit tempéré même par des chansons.

Leur susceptibilité est sans égale... Ils n'entendent pas la plaisanterie..., et sous leur domination, il n'est plus vrai de dire : *tout finit par des chansons*, mais tout finit par des procès.

Procès fait aux chansons de P.-J. de Béranger, p. 43.

Sa péroraison ne fut pas moins souriante et agréable sur le fond vigoureux de la dialectique :

Chacun résiste pourtant à sa manière à ce qui peut dégénérer en oppression. Les uns par des livres, d'autres par des discours : celui-ci par une pétition, celui-ci avec un couplet. Tel est Béranger... De telles armes n'ont jamais paru séditieuses, jusqu'ici du moins !

Du reste, peut-on dire qu'il ait, dans ses couplets, fait preuve de noirceur ou de méchanceté? Non, il n'a jamais attaqué les particuliers ; il a respecté leurs personnes, leurs mœurs ; il n'a attaqué que les actes du pouvoir, quand il a cru voir que les fonctionnaires qui en étaient revêtus, en abusaient contre la liberté publique. Un seul mot suffirait pour peindre son caractère. On lui proposait de composer une chanson contre un grand personnage alors en disgrâce : on lui indiquait la matière des couplets.

— *A la bonne heure*, dit-il, *quand il sera ministre.*

Cette conduite répond assez aux calomnies dont il s'est vu l'objet : on a profité de son procès pour faire courir, sous son nom, des chansons atroces, que son cœur repousse plus encore que son talent ne les désavoue.

On lui a prêté des idées de vengeance qui n'entrèrent jamais dans sa pensée.

Il s'est peint lui-même dans ses vers :

Je ne sais qu'aimer ma patrie.
. . . . . .
Je n'ai flatté que l'infortune.
. . . . . .
J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, *étrangère aux excès politiques*,
Ma liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne :
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Briserez-vous, Messieurs, ce modeste asile que sut respecter un conquérant? Troublerez-vous une existence paisible qui

s'écoule tranquillement au sein de la plus douce et de la plus pure amitié? Partagerez-vous l'indignation qu'on a voulu vous inspirer contre un pauvre chansonnier? Ajouterez-vous à la rigueur anticipée d'une destitution, dont rien ne justifie, du moins, la précipitation? Allez-vous encourir sérieusement, aux yeux d'un public malin, le reproche (j'ai presque dit le ridicule) d'avoir transformé *des chansons en crime d'État?...*

Ah! Messieurs, si l'on eût déféré une pareille cause au jugement de nos bons aïeux, ils auraient secoué la tête, en murmurant entre leurs dents : *Chansons que tout cela*, et ils eussent ainsi fait preuve d'esprit autant que de justice.

Procès fait aux chansons de P.-J. de Béranger, p. 127.

Il y eut encore une double série de répliques, mais le talent du défenseur du maréchal Ney ne put éviter à Béranger la déclaration affirmative du jury sur les trois premiers chefs d'accusation. En conséquence le chansonnier fut condamné à trois mois de prison, 500 francs d'amende, l'affichage et l'impression de l'arrêt à mille exemplaires, enfin la suppression de l'ouvrage. Peu s'en fallut même que la peine ne fût aggravée, car un nouveau procès vint se greffer sur le premier. La publication des pièces de celui-ci, du réquisitoire, des plaidoiries et des chansons incriminées fit l'objet d'une nouvelle poursuite, dont Béranger, encore défendu par Dupin, eut la chance de sortir absous.

Quelques jours après, il entrait à la prison de Sainte-Pélagie pour y purger sa peine.

CHAPITRE V

LES RECUEILS DE CHANSONS DE 1825 ET DE 1828

I. L'emprisonnement à Sainte-Pélagie; les chansons qui en viennent ou qui le suivent. — II. Le recueil de 1825. — *III. L'influence politique de* 1825 *à* 1828. — *IV. Le recueil de* 1828.

I

Le procès de 1821 eut un immense retentissement. La censure eut beau interdire aux journaux de publier le plaidoyer de Dupin, alors que *le Moniteur* imprimait tout au long le réquisitoire de Marchangy, l'opinion publique s'érigea d'elle-même en juridiction d'appel et infirma l'arrêt des juges royaux. On s'était arraché les chansons de circonstance, *la Muse en fuite*, *les Adieux à la campagne*, que l'événement avait inspirées au poète; l'une d'elles était copiée, le jour même du procès, jusque sur le bureau du greffier et de l'avocat général, à l'usage des membres de la cour. A la prison de Sainte-Pélagie, ce fut un empressement d'un autre genre, mais tout aussi flatteur. Béranger occupait la chambre que venait de quitter P.-L. Courier, condamné pour des raisons du même genre; il retrouvait pour compagnon de geôle son ami, le publiciste Cauchois-Lemaire, l'un des plus fougueux adversaires de la Restauration. Comme il n'était pas au secret, il eut bientôt la visite de tout ce que Paris comptait d'hommes mar-

quants, dans le parti libéral ; le peuple non plus ne lui ménagea pas les marques d'une chaude sympathie. Coulmann, qui ne manqua pas la fête, nous en a conservé la physionomie dans les lignes suivantes :

Béranger était peu enivré de cette faveur populaire, tant le philosophe l'emportait chez lui sur le poète et la crainte de paraître dupe sur les douces illusions du cœur... « L'affluence à mon procès m'a fait plaisir, me dit-il, mais je sais ce que cela vaut. Je n'ai jamais rien trouvé de si vide que la gloire, et, à plus forte raison, ma gloriette à moi. La retraite et l'intimité sont bien mieux mon fait. Quand on a perdu, comme moi, sa queue dans la bataille, on a appris à apprécier les hommes et les choses. Les manifestations en ma faveur, chez Laffitte et chez Mme Davillier, m'étaient plutôt importunes qu'agréables. Le maréchal Soult me félicita chez le premier, parce que le ministère était déjà formé. S'il y avait eu, comme dans la révolution, peine de mort pour des signes de commisération, si les têtes avaient dû tomber, la plupart se seraient gardés de me dire un mot et j'aurais eu peu de visites. J'excepte mes amis ; ceux-là, je les connais, et vous dire cela vous prouve que je vous excepte aussi. » On annonce, sur ces entrefaites, la visite de Benjamin Constant.

« Oui, répondit Béranger, je suis sûr qu'il viendra ; il ne néglige pas une occasion de popularité. Je remarquai, dimanche, qu'il devait se dire, quand tout le monde m'environnait : je voudrais avoir fait des chansons et être ainsi condamné. Il n'y a pas de triomphe qui ne lui fasse envie ; cela lui procure des sensations. Il croyait aimer Mme de Staël et il n'aimait que les émotions qu'elle lui donnait. Il est si usé que c'est aux autres qu'il emprunte les sentiments qu'il ne trouve plus en lui-même. Ses passions sont tout artificielles...

« Constant est tellement usé, continue Béranger, il a tellement besoin que quelqu'un l'aime et le travaille que je lui disais que, vieux et ne pouvant plus quitter le coin de son feu, il donnerait de la tête contre le marbre de sa cheminée, pour se secouer. Il m'a avoué qu'il ne joue que pour cela... »

La province s'associa à l'enthousiasme qu'on avait à Paris pour l'illustre chansonnier. Ce n'étaient pas seulement les journaux de l'opposition, le procès qui avaient échauffé, exalté l'opinion publique en sa faveur ; ce talent à la fois populaire et savant, satirique et sentimental, belliqueux et galant, était

merveilleusement à l'unisson et des esprits vulgaires et des esprits délicats... Dans combien de réunions de toute nature, dans les châteaux, comme dans les chaumières, au sein de l'amitié et de la famille, comme dans les cafés et les cabarets, ces refrains étaient chantés avec bonheur! Et quand on savait l'auteur pauvre, désintéressé, charitable, courageux et prisonnier, que de tendre intérêt se mêlait à l'admiration générale. Comment le manifester en province surtout? par des envois de vins fins, de gibier, de pâtés de foie, de fruits, de liqueurs, de conserves. Jusque du fond des colonies arrivaient des témoignages de sympathie, avec des lettres et des vers.

COULMANN, *Réminiscences*. I, chap. XXIX.

Ces victuailles devenaient le texte de chansons ou de lettres de remerciement; elles permettaient à Béranger de régaler ses compagnons d'emprisonnement, comme le colonel Duvergier, et de tenir table ouverte. Des visiteurs, Chateaubriand, Manuel, Jouy, Lameth, Foy, Sébastiani, assistaient à ces agapes. On devine si les bons mots manquaient à ces réunions. « Il faudrait faire relier les discours de la gauche, en maroquin doré sur tranche, dit un des interlocuteurs. — Et le centre en *veau*, s'écrie Béranger. »

Il avait fait des couplets en prison, il en fit, à plus forte raison, une fois sorti de Sainte-Pélagie. Quand il fut arrivé aux environs de cinquante, il les offrit à une maison d'édition anglaise. Mais la négociation ne put aboutir, et c'est en France, chez le libraire Ladvocat, qu'il publia le troisième de ses recueils originaux, en avril 1825.

Les inspirations bacchiques et voluptueuses n'y tiennent plus qu'une place en quelque sorte rétrospective. Le poète y rappelle son passé amoureux, et donne quelques regrets à des plaisirs que l'âge va lui mesurer avec parcimonie; il excuse une fois de plus Lisette pour certaines faiblesses de sa vie privée; il évoque même certains épisodes touchants de sa tendresse plus chaste pour Judith Frère (*Maudit printemps*). Mais la politique intérieure continue à être le principal objet de ses rimes malignes. Les complots des carbonari, les tentatives de *pronunciamentos* ont

été réprimés, on sait avec quelle sanglante énergie ; toutes les libertés sont réduites, ou menacées de restrictions ; la Congrégation est maîtresse du gouvernement. Béranger riposte par l'éloge de la Révolution et de ses conquêtes, dans *la Déesse*, *Lafayette en Amérique*, *le Malade;* il persifle le ministère et la congrégation dans *la Messe du Saint-Esprit*, *pour l'Ouverture des Chambres;* il ne craint pas de s'attaquer à la propre favorite du roi, Mme de Cayla, sous le nom transparent d'*Octavie;* le roi lui-même est pris à partie dans cette pièce, sous le nom de Tibère ; ses goûts littéraires sont tournés en ridicule, dans *l'Epée de Damoclès;* ses infirmités sont ridiculisées dans les strophes clandestines du *Porte-coton du roi.*

La Chambre, qui expulse Manuel, est stigmatisée ; les députés de la majorité deviennent *les Esclaves gaulois.* Pour avoir rétabli la censure, ils reçoivent la dure leçon des vers du *Censeur;* pour maintenir en exil les meilleurs serviteurs de la République et de l'Empire, ils vont porter la responsabilité des flots de larmes qu'arrache à la France entière la romance des *Hirondelles.* Voici que l'autorité préfectorale, auxiliaire de l'autorité ecclésiastique, interdit les danses villageoises. P.-L. Courier a lancé son fameux pamphlet : *Pétition de villageois que l'on empêche de danser;* Béranger vient à la rescousse avec son *Violon brisé.*

Ce n'est pas seulement la situation intérieure de la France qui justifie ces vigoureuses critiques ; son sort parmi les autres nations est plein de menaces. Une rumeur européenne, dont le ministère s'est fait l'écho, parle d'une invasion possible des alliés, si la France ne se fait pas l'exécutrice des hautes œuvres de la Sainte-Alliance. C'est *le Chant du cosaque*, qui traduit ces bruits sinistres. A l'armée qui se prépare en conséquence à entrer en Espagne, pour opprimer la liberté, *le Nouvel ordre du jour* commande de revenir sur la frontière de l'Est et de renverser, au passage, un gouvernement qui vaut à la France de pareilles humiliations. La Grèce elle-même, qui a brisé ses fers et qui commence, devant l'Europe, indifférente ou hostile, cette

lutte épique contre les Turcs, trouve dans Béranger un défenseur. *L'Ombre d'Anacréon*, *le Pigeon messager*, *Psara*, *le Voyage imaginaire*, qui mêlent subtilement les souvenirs de l'humanisme et les principes d'humanité avec la philosophie du plaisir et les évocations mythologiques, répandent dans le courant général de l'opinion cet enthousiasme pour la cause hellénique, qui aboutira à la victoire de Navarin et à l'expédition du Péloponèse.

Toutes ces œuvres éparses dans des périodiques, ou conservées en portefeuille, le chansonnier profite d'une accalmie, produite par l'avènement de Charles X au trône de Louis XVIII, pour les réunir et, sauf deux ou trois des plus violentes, les confier au public, précédées d'une préface en vers. Le moment était bien choisi, la détente courte mais réelle ; aussi le recueil, moyennant cinq ou six suppressions, que l'éditeur opéra en dépit de Béranger, ne fut pas sérieusement inquiété. Le vieux roi et la politique de la congrégation paraissaient avoir sombré dans la honte et le ridicule. Le chansonnier n'y avait pas été pour rien.

CHANSONS NOUVELLES

PAR

M. P.-J. DE BÉRANGER

MDCCCXXV

LA MUSE EN FUITE

OU MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE. — CHANSON FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL.

(1824)

AIR : *Halte-là!*

Quittez la lyre, ô ma Muse !
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'État.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.
Plus de chansons pour la gloire !
Pour l'amour plus de chansons !
Suivez-moi !
C'est la loi ;
Suivez-moi, de par le roi !

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains.
Au *Qui vive?* d'ordonnance,
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi ! etc.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau (1).
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin.*
Suivez-moi ! etc.

Là, devant ce péristyle.
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'*Emile*,
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi ! etc.

Muse, voici la grand'salle...
Eh quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent !
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi ! etc.

(1) On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Elle fuit ; et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma Muse avait pris alors :
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait, le verre en main :
Suivez-moi !
C'est la loi ;
Suivez-moi, de par le roi !

Œuvres, II, 337.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor :
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire :
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants,
Mais de grandeur la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel, etc.

Déjà leur rage atteint mon indigence ;
Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité?

Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel, etc.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États?
Ce n'était point le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel, etc.

. . . . . .

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle ;
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire,
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Œuvres, II, 344.

L'AGENT PROVOCATEUR

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS. — SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné. (*Bis.*)
Quoi qu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*Bis.*)
Chut ! mes amis, il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*Ter.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé (1).
Plus d'un personnage notable,
Là, souvent devient délateur.
Chut ! etc.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros ;
A nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux ;
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut ! etc.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français (2) ;
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut ! etc.

De ce traître faisons justice ;
Exprès prolongeons le dîner,
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner. (*Bis.*)
Passe donc, ô vin délectable !
Retourne à ce lieu corrupteur. (*Bis.*)
Chut ! mes amis, il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*Ter.*)

Œuvres, II, 359.

(1) On visite tous les objets envoyés aux prisonniers. Des agents de police sont chargés de ce soin.

(2) La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui ont depuis fait sa richesse.

LES CONSEILS DE LISE

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

(1822)

AIR de *la Treille de sincérité.*

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*Bis.*)
Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise ; mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*Bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.
Lise, etc.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer, au bruit de son coffre,
Les droits que sa vertu défend ;
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.
Lise, etc.

. . . . . .

Votre Muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant ;

Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.
Lise, etc.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'Amour peut rire ;
L'Amitié n'en supporte point. (*Bis.*)
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence.
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*Bis.*)

Œuvres, II, 375.

MAUDIT PRINTEMPS

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître ;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage,
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Il se perd dans la voûte obscure,
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.

Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

Œuvres, III, 111.

LA VERTU DE LISETTE

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Quoi ! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour !
Eh bien, d'accord : elle est grisette ;
C'est de la noblesse en amour. (*Bis.*)
Le barreau, l'Église et les armes
De ses yeux noirs font très grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes : } *Bis.*
De sa vertu ne parlons pas. }

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or !

L'Empire a, pour plus d'un service,
Longtemps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police :
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu ;
Un marquis dont la vie est sainte
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite :
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais, dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites,
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais. (*Bis.*)
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas :
De la cour Dieu garde Lisette ! } *Bis.*
De sa vertu ne parlons pas. }

Œuvres, III, 70.

LE CENSEUR

(1822)

Air de *la Robe et des bottes.*

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

La Liberté, nourrice du génie,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil :
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds. Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur !

. . . . . .
Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys (1) en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi ! tu souris !... Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

De Louis Onze évoquons les victimes ;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,

(1) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa Vierge entre le diable et lui.
Mais, tout sanglants, nos Tristans vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !...

Œuvres, II.

LE VIOLON BRISÉ

Air : *Je regardais Madelinette.*

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir. (*Bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
« Fais-nous danser ! » Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village :
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours? (*Bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*Bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,

Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir. (*Bis.*)

Combien sous l'orme et dans la grange
Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. (*Bis.*)

Les haines, il les faisait taire;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'on a brisé. (*Bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir. (*Bis.*)

Œuvres, III, 27.

LES ESCLAVES GAULOIS

CHANSON ADRESSÉE A MANUEL

(1824)

AIR : *Un soldat, par un coup funeste.*

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille :
« Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux ;
L'esclave est roi quand le maître sommeille.
Enivrons-nous ! (*Quater.*)

« Amis, ce vin par notre maître
Fut confisqué sur des Gaulois,
Bannis du sol qui les vit naître,
Le jour même où mouraient nos lois.
Sur nos fers qu'il rouille
Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
Des malheureux partageons la dépouille.
Enivrons-nous !

« Savez-vous où gît l'humble pierre
Des guerriers morts de notre temps?
Là plus d'épouses en prière,
Là plus de fleurs, même au printemps.
La lyre attendrie
Ne redit plus leurs noms effacés tous.
Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
Enivrons-nous !

« La Liberté conspire encore
Avec des restes de vertu ;
Elle nous dit : Voici l'aurore ;
Peuple, toujours dormiras-tu?

Déité qu'on vante,
Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
Enivrons-nous !

« Oui, toute espérance est bannie ;
Ne comptons plus les maux soufferts.
Le marteau de la tyrannie
Sur les autels rive nos fers.
Au monde en tutelle,
Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous !
Au char des rois un prêtre vous attelle.
Enivrons-nous !

« Rions des dieux, sifflons les sages,
Flattons nos maîtres absolus,
Donnons-leur nos fils pour otages :
On vit de honte, on n'en meurt plus.
Le plaisir nous venge ;
Sur nous du sort il fait glisser les coups.
Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ;
Il crie à des valets : « Courez !
Qu'un fouet dissipe l'allégresse
De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !

ENVOI

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous ! (*Quater.*)

Œuvres, III, 100.

LES HIRONDELLES

Air de *la Romance de Joseph.*

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

Œuvres, III, 42.

OCTAVIE

(1823)

Air des *Comédiens.*

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'Empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie ! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui !

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit ;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;
Que par les grands tes vœux soient épiés.
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages :
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins,
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins,

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux ;
Charger de fers les Muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes ;
Mais, dans ces murs ouverts à tant de pleurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde :
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;

Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Œuvres, III, 77.

LE CHANT DU COSAQUE

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord ;
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton front ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis, etc.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis, etc.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.

Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis, etc.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

Œuvres, III, 35.

NOUVEL ORDRE DU JOUR

(1823) (1)

Air : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d'victoire
Où n'y a point d'gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne?
— Mon p'tit, ell' n'veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s'sont battus pour lui.
Nous allons tirer d'peine
Des moin's blancs, noirs et roux,
Dont on prendra d'la graine
Pour en r'planter chez nous.

— Notre ancien, qu'pensez-vous d'la guerre?
— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien !

(1) Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée lorsqu'elle campait aux Pyrénées, avant l'ouverture de la campagne.

V'là-z un princ' qui n's'y connaît guère ;
C'est un' poir' moll' de bon chrétien ;
Bientôt l'fils d'Henri Quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n'puisse aller combattre
Sans billet d'confession.

. . . . . .

— Notre ancien, quel s'ra not' partage?
— Mon p'tit, les coups d'cann' reviendront :
Et puis, suivant le vieil usage,
Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon not' origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l'bâton d'discipline,
Eux, l'bâton maréchal.

— Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d'lointains dangers?
— Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l's étrangers,
A la fin d'la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne
Nous nous s'rons enchaînés.

— Notre ancien, vous que l'père aux autres
Eût fait-z officier d'puis longtemps,
Marquez-nous l'pas, nous s'rons des vôtres.
— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
Si la France en alarmes
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau !

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d'victoire
Où n'y a point d'gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

Œuvres, II, 325.

PSARA (1)

OU CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

(1824)

AIR : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

Nous triomphons ! Allah ! gloire au Prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la Croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas...

Mais de Chios recommencent les fêtes,
Psara succombe, et voilà ses soutiens !
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifîra vos âmes :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
Paix ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple :
On les a vus sourire à son trépas.

(1) Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce, sans leur porter secours.

Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage (1),
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être,
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

Œuvres, III, 113.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

(1) Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque périt égorgée.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère (1),
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison (2).
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison,
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr ;
Laisse ma Muse aborder au Pyrée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie ;
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène ; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

Œuvres, III, 117.

(1) Béranger n'avait pas fait d'études classiques, et ne manquait jamais une occasion de le déplorer.
(2) Allusion à la théorie pythagoricienne de la *métempsychose*.

III

En ne désarmant pas dans sa lutte contre la royauté, Béranger montrait plus de perspicacité que la plupart de ses amis. Au ministère, ni les hommes, ni les maximes n'avaient changé. Il y avait plutôt aggravation dans la politique à tendance contre-révolutionnaire. Les procès faits aux journaux libéraux, comme *le Courrier* et *le Constitutionnel*, le vote du milliard des émigrés, la loi de sacrilège, le licenciement de la garde nationale, la suppression des dernières libertés de la presse, par la fameuse *loi de justice et d'amour*, montraient l'accentuation de cette tendance. Plus que jamais, la chanson était la méthode indiquée, pour stimuler les volontés découragées et maintenir l'union entre les combattants dispersés. Par la force des choses, comme par l'ascendant de son rare bon sens et de son patriotisme, notoirement désintéressé, le poète se trouvait donc parmi les esprits directeurs de l'opposition libérale.

Il était soutenu dans cette tâche par deux hommes qui, à la différence de bien d'autres, n'ont jamais cessé d'être ses amis, Bérard et Manuel. Nous reverrons Bérard aux journées de 1830. La mort ne permit pas à Manuel de voir une révolution dont son sens politique aurait peut-être tiré un meilleur parti pour la cause démocratique. Député, expulsé de la Chambre, objet pendant quelques mois d'un enthousiasme frénétique de toute la France libérale, il n'avait cependant pas réussi à se faire réélire en 1824. Il vivait un peu retiré, spectateur curieux de ces joutes politiques où il ne pouvait plus jouer qu'un rôle indirect. Béranger était venu partager son logement. Ces deux hommes vivaient ensemble, unis par l'amitié la plus forte. Nous avons là-dessus le témoignage du fidèle Coulmann :

Je n'ai connu à Béranger aucun ami qu'il mît au-dessus de Manuel. Ses rapports avec les autres, je parle de l'époque

de son développement et de sa fleur, étaient plutôt froids et moqueurs que tendres et aveugles. Il ne s'épargnait pas le bon mot envers les plus enthousiastes et les plus dévoués, jaloux de montrer la supériorité de son jugement, parce la même que comme poète il pouvait être soupçonné d'illusions. Pour Manuel, sa sympathie n'avait pas d'intermittences.

Ils passaient ensemble des journées entières, rue des Martyrs, Manuel fumant son cigare, Béranger tisonnant son feu ; Béranger devisant, jugeant, parlant de ses plans de poèmes ou de chansons, en chantant quelquefois des couplets, faisant part de celles qui ne devaient pas voir le jour. Manuel attentif, doux, bienveillant, développant ses spéculations politiques, asseyant la liberté sur les vertus publiques, l'indépendance et la gloire nationale sur la révolution qu'il aimait, et sur l'armée dont il avait fait partie. Que d'horizons philanthropiques, religieux, littéraires, parlementaires, parcourus par ces esprits élevés, par ces âmes généreuses !

COULMANN, *Réminiscences*, chap. XXI.

Le Globe, fondé en 1824 par Dubois (de la Loire-Inférieure), *le Constitutionnel*, *le Courrier français*, un peu plus tard, *le National*, tous les journaux de l'opposition écoutent avec déférence l'avis du chansonnier, dans les questions de tactique politique. Le conseil des députés de gauche, qui comprend La Fayette, Dupont, Benjamin Constant, Lamarque, Laffitte, se l'annexe. C'est son influence qui fait accepter ou rejeter certaines candidatures pour les collèges électoraux. Il n'hésite même pas à prendre en main à lui tout seul la cause de certains hommes, comme celle de l'abbé de Pradt, l'ancien archevêque de Malines, lorsqu'il juge que son parti est trop circonspect ou mal avisé. « Je suis habitué, écrit-il quelque part, à lutter souvent seul contre le ramas des politiques de salon. » — « Un chansonnier, ajoute-t-il ailleurs, doit aller de l'avant ; il a beau connaître les convenances, il en est une foule au-dessus desquelles il doit se mettre pour servir la cause qu'il a embrassée. Enfant perdu, il faut qu'il se résigne à être quelquefois un enfant abandonné. »

Non seulement il n'est pas abandonné, mais il a au con-

traire pour lui tout le peuple qui chante, c'est-à-dire toutes les forces vives de la nation. Pendant que les poètes officiels écrivent des vers pompeux et froids sur le sacre de Charles X, il entend toute la France répéter, dans un éclat de rire, son *Sacre de Charles le Simple*. Les gardes nationaux, que le roi a licenciés dans un mouvement de mauvaise humeur, chantent tous sa chanson de la *Garde nationale*. *La Gérontocratie* devient le mot d'ordre de tous les adversaires de la dynastie qu'il appelle plaisamment les « barbons ». *L'Oraison funèbre de Turlupin*, ce bateleur paillard, libertin et vaguement républicain, devient une protestation contre la contrainte des théâtres, de la presse et de toute forme de l'opinion. Des couplets comme ceux du *Convoi de David*, du *Tombeau de Manuel*, se transforment en odes insurrectionnelles. Le public voltairien reprend en chœur le refrain de *l'Ange gardien;* tous les ennemis des jésuites, y compris les curés des campagnes, entonnent *la Mort du diable* et ce *Missionnaire de Montrouge*, écrit pour la fête de Marie Davillier. Averti par un sûr instinct, Béranger ajoute encore quelque chose à la puissance de diffusion ou de pénétration de ses refrains, en y introduisant l'apologie de Napoléon. Officiellement, l'empereur n'est plus que *Buonaparte* ou *le détestable usurpateur;* mais le peuple lui a pardonné, pour la gloire qu'il lui avait value et dont il a été privé depuis ; les libéraux le regardent comme le continuateur de la Révolution ; sa mort a commencé sa légende. Son nom est désormais une force qu'un libéral, qu'un républicain même peuvent mettre de leur côté, dans la lutte contre la royauté. C'est l'office que se chargent de remplir les chansons de *Waterloo*, des *Deux Grenadiers* et surtout ces admirables *Souvenirs du peuple*.

Déjà aussi, le chansonnier, à côté de ses vers politiques ou amoureux, inaugure un autre genre d'inspiration, qui n'est pas seulement familière et personnelle, comme celle du *Grenier* ou de la *Métempsycose*, mais qui revêt un caractère social et qui se prend « aux instincts natifs des prolétaires ». (Sainte-Beuve.) Tels sont *les Bohémiens*.

C'est en 1828 que Béranger publia en volume ces chants

qui circulaient depuis des mois d'un bout à l'autre du pays et qui étaient l'objet de traductions et de contrefaçons à l'étranger. Le ministère de Martignac tentait dans ce moment un essai de conciliation, que l'histoire a reconnu loyal, entre les institutions constitutionnelles et la *légitimité*. Les amis de l'auteur qui voulaient faire crédit au ministère, engageaient le poète à surseoir à sa publication. Il y voyait plus loin qu'eux et il passa outre. Ses chansons nouvelles, au nombre de trente-quatre, parurent chez l'éditeur Baudouin, vers la fin de 1828.

CHANSONS INÉDITES

DE

M. P.-J. DE BÉRANGER (1828)

ENCORE DES AMOURS

Air de *Léonide.*

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux !
Je le disais, lorsqu'une enchanteresse
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :
Tous les Amours ne sont pas envolés...

Mes yeux encor ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons ; la beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Œuvres, III, 186.

LE GRENIER

Air du *Carnaval.*

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table ; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps ;
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau,
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette ;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde, un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qui me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Œuvres, III; 126.

L'ANGE GARDIEN

Air : *Jadis un célèbre empereur.*

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange ;
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que Votre Altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Sur la paille né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?
Oui, dit l'ange ; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, etc.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, etc.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange ; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, etc.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange ; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, etc.

Chez Vénus j'entre en maraudeur ;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange ; mais par pudeur,
Là, je te quittais à la porte.
Tout compté, etc.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange ; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, etc.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, etc.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange ; ou bien non, pourtant :
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, etc.

Ce pauvre diable ainsi parlant
Mettait en gaîté tout l'hospice.
Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Œuvres, III, 224.

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE

Air du *beau Tristan.*

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire Sa Majesté.
Le peuple crie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*Bis.*)

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles Trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom ;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse :
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple crie : Oiseaux, point de folle allégresse ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple crie : Oiseaux, nous payons notre chaîne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor.*

On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez.
Rome, que l'article concerne (1),
Relève d'un serment prêté. »
Le peuple crie : Oiseaux, voilà comme on gouverne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
« Roi ! crie un soldat, levez-vous !
— Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,
Je te couronne : enrichis-nous.
Ce qui vient de Dieu vient des prêtres,
Vive la légitimité ! »
Le peuple crie : Oiseaux, notre maître a des maîtres ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui de son cortège
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilège (2)
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple crie : Oiseaux, nous envions vos ailes ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*Bis.*)

Œuvres, III, 145.

(1) L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on encore n'en voulait pas jurer l'observation.

(2) Allusion à la fameuse loi du sacrilège, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

LE CONVOI DU PEINTRE DAVID (1)

AIR de *Roland.*

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat, sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas!
Rapportaient chez nous la poussière.
— Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire?
Quoi! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire!

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*Bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.

(1) Les enfants du peintre David, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

On lui dut le noble appareil
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat ; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats,
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter ;
Hélas ! il peignait Prométhée.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, devenu triste.
— Le héros, après cent combats,
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.
Chez l'étranger la mort l'atteint.
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien, retournons sur nos pas ;
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître ! (*Bis.*)

Œuvres, III, 149.

LES INFINIMENT PETITS

OU LA GÉRONTOCRATIE

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or un grand sorcier, l'autre soir,
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir.
Quel image désespérante !
Je vois Paris et ses faubourgs :
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les *barbons* règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace ;
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine, dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux, tout dégénère ;
Par eux, la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,

Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

Œuvres, III, 154.

LE TOMBEAU DE MANUEL (1)

AIR : *Te souviens-tu? etc.*

Tout est fini ; la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'Amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants pour indiquer sa tombe, } *Bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier. }

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen, votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est pour nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,

(1) Composé pour une souscription en faveur du monument de Manuel. (S. S.)

Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

. . . . . .

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes,
Et, sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire, } *Bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier. }

Œuvres, III, 238.

COUPLETS

SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse,
Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
Ris du laurier qu'un parti te refuse,
Consacre encore des vers à nos exploits.
Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
Ce dernier jour de gloire et de revers. »
J'ai répondu, baissant des yeux humides :
— Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athènes, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles ;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe, en effet, ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.

Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Œuvres, III, 167.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Air : *Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. (*Bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,

Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre : Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira. (*Bis.*)

Œuvres, III, 216.

LA COMÈTE DE 1832

Air : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Dieu contre nous envoie une comète ;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète ;
L'Observatoire y perdra ses compas. (*Bis.*)
Avec la table, adieu tous les convives !
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*Bis.*)
Vite à confesse allez, âmes craintives. } *Bis.*
Finissons-en : le monde est assez vieux. }
Le monde est assez vieux. (*Bis.*)

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais ; que de soleils encore !
Finissons-en : etc.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais-rois, de peuples de laquais?

N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre?
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : etc.

Les jeunes gens me disent : tout chemine;
A petit bruit chacun lime ses fers;
La presse éclaire et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bonhomme, attends encore;
L'œuf éclora sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : etc.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint : plus de concerts joyeux.
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en : le monde est assez vieux.
Le monde est assez vieux.

Œuvres, III, 235.

LES BOHÉMIENS

Air : *Mon pèr' m'a donné un mari.*

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons, l'on n'en sait rien.
L'hirondelle,
D'où nous vient-elle?
D'où nous venons, l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie ;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons
Sans église
Qui nous baptise ;
Tous indépendants nous naissons,
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde ;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

. . . . . .

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile ;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle ;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir. Allons courir !
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte ;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes ;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Mais, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Œuvres, III, 211.

CHAPITRE VI

BÉRANGER ET LA RÉVOLUTION DE 1830

I. En correctionnelle et à la Force. — II. 1830. — III. Chansons politiques, écrites au lendemain de la Révolution.

I

Malgré ses intentions conciliatrices, le ministère de Martignac ne crut pas pouvoir laisser paraître impunément d'aussi vives satires de la politique royale ; le 15 octobre 1828, il fit saisir le recueil et, le 5 décembre, assigner le poète devant la chambre correctionnelle. Sur l'assignamême, Béranger écrivit ce leste couplet :

Il faut le mettre en prison.
Quoi ! ce coquin de poète
Met en chansons la raison ;
C'est un Socrate en goguette :
Il se rit de nos calotins ;
Il fait la morale aux ultramontains :
Tous ces refrains qu'on répète,
Nous les défendons et l'on se taira :
— Vous avez beau faire, on les chantera !

Le ministère public, la chambre d'instruction et la chambre des mises eurent, cette fois encore, de la peine à se mettre d'accord sur l'accusation. Enfin cette triple juridiction se décida à poursuivre *l'Ange gardien*, *le Sacre*

de Charles le Simple et *la Gérontocratie*, sous l'inculpation de délits contre la religion d'État et contre le roi. A la veille du procès, Laffitte s'entremit auprès du garde des sceaux, Portalis, pour un arrangement secret : Béranger aurait fait défaut ; il n'y aurait pas eu de plaidoiries, donc pas d'esclandre pour le gouvernement ; comme récompense, la peine prononcée eût été insignifiante. On va voir, par la lettre suivante, l'accueil que Béranger fit à cette proposition.

A Monsieur Jacques Laffitte.

Ce 28 novembre.

Mon ami, n'allez pas vous aviser de croire que je ne suis pas reconnaissant de ce que vous avez fait hier. Je vous assure bien que j'en suis touché et que je n'ai pas eu besoin de réfléchir pour cela ; mais j'ai dû penser à tout ce que vous m'avez dit, et je ne puis vous dissimuler que cette démarche me tourmente. Je suis persuadé qu'elle vous a coûté à vous-même ; mais, sans examiner ce point, qui, en définitive, ne peut qu'ajouter au prix que je mets à cette nouvelle preuve de votre amitié, voyons quel avantage je puis retirer de l'arrangement en question.

Non, non ; je dois à mon caractère, au public, à mon avocat lui-même, de protester contre cette manière de procéder. Quant à n'être condamné qu'au *minimum*, à quoi bon? Est-ce bien important pour moi? Au contraire ; et plus forte sera la peine, plus les auteurs de ma condamnation paraîtront d'abord odieux. Si donc je n'ai que six mois de prison, je vous préviens que je prendrai toutes les précautions imaginables pour éviter la maladie et l'allégeance de la maison de santé. Une détention plus longue me rendrait sans doute moins superbe. Et voyez donc ce que je gagnerais à tous vos arrangements ! La honte d'avoir abandonné une défense dont les principes peuvent être utiles, le mécontentement de moi-même et peut-être un échec à cette popularité qu'on veut en vain me contester, et qui est un besoin de mon talent...

Vous me connaissez assez pour savoir que le désir du scan-

dale et du bruit n'est pas ce qui me pousse ; mais il s'agit de proclamer un principe utile, il s'agit de le défendre avec courage ; il y va de mon devoir et de l'honneur de mon caractère. En vain votre amitié m'a démontré ce que je savais très bien, c'est-à-dire que je faisais la guerre à mes dépens, et que, plus les coups seraient vifs que l'on allait porter en mon nom, plus je serais exposé à mille petites vengeances. Je vous réponds : C'est le devoir ! Quant à ma santé, que vous invoquez, vous faites trop bon marché de ma santé ; rassurez-vous, j'ai la vie dure !

Quant à l'argent, la captivité l'aura bien vite épuisé... Je sais qu'en prison tout est cher ; mais enfin, si ma bourse est vide, je saurai comment la remplir : vous êtes là. Je ferai alors ce que vos offres cent fois réitérées ne m'ont pas fait faire encore. Je vous demanderai de l'argent quand le mien sera écoulé, et ce ne sera pas même sous forme d'emprunt, si votre amitié l'exige. Vous voyez que je pense à tout.

Encore une fois, voyez que, dans le projet que vous me soumettiez hier, si l'autorité paraît reculer devant une plaidoirie, l'accusé recule aussi devant le pouvoir que sa défense pourrait offenser. Supposez un moment que vous seul vous soyez le public, et demandez-vous si, témoin d'un jeu pareil, vous n'en chercheriez pas les ressorts cachés et si cette découverte n'ôterait pas quelque chose à l'estime, à l'intérêt que vous portiez à l'accusé? Croyez-moi, mon cher Laffitte, il est des instants où l'homme le plus modeste a besoin de s'exagérer sa propre valeur, et je crois être dans un de ces instants-là. Prenons donc tout au pire : on me met en prison pour plusieurs années ; alors il m'est bien permis de croire que la France en poussera un cri d'indignation. Allons plus loin : je meurs dans les fers. Ne m'est-il pas permis de croire aussi que, pendant tout un demi-siècle, et tout au moins, ma mort restera comme un sanglant reproche à la mémoire de certaines gens? Et savez-vous que ce serait la plus terrible accusation que l'on puisse faire à la mémoire de Charles X? J'ai trop sacrifié les biens du présent à je ne sais quel vain amour de gloire et de vertu, pour que vous ne pardonniez pas à ma folie cette façon de considérer les choses...

Correspondance, I, 330.

Le jour du procès, la correctionnelle fut envahie, comme l'avait été, sept ans plus tôt, la cour d'assises. De Champanhet soutint l'accusation, avec autant d'âpreté mais

avec beaucoup moins de talent que Marchangy. Barthe remplaça Dupin, gêné par ses fonctions de député, dans la défense de l'inculpé. Du réquisitoire, il n'y a guère à retenir que le passage sur les chansons napoléoniennes :

Comment l'auteur du *Roi d'Yvetot*, de cette satire aimable et piquante de l'arbitraire et de l'esprit de guerre et de conquêtes, peut-il sans cesse rappeler et préconiser dans ses vers un régime que sa muse frondait, alors qu'il existait?

Il est vrai qu'alors aussi ces allusions étaient fines et légères ; elles étaient enveloppées d'un voile assez épais pour que l'œil du vulgaire ne pût le pénétrer, et ses traits à peine acérés effleuraient et ne déchiraient pas.

Quelle différence aujourd'hui ! Ah ! si dans les temps que le sieur de Béranger présente sans cesse à notre admiration et à nos regrets (dans ce recueil comme dans les autres), sa plume audacieuse eût laissé échapper des vers pareils à ceux qui vous sont déférés ; si les pompes d'un autre sacre, si celui qu'elles entouraient eussent été les sujets de ses mépris, les objets de sa dérision, est-ce la justice qui eût été appelée à apprécier et punir l'offense? Non, l'arbitraire eût ouvert les portes d'une prison d'État, et l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur, les débitants du téméraire écrit eussent vu les portes se refermer sur eux, pour un temps assurément plus long que la détention légale qui peut leur être infligée aujourd'hui pour une telle faute.

Voici la péroraison du discours de M. Barthe :

Messieurs, vous n'oublierez pas qu'en jugeant le poème vous jugez aussi l'homme ; que vous jugez Béranger ; et c'est surtout sous ce rapport que ma cause est belle...

On l'a accusé de bonapartisme. Messieurs, lorsque le colosse était encore debout, et avant que le Sénat eût parlé, Béranger avait, dans son *Roi d'Yvetot*, critiqué cette terrible et longue guerre qui aurait pu engloutir la France avec le chef de ses soldats. Béranger n'est certes pas un partisan des tyrannies de l'Empire. Mais quand il a vu le lion renversé, insulté par ceux-là mêmes qui rampaient à ses pieds, les vicissitudes de cette grande destinée ont ému son âme ; une sorte d'intérêt poétique s'est emparé de lui, et il a déposé une fleur sur la tombe de celui qui, pendant sa puissance, n'avait obtenu de lui qu'une critique.

On a parlé, messieurs, de la grandeur actuelle de la France,

de l'accroissement progressif de ses libertés ; on vous a parlé de nos armées s'illustrant en ce moment même sur le territoire de la Grèce pour une cause sacrée. Messieurs, j'ai cru, à chaque mot du ministère public, entendre l'éloge de Béranger. L'agrandissement progressif de nos libertés ! ah ! j'en appelle à toutes les consciences ! Est-il étranger à ces progrès de la civilisation, à ces agrandissements de nos libertés, le poète qui a chanté le *Dieu des bonnes gens*, qui a flétri l'intolérance, et poursuivi de ses vers vengeurs tous les ennemis de ces libertés et de cette civilisation?

Vous avez parlé de la Grèce ! Quels vers, plus que ceux de Béranger, ont rendu chère aux nations la cause de la Grèce moderne ; les massacres de Psara, la délivrance d'Athènes, l'ombre d'Anacréon évoquée et récitant une poésie digne d'Anacréon lui-même? Mais que dis-je? au moment même où il comparaît ici en police correctionnelle, où sa liberté est menacée, une sentinelle, dans les forteresses de la Morée, répète peut-être et son nom et ses vers, pour exciter ses compagnons d'armes à la défense d'une si belle cause.

Mais il est un autre titre qui le recommande à tous les hommes généreux. De tous les sentiments, celui qui honore le plus les nations à leurs propres yeux, aux yeux de l'étranger, c'est le patriotisme, c'est l'amour du pays, la haine de l'invasion étrangère, l'amour des gloires de la patrie. C'est à faire naître, à réchauffer ce noble sentiment, que notre poète excelle. Oui, l'amour de la patrie, l'amour de la France, voilà ce qui, dans ses vers, au milieu des banquets, ou des rêveries de la solitude, a fait battre le cœur de ses concitoyens, voilà ce qui a fait son immense popularité. En quelque lieu qu'il se présente, en France, à l'étranger, il est sûr de trouver des admirateurs, des amis. O vous, messieurs, qui devez représenter le pays, ne dites pas au roi qu'un tel homme n'a pour lui que des injures ; ne dites pas au poète que les autres nations nous envient, que la France n'a pour lui qu'une prison.

Correspondance, I, 340.

Béranger fut néanmoins condamné à neuf mois de prison et à dix mille francs d'amende. C'était « recevoir de l'avancement », dit M. Roujon. On lui épargna Poissy et la chaîne des forçats, à laquelle on avait indignement contraint, pour un délit semblable, Magalon, le rédacteur du petit journal satirique *l'Album*. Mais il fut emprisonné

à la Force, dans une grande chambre sombre, qu'il séparait en deux par un paravent. Le mobilier comprenait, outre le lit entouré de rideaux blancs, une petite table, une commode, et sur la cheminée, la pelote blanche, la petite glace et la miniature, souvenirs de Manuel. C'est dans cette chambre qu'il vit défiler tout ce que Paris comptait de notabilités politiques et d'illustrations littéraires. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Chateaubriand y vinrent lui rendre leurs devoirs. Ses amis, Thiers, Mignet, Michelet, Mérimée y étaient assidus. Il profita du prestige que lui donnait cette affluence, pour développer ce qui deviendra chez lui un véritable ministère de l'assistance. Il s'entremit auprès de Laffitte, de Bérard et de ses autres amis très fortunés, en faveur d'une foule de pauvres diables, dont quelques-uns étaient ses camarades de prison.

Pour lui-même d'ailleurs, il fut également obligé de tendre la main. Son éditeur Baudouin n'avait pas fait de très brillantes affaires et l'amende avec les frais dépassait onze mille francs. Les journaux libéraux lancèrent une souscription publique, qui fut couverte surtout par ses riches amis parisiens. Béranger poussa un soupir de soulagement, lorsque le chiffre exigé fut atteint : « Mais, disait-il, Dieu nous préserve à tout jamais d'avoir besoin de nos chers concitoyens pour semblable chose. Ah ! qu'il est ennuyeux de tendre ainsi la main ! » De pareils ennuis n'étaient pas précisément faits pour le réconcilier avec le gouvernement de Charles X, ni avec ses magistrats qui perquisitionnaient même dans sa cellule à la Force, ni avec son clergé qui prenait texte de la condamnation pour fulminer contre lui en chaire. Le ressentiment qu'il en conçut lui inspira les chansons suivantes :

MES JOURS GRAS DE 1829

Air : *Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte.*

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie !
Bien qu'en butte à votre courroux,

Je passe encor, grâce à Bridoie (1),
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés !
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon roi, vous me le paîrez.

Dans votre beau discours de trône (2),
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône ;
Aussi me suis-je résigné.
Mais, triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paîrez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés ;
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon roi, vous me le paîrez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
« Bah ! dit-elle ; tant pis pour lui ! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur ! Lise est infidèle :
Vous me le paîrez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche ;
J'écris dessus : Pour Charles Dix.

(1) J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822.

(2) Il y avait, dans le discours du trône de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur !

Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me le paîrez.

Œuvres, III, 256.

LES DIX MILLE FRANCS

(La Force, 1829.)

Air : *T'en souviens-tu?*

Dix mille francs, dix mille francs d'amende (1)!
Dieu! quel loyer pour neuf mois de prison!
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
« Non! non! jeûnez, et vous et vos parents.
Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri Quatre (2)
De par le roi, payez dix mille francs! »

Je paîrai donc; mais, las! que va-t-on faire
De cet argent, que si bien j'emploîrais?
D'un substitut sera-t-il le salaire?
D'un conseiller paîra-t-il les arrêts?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma Muse on venge la morale (3),
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille;
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés (4)?

(1) Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à dix mille francs d'amende.

(2) Je fus condamné pour outrage à la personne du roi et à la famille royale.

(3) Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

(4) La chanson du *Sacre de Charles le Simple* fut la cause première de ma condamnation.

Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte ampoule (1),
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître (2) !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons :
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille,
Car ils sont grands, même infiniment grands :
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or,
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge
Promet mon âme aux gouffres dévorants (3) :
Déjà le diable a plumé mon bon ange (4).
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux quatre ; et trois, sept ; et trois dix.
C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine
Sans rien payer fut exilé jadis (5).

(1) La sainte ampoule, brisée en 93 sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.

(2) Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.

(3) Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer. Dans le village qu'habitait, auprès de Péronne, la vieille tante qui m'a élevé, le curé débita un poème sur le même ton.

(4) *L'Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour atteinte à la morale publique. On ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et l'on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites. Il fallut, bon gré, mal gré, que l'*Ange gardien* payât pour toutes.

(5) Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en

Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance (1);
Vive le roi! voilà dix mille francs (2).

Œuvres, III, 274.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER

(La Force, 1829.)

Air : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Quel beau mandement vous nous faites (3)!
Prélat, il me comble d'honneur!
Vous lisez donc mes chansonnettes?
Ah! je vous y prends, Monseigneur. (*Bis.*)
Entre deux vins, souvent ma Muse
Perdit son bandeau virginal :
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Çà, que vous semble de Lisette,
Qui dicta mes chants les plus doux?
Vous vous signez sous la barrette!
Lise a vieilli; rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole (4);
En priant Dieu tant bien que mal,

Touraine, avec son cousin Jannart; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant-criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

(1) M. Loyal, l'huissier de *Tartuffe*.

(2) Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point dix mille, mais onze mille deux cent cinquante francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

(3) En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à la Force que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très catholique, mais peu chrétienne.

(4) On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites,

Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

A chaque vers patriotique,
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique,
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous, grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal;
Ah! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre,
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal;
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Au fond, vous avez l'âme bonne,
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on met la nappe,
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Œuvres, III, 266.

et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

LE VIEUX CAPORAL

Air du *Vilain* ou de *Ninon chez Mme de Sévigné.*

En avant ! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*Bis.*)
Conscrits au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends !... Il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois souvent, dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas...
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, etc.

Qui, là-bas, sanglote et regarde?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas,
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine ;
Surtout, ne tirez point trop bas,
Et qu'au pays Dieu vous ramène ! (*Bis.*)
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Œuvres, III, 298.

II

Sa peine achevée, Béranger fut remis en liberté avec mille précautions, tant on craignait que sa sortie ne devînt le signal d'une émeute contre le gouvernement. Le lendemain, le journal *le Globe* fêtait sa libération, en publiant la chanson de la prise de la Bastille, une façon comme une autre *de remettre sa carte aux Tuileries.* La guerre continuait. Toutefois avant de s'y jeter, encore une fois, à corps perdu, le chansonnier avait besoin de refaire un peu sa

santé, qui n'avait jamais été très solide et qui se trouvait plus délabrée que jamais, après neuf mois de claustration. Les soins du célèbre docteur Dubois le rétablirent. Dès lors, il put se mettre, de toutes ses forces, à la politique active. La société *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* celle-là même qui avait lancé la souscription de dix mille francs pour payer son amende, le suivit docilement dans l'assaut qu'il livrait, devant l'opinion, au ministère de Polignac. L'appui de son nom, d'une lettre signée de lui, d'un mot de recommandation donné par lui, suffisait, dans une foule de collèges électoraux, à faire triompher un candidat du parti libéral.

Sans doute, il ne fit pas à lui seul toutes ces élections, qui envoyèrent au Parlement une majorité antiministérielle, encore plus forte que la Chambre dissoute. Mais son influence, dans ces élections et dans les événements qui en sortirent, fut immense. Cinquante ans après, Legouvé disait qu'il était difficile de se figurer l'importance de son rôle à cette époque : « Il a été le grand conseiller de son temps. Personne n'a eu plus d'ascendant sur ses contemporains. » Il ne le cherchait d'ailleurs pas et il était très éloigné de vouloir en exagérer la portée.

Les ordonnances, qui furent le coup de grâce de Charles X, surprirent Béranger à la campagne, près de Paris ; il revint en hâte dans la ville, pour prendre sa part des dangers communs et des responsabilités communes. On sait comment cette révolution, faite d'abord contre des ordonnances, puis contre des ministres, tourna contre les Bourbons de la branche aînée ; on sait également que les vainqueurs étaient fort peu d'accord sur ce qu'ils allaient substituer au régime déchu. Bonapartistes, républicains, libéraux de toute nuance, risquaient de s'écharper après avoir gagné la plus belle bataille politique du dix-neuvième siècle. Au milieu même de la lutte, que le peuple livrait pour eux, les députés parisiens se montraient d'une pusillanimité et d'une indécision, que les historiens ont justement relevées. Béranger se montra, au contraire, fort énergique dès le début ; associé à Thiers et Mignet, il

entretint le courage de Laffitte, que la royauté essayait encore de ramener. A Sébastiani qui penchait pour un accord avec les agents de Charles X, il demanda vivement : « Que faites-vous du sang versé? » C'est encore lui qui donna quelque autorité à une idée dont bien peu de gens s'étaient avisés à ce moment-là : confier la royauté au duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, et substituer à la légitimité l'investiture, donnée au nouveau roi par la nation. Les rédacteurs du *National* avaient lancé une proclamation dans ce sens. Béranger la fit accepter de ses amis politiques. Les négociations furent particulièrement difficiles avec les jeunes gens de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, réunis en permanence chez le restaurateur Lointier. Si l'opération finit par réussir, malgré les répugnances de tant de Parisiens, si le duc d'Orléans put aller recevoir à l'Hôtel de Ville le fameux baiser du général La Fayette, il n'y a aucune exagération à dire que l'influence du républicain Béranger y fut pour beaucoup. Il n'y eut pas jusqu'à Talleyrand qui ne dût aussi à Béranger sa conversion au nouveau régime.

Béranger eut du reste le triomphe beaucoup plus modeste que la plupart des autres acteurs de ce que M. Masson appelle « le plus étonnant tour de gobelets, qu'ait réussi devant un peuple de gobe-mouches un charlatan politique ».

Sur le moment, il raconta les événements avec la plus grande simplicité, dans une lettre à sa seconde mère, sa tante Bouvet :

A Madame Bouvet.

Les 19 et 24 août.

Ma chère tante, Forget, qui doit revenir du Havre par Paris, te remettra cette lettre. Il te racontera sans doute tout ce qu'il a pu apprendre ici de notre étonnante révolution. Te dire qu'après un pareil événement, il règne ici et en France une satis-

faction complète, tu ne le croirais pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il y a au moins unanimité de haine contre tout ce qu'on a renversé, s'il n'y a pas unanimité d'amour pour ce qui le remplace ; le peuple s'est admirablement conduit. La difficulté est de ne pas gâter ce qu'il a fait, et c'est à quoi travaillent les partis, chacun de son côté. Quant à moi, qui n'ai pas été sans influence dans les moments décisifs, ma conscience ne me reproche rien de ce que j'ai pu aider à faire. Quoique républicain, et l'un des chefs de ce parti, j'ai poussé tant que j'ai pu au duc d'Orléans. Cela m'a même mis en froid avec quelques amis ; cependant leur confiance m'est restée, parce qu'ils m'estiment et qu'ils ont la preuve de mon désintéressement. Laffitte ayant vanté beaucoup le peu que j'ai pu faire au duc d'Orléans, qui l'a su de plusieurs autres côtés, il a exprimé le désir de me voir et de me recevoir ; mais j'ai cru nécessaire de me tenir à l'écart, et j'ai déclaré, pour éviter toutes les avances, que je ne voulais rien, absolument rien. Mes amis, qui tous sont devenus puissants, se trouvent assez embarrassés de moi. Sous ce rapport, ma popularité, ma réputation littéraire, tout semble, en effet, nécessiter quelque marque de bienveillance publique ; mais j'ai dû consulter mes goûts, obéir à mes principes, surtout donner à mes jeunes amis, les républicains, la preuve la plus évidente de mon désintéressement dans le choix du parti que je les ai poussés à prendre. Tu sais d'ailleurs quel est mon amour d'indépendance. Le satisfaire, c'est être encore utile, ne fût-ce que par l'exemple que je donne, d'un refus d'honneurs ou d'emplois, à l'instant où tout le monde se dispute la dépouille des vaincus. J'en sais quelque chose, parce que, comme on me suppose un crédit illimité, on m'accable de demandes et de sollicitations, au point que j'ai eu l'idée d'aller vous voir pour éviter la poursuite de tous les quêteurs de faveurs et de grâces. Ce projet me souriait, mais Dupont, que je vois si malheureux dans son poste de garde des sceaux, qu'il n'a accepté et qu'il ne garde qu'à notre prière, me supplie de ne pas m'éloigner de lui ; et nous avons si grand besoin qu'il reste encore quelque temps dans cette haute fonction, que je n'ai pas cru devoir céder au désir que j'avais de vous aller embrasser. Ce n'est que partie remise, je l'espère.

Tu me crois peut-être très heureux dans la position que les derniers événements m'ont faite. Tu te trompes, je ne suis pas né pour être du parti vainqueur. Les persécutions me vont mieux que le triomphe ; aussi ai-je été voir Chateaubriand,

qu'une générosité malentendue vient de plonger dans la misère : en refusant le serment à Louis-Philippe, il perd le peu de revenu qu'il lui restait. Il voudrait même s'éloigner de France, bien qu'il admire notre révolution. Je fais tout ce que je puis pour le détourner d'un projet qui me semble déraisonnable ; mais je crains qu'il n'y persiste. Je suis affligé de voir une gloire de notre époque en proie à une fatalité politique aussi cruelle. On reparle encore de l'Académie pour moi, sans doute en désespoir de ne pouvoir faire autre chose de mon chétif individu ; mais j'ai de nouveau déclaré que je ne voulais pas de cette dignité littéraire, et j'espère qu'on me laissera tranquille dans mon coin. Tout cela me fera passer pour un fou ou un sot ; mais je m'en moque. D'ailleurs, dans huit jours, personne ne pensera plus à moi, et comme mon rôle est terminé, par l'effet même du triomphe des idées que j'ai défendues et proclamées à mes risques pendant quinze ans, je retomberai bientôt dans l'obscurité que j'ai si souvent regrettée depuis que j'ai de la réputation. J'ai dit sur-le-champ qu'en détrônant Charles X on me détrônait. C'est vrai à la lettre ; le mérite de mes chansons disparaît aux trois quarts. Je ne suis pas homme à me désoler, quand je vois tout ce que mon pays y gagne. Je donnerais ce qui me restera de renommée pour assurer son bonheur. Le patriotisme a toujours été ma passion dominante, et l'âge ne l'a point affaiblie.

Je n'ai qu'un regret dans le parti que je prends, c'est de ne pouvoir profiter de ma situation pour améliorer celle de quelques-uns de mes amis, à qui j'aurais pu être utile en acceptant pour moi-même ce que je ne puis leur faire avoir. Un peu d'argent m'eût aussi mis à même de faire vivre plus largement ceux à qui je suis utile ; mais la Providence y pourvoira, je l'espère. Elle ne m'a pas manqué jusqu'à présent.

J'ai voulu, ma bonne tante, te mettre bien au courant de tout ce qui me regarde dans les événements, glorieux et inespérés, dont nous venons d'être témoins. Je compte que tu approuveras ma conduite en tout ceci. Tu sais quel prix j'attache à tes approbations.

Comme ma lettre a été plus longue que je ne croyais la faire, j'ajoute une feuille pour te donner des nouvelles de ma santé. Lorsque les fameuses ordonnances ont paru, j'étais à la campagne dans l'ermitage que j'ai loué. Un mois de repos m'avait rétabli mieux que je ne l'espérais. Accouru sur-le-champ à Paris, au milieu de la bagarre et du mouvement poli-

tique ; malgré les insomnies et la fatigue, j'ai continué de me bien porter et je fais tout ce que je puis pour me maintenir en santé. Judith est mieux portante aussi et dans ce moment elle est à la campagne chez une amie...

A propos d'âge, sais-tu qu'aujourd'hui, 19 août, j'ai mes cinquante ans accomplis. Me voilà tout à fait dans les vieux. Je pourrais faire de belles réflexions philosophiques à ce sujet, mais j'aime mieux te dire que je ne me désole pas trop du nombre de mes années. Une vie qui commence presque à la prise de la Bastille et qui arrive jusqu'à la chute de Charles X pourra être un sujet d'envie pour nos neveux. C'est cependant assez de spectacle comme ça ; il faudrait du repos maintenant à la France et à moi. Embrassez tous nos parents ; dis bien des choses aux amis, et crois-moi tout à toi de cœur et pour la vie.

BÉRANGER.

Correspondance, II, 7.

Il y avait bien une ombre au tableau : cette grave inconséquence, pour un chef de parti républicain, de faire avorter les projets de République et de pousser de toutes es forces à la nomination d'un roi. A la vérité, Béranger avait devancé l'objection et donné l'explication de son apparent illogisme. Tantôt en effet il se comparait à ces petits Savoyards qui mettent une planche pour traverser un ruisseau, la royauté de Louis-Philippe devant faire le pont, selon lui, entre la Restauration et la future République. Tantôt il escomptait les maladresses probables du nouveau gouvernement pour affirmer que c'était la meilleure des préparations à la République :

L'un des premiers, disait-il à Michelet, je demandai que l'on continuât la royauté ; *j'étais et j'ai toujours été républicain;* mais je sentais qu'il n'était pas temps encore. *Il ne faut pas renverser la royauté, il faut l'user. — C'est une vieille borne,* reprenait-il, *si vous la renversez, la police la replace le lendemain;* mais qu'elle s'use d'elle-même, et personne n'y pensera plus. Louis-Philippe réunissait en sa personne tout ce qu'il fallait pour finir la royauté ; aussi, lorsque M. Dupin s'écria :

Nommons-le, quoique Bourbon, je repris vite : *Nommons-le*, PARCE QUE *Bourbon.*

— Je ne comprends pas votre *parce que*, me dit M. Dupin.

— Je vous l'expliquerai plus tard, répondis-je.

Et, en effet, quelques années après, comme il me demandait de nouveau pourquoi j'avais dit : Nommons-le, *parce que* Bourbon, je répondis : *Parce qu'il devait s'user plus vite.*

ARNOULT, *Béranger*, II, 192.

Sans aller chercher si loin, ne suffisait-il pas de dire, comme il le fit plus tard : « Une révolution faite à la barbe de la Sainte-Alliance, la légitimité renversée au nom de la souveraineté du peuple reconquise, et *point de guerre*, c'était, quoi qu'on en puisse dire, un immense triomphe. »

En tout cas, on ne pouvait l'accuser de calcul personnel dans cette tactique subtile ; car il mit, à refuser toute espèce d'honneur ou de récompense, autant d'ardeur que d'autres mettaient de frénésie à se faire récompenser de leurs services hypothétiques. Il refusa non seulement le ministère de l'instruction publique, mais encore un siège à l'Académie française, la légion d'honneur, ses entrées à la cour : il aurait suivi Manuel, si Manuel avait vécu et s'il avait réclamé sa collaboration au pouvoir. Mais, sans Manuel, il sentait que sa place n'était plus à la direction de l'opinion et encore moins à celle des affaires. Peut-être y avait-il là le sentiment de son incapacité à faire autre chose que de la critique théorique et à passer au gouvernement effectif des hommes. Plus certainement, il y avait sa répugnance instinctive à jouer les rôles d'apparat, sa passion profonde de l'indépendance et le souci de sa renommée, laquelle avait tout à perdre et rien à gagner dans les affaires proprement dites.

Bien qu'il eût les mains nettes à l'égard de Louis-Philippe, il ne voulut pas se donner à lui-même cet autre démenti de fronder, comme l'ancien, le pouvoir qu'il avait contribué à établir. Il se tut par probité, à la fois littéraire et politique, et aussi par bon sens.

Ce n'est pas cependant qu'il eût lieu d'être satisfait du

nouveau régime. Moins de quatre mois après les Trois Glorieuses, il ne fréquentait déjà plus au ministère, où ses amis Dupont, Laffitte et Barthe n'allaient plus avoir désormais longtemps à rester. Le mouvement de réaction se dessinait : les hommes de Juillet étaient écartés du pouvoir, espionnés par la police, révoqués de leurs fonctions. Bernard, l'ami de Béranger, était destitué, ce qui lui valait cette consolation du poète : *Je ne sais trop aujourd'hui lequel vaut mieux d'être préfet, député ou pendu. Je ne donnerais pas une épingle du choix.* Benjamin Constant était écarté de l'Académie au profit de l'obscur Viennet. Il mourait et ses funérailles devenaient un prétexte à la mauvaise humeur du gouvernement royal. Encore quelques maladresses de ce genre et la République devenait possible. Et toutefois il fallait se méfier d'une surprise, qui livrerait la France soit à Henri V, soit à Napoléon II. Aussi le chansonnier n'y tint plus et, sortant de son attitude de stricte neutralité, il fit entendre un cri d'alarme, qui était en même temps une menace très sérieuse, *la Restauration de la chanson.* Il est vrai qu'entre temps le roi lui imposait la décoration de juillet, malgré ses répugnances ; car ce ruban ramassé, suivant son expression, dans le sang de ses concitoyens ne lui allait qu'à demi.

Les événements extérieurs firent un dérivatif à ses inquiétudes patriotiques. La Pologne s'était insurgée; Béranger, qui avait déjà chanté les efforts héroïques des Grecs pour leur indépendance, ne pouvait rester indifférent à une cause dont son ami La Fayette s'était fait le champion. Il composa *Hâtons-nous!*, *Poniatowski*, qu'il publia au profit du comité franco-polonais, avec deux autres chansons inédites et une lettre à La Fayette. L'insurrection des Belges, l'intervention de la France en leur faveur, lui inspirèrent la même ardeur enthousiaste ; mais quand il les vit s'acharner à obtenir de la France un roi, il ne put s'empêcher de les gourmander à sa manière et de leur dire le fond de sa pensée sur les avantages de la royauté. (*Conseils aux Belges*, mai 1831.) Et naturellement, l'air qu'il choisit pour ces couplets, c'est l'air de *la République.*

APRÈS LA RÉVOLUTION DE 1830

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES

AIR de *la petite gouvernante.*

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas, je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

Au ciel un jour, une extase profonde
Vient me ravir et je regarde en bas.

De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive ; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume (1),
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin, ma voix lui crie : « Heureux voyage ! »
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

De ce palais souffrez donc que je sorte ;
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu ; j'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien. »

Œuvres, III, 346.

(1) A l'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

LES TOMBEAUX DE JUILLET

(1832)

Air d'*Octavie*.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste
Et de l'État garde à jeun les trésors !

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à vous dire leur nom.

A ces héros, la France doit un temple ;
Leur gloire au loin inspire un saint effroi :
Les rois, que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : « Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi? »

Voit-on venir le drapeau tricolore?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis...

Mais, dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La Liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde ;
Les vieilles lois errent sur des débris ;
Le monde ancien finit : d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des Trois-Journées !
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin :
Le sang français des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures :
Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Œuvres, IV, 85.

ADIEU CHANSONS!

Air du *Tailleur et la fée.*

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait : l'aquilon a grondé...

« Bénis ton sort : par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs ;
Le chant qui vole à l'oreille saisie
Souffla tes vers même aux plus ignorants.
Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
Toi, conspirant tout haut contre les rois,
Tu marias, pour ameuter les voix,
Des airs de vielle aux accents de la lyre. »
Adieu, chansons, etc.

« Tes traits aigus, lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.

Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta Muse a fabriqué de poudre ! »
Adieu, chansons, etc.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux ;
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira, si tu sais être vieux ;
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire,
Guide leur nef, instruis-les de l'écueil ;
Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
Adieu, chansons, etc.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais, à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Œuvres, IV, 92.

LE REFUS

CHANSON ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI

AIR : *Le premier du mois de janvier.*

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or, du moins, on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant, gardez votre or.
Las ! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! c'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui dans la rue ou le salon
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma Muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi :
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux ;
Mais, si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu,
Mon cœur est un luth suspendu :
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

Œuvres, IV, 14.

LA RESTAURATION DE LA CHANSON

(Janvier 1831.)

Air : *J'arrive à pied de province.*

Oui, chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait (1).
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf ;
Même étendre un peu la sphère
De Quatre-ving-neuf.
Mais point ! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, etc.

Depuis les jours de Décembre (2),
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre,
La Chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, etc...

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois !

(1) A la fin de juillet 1830, j'avais dit : On vient de détrôner Charles X et la chanson. Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

(2) Le jugement des ministres de Charles X. La Chambre alors ne voulait pas entendre parler de dissolution.

Qui maintient la paix publique,
Peut venger nos droits.
Là-haut, quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, etc.

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de Juillet.
Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci !
Chanson, etc...

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux !
Si l'on ne touche à personne
C'est afin que si...
Chanson, etc.

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours.
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !...

Œuvres, IV, 18.

HATONS-NOUS

(Février 1831.)

Air : *Ah! si ma dame me voyait.*

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,

Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne ;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle ;
Imitez le beau dévoûment
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures, oui, toutes ;
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Bien plus ; si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore !
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang ;
Criant : Pologne, on te seconde !
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le Dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :

Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O roi des cieux! entends ma plainte :
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Œuvres, III, 370.

PONIATOWSKI (1)

(Juillet 1831.)

Air des *Trois Couleurs.*

Quoi! vous fuyez, vous les vainqueurs du monde!
Devant Leipsick le sort s'est-il mépris?
Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde
D'un pont qui saute emporte les débris!

(1) Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1763, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipsick, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'Empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai qu'à Dieu.* Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve; mais, épuisé de sang et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé !

Rien qu'une main ; malheur à qui l'implore !
« Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui? »
Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare ;
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

Il va périr ; non, il lutte, il surnage :
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
J'entends le feu, je vois luire l'acier !
Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

Point de secours, et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante,
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
Vole, combat, de sang russe abreuvé ;
Un chant de gloire éclate à mon oreille :
Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin ; mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux,
Et depuis peu, grand Dieu, fais qu'on me croie !
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu ;

Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! »

Œuvres, III, 374.

CONSEIL AUX BELGES

(Mai 1831.)

Air de *la République.*

Finissez-en, nos frères de Belgique !
Faites un roi, morbleu ! finissez-en !
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre !
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs ;
Puis des cordons et des croix à revendre ;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs ;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, etc.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs ;
Puis force gens qui se trouvent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, etc.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte ;
Juges, préfets, gendarmes, espions ;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget ! nourrir Athène et Sparte
Eût en vingt ans moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné ; peuples payez la carte.
Faites un roi, etc.

Mais quoi ! je raille ; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs, l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise ;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi ;
Au bon Henri succède Louis Treize.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Œuvres, IV, 10.

CHAPITRE VII

LES CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES (1833)

I. Idée générale du recueil et préface. — II. Les chansons.

I

A cinquante-trois ans, Béranger publie, chez son éditeur et ami, Perrotin, le dernier des recueils édités de son vivant. C'est un congé qu'il prend du public, avant que le public ne le congédie. Le recueil est précédé d'une dédicace au prince Lucien Bonaparte, dont on n'a pas oublié l'influence décisive sur la carrière littéraire du poète. C'est, pour notre auteur, une occasion unique de témoigner de la gratitude à un proscrit et de s'expliquer, une bonne fois, sur l'impérialisme qu'on lui attribue. La préface, qui suit la dédicace, entre dans de plus longs développements sur le même sujet et sur plusieurs des questions que soulèvent tant la vie du chansonnier que la nature et le rôle de la chanson.

Les chansons elles-mêmes sont au nombre de cinquante-six. Nous avons cité plus haut celles qui se rapportent aux dernières péripéties de la lutte de Béranger contre les Bourbons et celles qui retracent sa participation aux événements de 1830-1831. Les autres se rattachent soit à des souvenirs familiers, soit à des considérations de philosophie pratique, soit à des questions sociales. Il se produit en effet une évolution dans sa pensée : de politiques qu'étaient

ses préoccupations, elles deviennent sociales. L'influence des saint-simoniens, avec lesquels il est en coquetterie réglée, explique cette nouvelle orientation de sa verve coupletière. Sans doute, il n'y a pas chez lui de système bien déterminé ; on sent même qu'il flotte entre les idées socialistes d'un Fourier et les idées anarchistes d'un Proudon ; mais il est certain que la démocratie elle-même ne lui suffirait plus. Quand il écrit : *Le peuple, c'est ma Muse*, cette affirmation est vraie au pied de la lettre.

CHANSONS NOUVELLES

ET DERNIÈRES

DE

P.-J. DE BÉRANGER (1833)

PRÉFACE

L'ORIENTATION SOCIALE DES CHANSONS

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère ; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né et à l'éducation pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de

s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

SON DÉSINTÉRESSEMENT
A L'ÉGARD DU GOUVERNEMENT NOUVEAU

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune : je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir ma part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc ! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités ; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si douce que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'État, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages et fait nager la France dans un océan de délices ; nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh ! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent

quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES CHANSONS ANTÉRIEURES

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut, ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois : quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré ; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là, je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond ; ce sont là mes filles chéries ; voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

... Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mau-

vaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est toute une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que, depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très grand développement ; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'*expression des sentiments populaires*, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore ; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ses sentiments.

II

MA NOURRICE

CHANSON HISTORIQUE

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

...Au mois d'août, voilà bien longtemps
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai,
Pour la chanson, climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.
Dodo, etc.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, etc.

Un moine, en voisin, vient chez nous,
Il entre sans que le chien jappe ;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas ! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon laït.
Dodo, etc.

Au vieux moûtier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice, en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent !
Dodo, etc.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin,
Le goût de tous les gens d'Église.
Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Œuvres, III, 334.

PASSY

Air : *T'en souviens-tu?*

Paris, adieu ; je sors de tes murailles,
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix!

Œuvres, IV, 72.

LE BONHEUR

Musique de M. B...

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? dit l'Espérance.
Bourgeois, manants, rois et prélats,
Lui font de loin la révérence. (*Bis.*)
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure!
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?

D'enfants et de grains, Dieu ! quel tas !
Quel gros baiser à sa compagne !
Qu'on est heureux à la campagne !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? C'est en Asie.
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.

Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin, vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages. (*Bis.*)
Enfants, courez vers ces nuages!
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Œuvres, III, 304.

LE VIEUX VAGABOND

Air : *Guide mes pas, ô Providence.*

Dans ce fossé cessons de vivre;
Je finis vieux, infirme et las;
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite, allez à la fête :
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir dans ma détresse
L'hôpital adoucir la fin;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas! fut ma nourrice :
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.

Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille :
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille :
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Œuvres, IV, 28.

LE JUIF ERRANT

Air du *Chasseur rouge.*

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*Bis.*)
Sans vieillir accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours ;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours (*Bis.*) } *Bis.*
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes ;

Et, pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, etc.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache ;
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, etc.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh ! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage !
Toujours, etc.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image ;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix,
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaîra leur poussière.
Toujours, etc.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me roidis ;
Mais le tourbillon me dit : « Passe !
Passe ! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.

Tes aïeux ne t'ont point ici
Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, etc.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-Dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fait le chemin ;
Adieu, le tourbillon m'entraîne. (*Bis.*)
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours (*Bis.*) } *Bis.*
Tourne la terre où moi je cours, }
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Œuvres, III, 278.

JEANNE LA ROUSSE

OU LA FEMME DU BRACONNIER

Air : *Soir et matin sur la fougère.*

Un enfant dort à sa mamelle,
Elle en porte un autre à son dos :
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, etc.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois ; chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, etc.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
Moi, pour femme je te choisis.
En vain les gardes font la ronde ;
J'ai bon repaire et trois fusils.
Faut-il bénir mon lit de mousse :
Du château payons l'aumônier. »
Dieu, etc.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse,
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, etc.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit, car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :
On a surpris le braconnier.

Œuvres, III, 322.

LES CONTREBANDIERS

Air : *Cette chaumière vaut un palais.*

Malheur, malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui-vive ;
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre ;
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Aux échanges l'homme s'exerce ;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons ; c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,

Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve...
Ils en font un étang.

Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis !
Non ; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la Liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !

Malheur, malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Œuvres, III, 338.

JACQUES

Air de *Jeannot et Colin.*

Jacque, il me faut troubler ton somme :
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre ;
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer :
Ah ! si le roi pouvait attendre !
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher :
Et le sel aussi, notre sucre !
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos !
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot ; quelle pâleur !
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Œuvres, IV, 38.

LES FOUS

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,

Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions.
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain !

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Œuvres, IV, 47.

CHAPITRE VIII

L'EFFACEMENT VOLONTAIRE

I. La retraite. — II. Projets et travaux littéraires. Son caractère se modifie. — III. Le roman de la soixantième année. — IV. La révolution de 1848.

I

Sous la monarchie de Juillet, l'activité de Béranger, qui n'est plus stimulée par la lutte de tous les jours contre un régime réactionnaire, semble tomber à plat. C'est le désœuvrement, avec tout ce qu'il comporte de découragement et d'ennui. Cette vieillesse anticipée s'aggrave encore de préoccupations domestiques. Il a trop souvent des ennuis d'argent, qui proviennent les uns de sa trop grande confiance dans ses amis, les autres de son désintéressement, les plus nombreux de son incorrigible bienfaisance. Il faut d'ailleurs ajouter que chacun de ces ennuis est une nouvelle occasion, pour ses amis riches, de mettre leur bourse à sa disposition, en même temps qu'un prétexte, pour son éditeur Perrotin, d'augmenter la rente qu'il lui sert, pour la totalité de ses droits d'auteur. Il a des tristesses et des embarras de famille : son fils Lucien s'obstine à ne rien faire de sérieux, ni d'honnête, à l'île Bourbon où il est allé tenter fortune. Une vieille tante est tombée à sa charge et, pour comble de malheur, elle est d'un caractère insupportable. Ses parents de Péronne le mêlent

malgré lui à leurs démêlés. Judith est bien venue partager sa vie, à partir de 1833 ; mais cette entrée en ménage pour un vieux célibataire n'est pas toujours exempte de tracas. A certains moments même, ses amis lui sont une gêne. Au bout de très peu de temps, l'endroit où il se trouve, l'appartement qu'il occupe lui déplaisent ; il faut qu'il change de résidence.

Il a quitté Paris pour Passy en 1833 ; deux ans après, il émigre à Fontainebleau. En 1836, il s'exile encore plus loin de la capitale ; il loue, aux environs de Tours, le petit domaine de *la Grenadière*, décrit par Balzac dans les *Scènes de la vie de province*. Entre Judith et son voisin de campagne, le docteur Bretonneau, ses rosiers, un commerce épistolaire très étendu avec ses amis, ses chats, et la confection paisible de ses chansons posthumes, il y passe deux années paisibles Mais le démon du changement et les soucis financiers le reprennent, il vient se fixer à Tours, dans une maison de la rue Chanoineau, qui est bientôt le rendez-vous de toutes les notabilités locales, y compris les grands vicaires de l'archevêque. De Tours, après un nouveau déménagement, et pour des raisons que l'on verra tout à l'heure, il court se cacher à Fontenay-sous-Bois, en mai 1840. En 1841, il réintègre Passy, où il séjourne neuf ans. Après 1850, il habite Paris, changeant plusieurs fois de domicile, pour finir sa vie dans la même maison que son vieil ami Antier, rue de Vendôme.

De ses retraites successives, il regarde les événements politiques et il les juge ; il n'y prend plus part. Les ministres, même son ami Thiers, celui qu'il appelle « son fils », *se sont moqués des conseils de sa vieille expérience fossilisée.* Après le fameux procès d'avril, qui valut de la prison à quelques-uns de ses amis, comme Trélat, tout ce qui lui reste à cet égard, c'est *seulement le courage nécessaire pour aller prendre un ministre au collet et essayer d'arracher de lui quelque décision de justice et non de faveur.* Les hommes politiques sont de « jeunes insensés » qui le considèrent volontiers comme une « ganache ». Le peuple de Paris lui est encore fidèle et lui fait des ovations, chaque fois qu'il

paraît à une cérémonie publique, comme les funérailles de La Fayette et celles d'Armand Carrel ; mais il est en défiance : il se demande, tant il a peur d'être dupe, si ce ne sont pas des manifestations intentionnellement provoquées par ses amis.

Il est de moins en moins *homme de parti;* il n'est plus, suivant sa propre définition, qu'*un homme d'opinion.* Et cette opinion est de plus en plus républicaine. Après la dédicace de 1833, le prince Lucien a pensé l'annexer à l'impérialisme et lui a fait une avance très nette dans ce sens, sous la forme d'une invitation à venir à Londres, s'entretenir avec lui de politique. Dans la suite, le prince Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, essayera la même conquête. Peine perdue, le poète feint de ne pas comprendre et répond par une profession de foi républicaine. Sa lettre au premier est un chef-d'œuvre de bonhomie normande et de perspicacité politique :

A Monsieur Lucien Bonaparte.

Passy, 25 mai 1833.

... Savez-vous, prince, que dans un homme plus facile que moi à se faire des illusions, votre lettre eût pu produire un dangereux mouvement d'orgueil? Heureusement je n'ai cherché dans vos expressions que le sens que vous avez dû vouloir leur donner. Le prix que vous dites attacher à mes conseils littéraires n'est qu'une manière ingénieuse de témoigner quelque estime à mon modeste talent ; et, quant à la justesse de mon coup d'œil en politique, permettez-moi de vous mettre à même d'apporter de notables restrictions à cet éloge.

Si plusieurs obstacles insurmontables ne s'y opposaient, j'aurais tenté le voyage de Londres pour vous aller témoigner de vive voix ma reconnaissance. Je regrette que cela me soit absolument impossible. Peut-être en causant ensemble, prince, eussiez-vous pu tirer parti des observations que j'ai recueillies pendant le temps où j'ai suivi nos hommes politiques. M. Lacoste,

ami du comte de Survilliers, pourra, au reste, vous transmettre, s'il le juge utile, tout ce que je lui ai dit sur les circonstances actuelles, ainsi que mes calculs d'avenir. Je ne vous dissimule pas d'avance que, sauf depuis un temps fort court, mes idées n'ont pas eu beaucoup de partisans. Voilà pourtant les feuilles républicaines qui s'en rapprochent ; mais c'est faute de mieux, je pense. Voyez, d'après cela, le cas qu'on en doit faire. Il a été un temps où jeunes et vieux daignaient recourir à mes avis. J'en étais tout fier, mais on a fini par me traiter de radoteur, et j'ai fermé le cabinet de consultations. S'il ne m'arrive plus de vouloir donner de conseils, il m'arrive encore de bavarder, et c'est sans doute un de mes bavardages qui vous a été rapporté. J'ai dû dire en effet, et plus d'une fois, que la situation actuelle pouvait durer dix ans, peut-être plus.

Avant la révolution de Juillet, j'ai entrevu l'impossibilité d'établir, dans un pays d'égalité, le système anglais monarchique représentatif, qui ne peut se passer de l'appui d'une caste privilégiée. Lors de cette dernière révolution, moi, vieux républicain, convaincu que la France n'était pas encore disposée à accepter la forme républicaine, j'ai désiré, pour achever d'user la vieille machine monarchique, qu'elle nous servît de planche pour passer le ruisseau ; et ce que je vous dis là, ma conduite et mes discours à cette époque l'ont prouvé à tous mes amis. Je crois pouvoir assigner à cet état transitoire une durée égale à la Restauration. Les fautes du nouveau pouvoir ont changé peu de chose à mes calculs, tout en fortifiant mes espérances. De là, prince, les dix années de vie prédites à un trône qui a l'air si débile. Si le parti républicain n'eût pas lui-même commis des fautes que sa position rendait sans doute inévitables, nous serions plus près peut-être du dénoûment. Ce parti n'a pas encore appris à bien connaître la France nouvelle : aussi rêve-t-il l'impossible. C'est sur les intérêts créés par la Révolution qu'il faut fonder aujourd'hui, et il a trop souvent eu l'air de menacer ces intérêts. Heureusement, nous autres Français, c'est sous les coups de nos ennemis que nous nous disciplinons, et les coups ne nous manquent jamais. Les éléments républicains sont beaucoup plus nombreux que ne se le figurent et ceux qui redoutent et même ceux qui désirent la république. Mais, selon moi, ils seront encore longtemps à se coordonner. Toutefois, en France, nous pensons bien vite et nous agissons de même. Mais nous n'agissons que lorsque la conspiration des idées se rencontre sur la place publique avec celle des sentiments

populaires : or ces jours-là sont rares dans un siècle. Voilà ce qui me fait voir, dans un temps encore éloigné, la chute de ce qui est aujourd'hui, habitué que je suis à toujours considérer les choses du côté le moins favorable.

Prince, j'ai cru nécessaire de vous exposer quelques points de ma manière de voir, pour vous en faire juge. Je ne vous dirais pas tout, si je n'ajoutais qu'aujourd'hui, vivant dans la retraite, il est vraisemblable que je ne suis pas dans la meilleure position pour modifier l'opinion que j'ai eue d'abord. Vous le savez, il faut toujours se défier des rêvasseurs. Ajoutez même que, dans l'intérêt de la république que je rêve, je souhaite qu'elle ne fleurisse pas trop tôt. Le plus grave reproche que je fasse au gouvernement actuel, c'est de la faire pousser en serre chaude.

Je sais aussi que je néglige le chapitre des accidents ; mais, en politique spéculative, la seule à laquelle je sois propre, ils ne peuvent entrer en ligne de compte. Ce n'est que dans l'action qu'on peut, jusqu'à un certain point, leur assigner une valeur.

Je crois, prince, vous avoir mis à même de faire de ma prédiction le cas qu'elle mérite, tout en vous prouvant que pour moi elle est le résultat d'un raisonnement désintéressé et d'une conviction consciencieuse.

Vous voilà armé de toutes pièces pour m'accabler aussi des noms de fou et de radoteur. Ne vous en gênez pas ; j'y suis fait. Les sages m'ont également accusé de folie sous la Restauration ; et nos jeunes gens, malgré les événements qui, depuis deux ans, ont confirmé mes pronostics, n'en sont pas plus disposés à croire à mes prophéties ; je ne les en estime pas moins : ils accomplissent leur mission ; la mienne n'est plus que de prêcher dans le désert, et c'est un sot rôle.

Vous en avez appelé à ma franchise ; vous devez voir, prince, que je n'y ai pas fait faute. J'ai laissé aller ma plume, au risque de vous fatiguer et de me nuire dans votre esprit, pour vous mettre sous les yeux tous les documents qui vous étaient nécessaires. Je vous le répète donc : jugez maintenant du cas que vous devez faire de mes paroles.

Puissiez-vous au moins trouver dans cette lettre une nouvelle preuve de l'attachement éternel que je vous ai voué et un motif de plus de me croire toujours, prince, votre plus reconnaissant serviteur.

Correspondance, II, 139.

II

Les loisirs que lui laisse désormais la politique, Béranger va les employer à la production littéraire. Mais ses œuvres nouvelles, il a déclaré, dans la préface de 1833, qu'il ne les confierait pas lui-même au public. Ses exécuteurs testamentaires le feront, si la chose en vaut la peine et si son nom trouve encore quelque faveur dans le monde. Cependant en 1834, pour l'édition complète de son œuvre chantante, il donne à l'éditeur vingt chansons, très grivoises, de sa jeunesse, afin de les joindre aux vingt-huit autres du même genre qui forment le tome V, ou supplément inavoué et peu avouable de cette édition. En 1847, il donnera pareillement dix chansons inédites et nouvelles — celles-là fort honnêtes — pour corser une grande édition illustrée (1).

Il continue en effet à composer des couplets. En dix-huit ans, de 1833 à 1851, il compose un peu plus de cent chansons, soit une moyenne de six par an. Il a d'ailleurs le travail très intermittent ; l'inspiration se fait plus lente, la rédaction plus laborieuse ; il n'éprouve plus autant de plaisir à rimer et la strophe ne se coule plus d'elle-même dans le moule d'un pont-neuf ou d'un air populaire. Il lui arrive de faire des chansons qui ne sont adaptées à aucune musique et qui ne sont pas spécialement destinées à être chantées. Il songe aussi à des ouvrages en prose et il en entame la composition. C'est d'abord un projet de *dictionnaire des contemporains*. Il le décrit ainsi dans sa dernière préface :

Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard.

(1) *Notre coq; le Grillon; les Echos; l'Orphéon; les Pigeons de la Bourse; le Baptême de Voltaire; Claire; le Déluge; les Escargots; Ma gaieté.*

Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans ; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de dictionnaire historique où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée ; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste.

Ce projet, après un commencement d'exécution, fut abandonné, et les notices achevées, jetées au feu quelque temps avant la mort du poète. Il songea aussi à un roman populaire dans le genre du *Gil Blas*. Dans sa pensée, il devait avoir quatre volumes et s'intituler *le Mouchard*. Sainte-Beuve l'approuvait fort. Mais le livre n'alla guère plus loin que le plan et le titre. Une sorte de traité de *Morale*, destiné au peuple, alla plus loin. Pendant plus de quatre ans, il rumina la chose, étudiant, méditant, jetant des notes, corrigeant et supprimant sans cesse ce qu'il avait écrit. Les évangiles et saint Paul, dont il ne se séparait plus, lui suggéraient des thèmes de développement. Le saint-simonisme n'était pas non plus étranger à ses inspirations de moraliste démocrate. L'ouvrage devait prendre la forme de lettres. De réductions en réductions, le chansonnier le limita à vingt pages et finit par y renon-

cer tout à fait. Un seul de ses projets fut mené à bien, à très bien même, c'est sa propre histoire, qu'il composa vers le mois de février 1840, sous le nom de *Ma Biographie.*

Ces ouvrages entrepris, poursuivis, puis abandonnés l'un après l'autre, n'est-ce pas un trait de caractère qui, chez Béranger, ne s'accorde que trop avec ce besoin continuel de changer de résidence et cet autre besoin de se taire et même de se terrer, lorsqu'il est à l'apogée du succès et de la puissance? Les contemporains ont été très frappés de ces bizarreries de son humeur, et quelques-uns en ont donné des explications empreintes de malveillance. Ils ont mis la chose sur le compte d'un amour immodéré de la popularité, ou d'un souci excessif de sa réputation. Il est certain qu'il attachait une importance capitale à sa réputation ; elle lui tenait lieu de tous les avantages qu'il avait sacrifiés pour elle, la fortune, le pouvoir, les honneurs officiels, le mariage. Il l'avait conquise au prix d'un travail opiniâtre, après avoir cherché longtemps sa voie ; et il la ménageait avec une véritable parcimonie. Mais il n'avait pas pour elle cette idolâtrie qu'on lui attribue. D'abord, il avait trop de bon sens pour ne pas s'estimer à sa juste valeur, par conséquent pour s'exagérer son propre mérite et celui du genre qu'il avait illustré : il avait sa modestie à lui, encore que relative et sans humilité. Et puis, quelque attachement qu'il eût pour sa popularité, il n'aurait jamais hésité à la sacrifier à son devoir, si sa conscience lui avait montré un conflit entre les deux.

La vérité est que le personnage est plus complexe et qu'il faut, pour le comprendre, recourir à des psychologies spéciales. Béranger, à partir de la cinquantaine, fourmille de contrastes et présente les tendances les plus opposées. Il a l'horreur des voyages, au point de redouter invinciblement la traversée d'un village, d'une ville, d'un quartier de Paris ; c'est une espèce de « phobie » ; et cependant il change sans cesse de résidence. Il voudrait que les hommes cultivés se mêlent davantage au peuple, qu'ils se démocratisent ; et cependant il ne peut pas se décider à entrer en

contact avec ce peuple, il a une répulsion insurmontable pour les foules, même quand elles l'acclament. Toute réunion l'effraye; l'idée d'une lecture, à plus forte raison d'un discours en public, le paralyse. Il est très flatté des ovations, il les désire secrètement; et pourtant il les fuit, quitte à être déçu quand elles ne se produisent pas. Il aime la gloire et il jouit certainement d'une vogue, auprès de laquelle celle de tous les autres écrivains du siècle pâlit; cependant il fait tout ce qu'il faut pour se laisser oublier, exil volontaire, silence obstiné, refus de tout ce qui peut le mettre en évidence; fauteuil académique, siège à l'Assemblée législative, récompense nationale, il refuse tout. Lui qui ne se trouve à son aise que dans la société des hommes et qui est fait pour la vie du monde, il s'enterre dans la solitude, et à peine y est-il qu'il cherche à la quitter. Il se défend contre les artistes qui veulent reproduire ses traits par le burin, le pinceau ou le ciseau, et personne ne verra son portrait plus répandu que le sien. Il encourage ses amis à l'action, il les gourmande de la voix et du geste; il voudrait orienter la politique de son pays, réformer les mœurs privées et publiques de ses concitoyens; et cependant il se condamne au repos, à l'inaction; il fait plus que se neutraliser, il s'annihile volontairement, passionnément. Le plus grave est qu'il se rend compte de ses contradictions, de ses répulsions et de leurs inconvénients. Intérieurement il les déplore, tout en les subissant. C'est de l'usure psychologique, due aux secousses de sa jeunesse, à l'intensité de vie qu'il a déployée et au labeur considérable qu'il a fourni dans l'âge mûr. Cette usure a détendu chez lui le ressort de l'action; il ne peut plus donner à sa vie l'unité morale qui est la marque des caractères simples, stables et harmonieux; il n'a plus la force de discipliner les tendances divergentes de son âme; il subit tour à tour les obsessions du bruit, de la foule, de l'isolement, des voyages, du travail, du repos. S'il ne fait pas encore partie de la catégorie des *instables*, que le docteur Janet qualifie de « psychasthéniques », il n'est pas loin de ce genre très

répandu que la psychiatrie contemporaine nomme les « asthéniques ». Sainte-Beuve appelait malignement son cas une *migraine;* c'était simplement une atteinte, légère et prématurée, de « petite misère psychique ».

III

Nulle part ce défaut d'équilibre mental ne se fait mieux sentir que dans l'aventure obscure qui termine brusquement son séjour en Touraine, au mois de mai 1840 : Béranger est amoureux, follement amoureux, à soixante ans. Lui qui n'a jamais été sujet aux sentiments profonds et violents en pareille matière, le voilà saisi d'une violente passion pour une toute jeune fille, et sa passion est partagée. On a très peu de détails sur ce roman étrange ; car, malgré les objurgations de Sainte-Beuve, les dépositaires du secret n'ont pas voulu le communiquer au public.

Au printemps de 1839, des bruits malveillants se répandaient sur le compte de Béranger, dans la colonie anglaise qui fréquente la Touraine, et de là se propageaient à Paris. Mme de Bondonville, la fille de Jouy, le vieil ami du poète, l'en avertissait avec tous les ménagements possibles. Il s'en défendit d'un ton un peu chagrin (*Correspondance*, III, 167). Mais le mal était plus réel qu'il ne voulait bien l'avouer : une jeune Anglaise, de très bonne naissance, s'était prise pour lui d'une passion telle qu'elle lui proposa la fuite à deux. L'hésitation et la lutte durèrent plus d'un an. Les chansons composées à cette époque portent la marque non équivoque de ce débat douloureux. La pièce de *la Jeune fille* ne ressemble-t-elle pas à des confidences sur les troubles d'un amour naissant? C'est dans la bouche de l'Anglaise qu'il faut mettre, pour les bien comprendre, ces strophes touchantes :

D'où naissent mes tourments? Dieu veut-il que je meure,
A quinze ans, grande et belle, en de vagues ennuis?

Je dors sans reposer ; je m'éveille et je pleure ;
Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge,
J'ai des songes confus où je me sens brûler.
Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage :
Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère,
Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur.
Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère?
Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur?

Je rêve, et nul objet n'occupe ma pensée ;
Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir.
Le coupable a-t-il donc l'âme plus oppressée?
Un coup d'œil m'embarrasse, un mot me fait rougir...

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse,
Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux ;
Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise,
Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses ;
Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien.
Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses?
Dieu m'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien?

Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre.
Hier, sous la feuillée, il a suivi mes pas.
Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre
Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

Dernières chansons, 108 (1).

Lui-même, il ne se sent pas moins touché ; il chante son amour, avec les charmantes puérilités des jeunes gens qui aiment pour la première fois. Il s'adresse à la rivière

(1) Les références des *Dernières chansons* renvoient à l'édition de 1859, in-18.

dont les flots caressent, au bain, le corps de sa « noble amante ». Il maudit les artifices de l'amour, qui prend, malgré eux, les hommes dans les pièges de l'éternelle sirène. (*La Sirène.*) Et quand il voit, tout compte fait, qu'il n'y a rien à espérer dans ce roman qui s'est offert à lui, il écrit l'avant-dernier couplet du *Jongleur :*

Mais, sur son grabat, quels fantômes
Chaque jour troublent ses esprits?
Il ressent là tous les symptômes
Des maux que son luth a guéris.
Ennuis, chagrins, fièvres, misère,
Se vengent du roi des jongleurs.
L'amour s'y joint, amour sincère,
Qui ne l'a nourri que de pleurs.

Dernières chansons, 180.

Legouvé, qui eut indirectement la confession du pauvre grand homme, raconte ainsi le dénouement de l'aventure :

Mais il était Béranger ; mais cette jeune fille avait un père et une mère dont elle était la joie et l'orgueil. Toute une longue vie d'honneur ne permettait pas au poète cette infamie ; on ne se débarrasse pas comme on veut de soixante ans de probité. Il se serait fait horreur à lui-même, si, tout entraîné qu'il fût, il avait profité de l'entraînement de cette jeune fille... Il vint se cacher dans un petit village, comme un pauvre animal blessé va se réfugier au plus épais d'un taillis pour laisser couler le sang de sa blessure.

Soixante ans de souvenirs, I, 214.

Judith et ses amis les plus intimes conspirèrent pieusement pour assurer sa guérison. Judith le laissa momentanément seul. Dupont de l'Eure l'appela en Normandie ; son neveu Forget se chargea de lui créer un alibi ; Lamennais lui-même se prêta à la touchante supercherie. Un familier, qui semble bien être Perrotin, lui dénicha un pavillon isolé à Fontenay-sous-Bois et liquida sa situation

à Tours. Sous le nom de M. Berger, simple contraction de Béranger, le vieux chansonnier vint se réfugier dans cet asile. Là « il prit son courage à deux mains, s'arraisonna et se guérit (1) ». Quand ses amis le rencontrèrent, ils ne s'aperçurent de rien ou firent semblant de ne rien apercevoir. Le hasard avait voulu que la première personne de connaissance qui le découvrît, fut cette vieille commère de Dupin, son ancien défenseur. Ainsi finit cette histoire d'amour, qui est tout de même fort honorable pour Béranger.

IV

Ses convictions républicaines, hautement affichées, désignaient d'avance Béranger pour un rôle important dans la révolution de 1848. Il passait même pour l'avoir annoncée, dans une pièce d'ailleurs médiocre, *le Déluge*, publiée en 1847. Cependant il fut un peu surpris par elle et il se montra inquiet sur la précipitation avec laquelle se déroulaient les événements. Son attitude dans la circonstance ayant été faussement interprétée, il n'est pas inutile de donner ici la véritable expression de ses sentiments. La révolution s'accomplissait le 24 février; le 1er mars, Béranger écrivait à un ami :

Depuis le grand événement, ma joie, comme celle des vieillards, a été mêlée de bien des craintes. Croyez-moi ; restez où vous êtes ; calmez votre ardeur, qui dans ce moment ne peut avoir d'utilité pour la patrie. Faites seulement des vœux pour les hommes généreux qui assument la responsabilité du sort de la France.

Tout ici a été admirablement ; tout va encore très bien ; mais il faut que cela dure. Les départements vont être appelés à se prononcer. Quelle forme donner à cet appel?... Comment fournir

(1) Sainte-Beuve.

à l'existence des travailleurs que le resserrement des capitaux va mettre sans ouvrage? Comment satisfaire aux coureurs de places?...

Puissent tous les obstacles disparaître devant la ferme volonté des hommes de bien qui, jusqu'à présent, dominent les prétentions personnelles qui se font jour de toute part, et peut-être jusqu'au sein du conseil!...

Ce que nous avons vu du peuple est si miraculeux qu'on doit espérer beaucoup; mais, quoique sûr qu'un jour ou l'autre mes espérances et mes vœux s'accompliront, je n'en dois pas moins recommander la prudence aux gens qui sont dans votre position. N'attribuez donc pas à des craintes, autres que celles que je vous exprime, les conseils que je vous donne. Je compte beaucoup sur Lamartine. Voilà le premier poète qui soit propre aux grandes choses. Son courage égale son éloquence. Il est beau de le voir à côté des quatre-vingts ans de vertus de mon cher Dupont, dont le dévouement patriotique ne peut être trop admiré...

Apud Arnoult, *Béranger*, II, 336.

Trois jours après, il écrit à l'ami Bretonneau de Tours, dans le même sens.

Nous voilà redevenus républicains, peut-être un peu trop tôt et un peu trop vite. Nous voulions descendre l'escalier marche à marche; on nous a fait sauter un étage tout entier. A qui la faute? Au gouvernement défunt, roi et ministres, conservateurs et opposants à la fois...

Comme je voulais qu'on sût que ce gouvernement (le gouvernement provisoire) avait *mon adhésion pleine et entière* — car il ne faut pas être trop difficile dans de pareils instants, — j'ai accepté qu'on mît mon nom à une commission scientifique où je restreins mon service à l'enseignement primaire, ce qui est juste la mesure de mes études.

Souhaitons, mon cher ami, que notre nouvel essai de république se consolide. C'est aujourd'hui l'ancre de salut de la France. Une pente plus douce m'eût convenu davantage. mais nous n'avons choisi ni l'heure, ni indiqué l'ordre et la marche. Les gens du pouvoir avaient pris ce soin. Au milieu de mes vœux pour ma chère France, je pousse bien des soupirs sur les malheurs

généraux presque inévitables, et sur les malheurs particuliers qui menacent beaucoup de mes amis...

Correspondance, III, 434.

Mais voici bien une autre affaire : Paris a entrepris de prendre Béranger pour représentant à l'Assemblée nationale constituante. Il s'en défend par une sorte de message à ses électeurs.

A Messieurs les Electeurs du département de la Seine.

Mes chers concitoyens, il est donc bien vrai que vous voulez faire de moi un législateur? J'en ai douté longtemps. J'espérais que les premiers qui ont eu cette idée y renonceraient, par pitié pour un vieillard resté étranger jusqu'à ce jour aux fonctions publiques, et qui, pour s'en montrer digne, aura tout à apprendre à l'époque de la vie où l'on ne peut plus rien apprendre.

Des amis m'ont répété que refuser de pareilles fonctions serait une faute. Je crois le contraire. Mais, en effet, si c'est une faute, évitez-la-moi, vous à qui je voudrais les éviter toutes.

Pour que l'étendue de ma popularité ne vous trompe pas plus sur ma valeur comme citoyen qu'elle ne me fait illusion sur mon mérite de poète, écoutez-moi bien, je vous prie.

Mes soixante-huit ans, ma santé si capricieuse, mes habitudes d'esprit, mon caractère, gâté par une longue indépendance, achetée chèrement, me rendent impossible le rôle trop honorable que vous voulez m'imposer. Ne l'avez-vous pas deviné, chers concitoyens? Je ne puis vivre et penser que dans la retraite. Oui, je lui dois le peu de bon sens dont on m'a loué quelquefois. Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi ; et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison, d'où peut-être est sorti plus d'un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une assemblée. Là, triste et muet, je serai foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même lire, je ne le puis en public ; et, pour moi, le public commence où il y a plus de dix personnes. Une circonstance de ma vie, mal interprétée par plus d'un, vous en fournit la preuve.

Un fauteuil à l'Académie française, ce corps illustre, unique

dans le monde, est, certes, la plus belle récompense que puisse ambitionner un écrivain. Eh bien, cet honneur, j'ai constamment refusé de le rechercher, parce que je sais que mes habitudes de caractère et d'esprit ne s'arrangeraient pas des usages de cette compagnie, usages bien loin pourtant d'être aussi absolus que ceux d'une assemblée législative.

Mes chers concitoyens, j'ai été, depuis 1815, l'un des échos de vos peines et de vos espérances. Vous m'avez souvent appelé votre consolateur : ne soyez pas ingrats. En m'assignant une trop grande importance, vous ôteriez à mes conseils le poids que leur donne ma position exceptionnelle. Dans les luttes politiques, le champ de bataille se couvre de morts et de blessés. Sans regarder au drapeau, en vrai soldat français, j'ai toujours aidé à enterrer les uns, à soigner les autres. Si je suis forcé de prendre une part active à ces luttes, je deviendrai suspect à ceux-là mêmes à qui je tendrai une main fraternelle.

Ne m'arrachez donc pas à la solitude, où, recueilli en moi-même, je vous ai semblé avoir le don de prophétie. Je ne suis pas de ceux qui ont besoin de crier en place publique : « Je suis patriote ! je suis républicain ! » Mais, me dira-t-on, il faut vous dévouer. Ah ! mes chers concitoyens, n'oubliez pas combien ce mot dévouement peut cacher d'ambition. Le dévouement véritable, utile, est celui qui s'étudie à ne nous faire entreprendre que ce dont nous sommes capables. Quant à l'égoïsme, si on m'en accuse, je laisserai répondre ma vie tout entière.

Venons aux idées que je puis avoir conçues dans ma retraite, pour mener à bien l'œuvre démocratique que Dieu impose à la France, au profit des autres nations, ses sœurs bien-aimées. N'aurai-je pas toujours assez d'amis dans nos assemblées pour que ces idées s'y développent, si, en effet, elles méritent quelque attention? Ma parole timide les compromettrait ; ces amis les feront valoir. Il faut des esprits jeunes, des cœurs jeunes, pour triompher de tous les obstacles que le bien à faire va rencontrer encore. Quelques-uns de ces cœurs-là ne me seront-ils pas ouverts?

Je vous en supplie donc, chers concitoyens, laissez-moi dans ma solitude. J'ai été prophète, dites-vous. Eh bien donc, au prophète le désert ! Pierre l'Ermite fut le plus mauvais conducteur de la croisade qu'il avait si courageusement prêchée, bien qu'il eût pour compagnon le brave Gaultier *sans Avoir*, comme disaient les riches de ce temps-là.

Puis n'est-il pas sage qu'à une époque où tant de gens se

prétendent propres à tout, quelques-uns donnent l'exemple de savoir n'être rien? La nature m'a créé pour ce genre d'utilité, qui ne fait envie à personne.

Enfin, chers concitoyens, que l'ivresse du triomphe ne vous abuse pas. Vous pourrez avoir besoin encore qu'on relève votre courage et qu'on ranime vos espérances. Vous regretteriez, alors, d'avoir étouffé sous les honneurs le peu de voix qui me reste. Laissez-moi donc achever de mourir comme j'ai vécu, et ne transformez pas en législateur inutile votre ami, le bon et vieux chansonnier.

A vous de cœur, cher concitoyens.

Correspondance, III, 441.

Ses électeurs ne tinrent aucun compte de cette éloquente défense et lui donnèrent une énorme majorité. Au brave homme qui lui annonça la chose, il écrivit ces lignes désolées : « Vous pensiez sans doute m'annoncer une nouvelle qui me réjouirait. C'était la plus triste qui pût m'arriver. » Il envoya sa démission au président de l'Assemblée ; elle fut refusée. Quelques semaines après, il revint à la charge, par la lettre suivante qui eut plus de succès :

Citoyen président, si quelque chose pouvait me faire mettre en oubli mon âge, ma santé et mon incapacité législative, ce serait la lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire, et par laquelle vous m'annoncez que l'Assemblée nationale a honoré ma démission d'un refus.....

Pour la première fois je demande quelque chose à mon pays, que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux.

Correspondance, III, 451.

A plus forte raison, prit-il pour une très mauvaise plaisanterie l'idée de présenter sa candidature, devant le suffrage universel, à la Présidence de la République. Son

nom paraissait pourtant le seul capable de tenir en échec celui de Louis-Napoléon.

Ainsi il se retira petit à petit de cette action républicaine, dont les événements devaient prouver si vite le manque de méthode et les divergences intestines. L'avortement de la République de 1848 fut la meilleure justification de la prudence très circonspecte de Béranger et l'excuse — s'il lui en faut une — de sa persistante retraite. Louis Blanc, qu'il avait « tenu sur les fonts baptismaux de la politique », explique en ces termes une conduite que beaucoup de ses amis ne se sont pas gênés de critiquer :

Nommé membre, malgré lui, d'une assemblée qui couvait des colères implacables, il n'en eut pas plus tôt entendu les sourds grondements, qu'il en pressentit les suites. Il n'était pas homme à se méprendre sur la portée de la lutte qu'il voyait s'engager entre les élus de la province et de Paris. Y avait-il chance qu'il intervînt d'une manière tant soit peu efficace? Le déchaînement des passions réactionnaires, le refus du peuple d'assister à une fête de la Concorde, inaugurée sous de pareils auspices, les clameurs de la presse, l'exaspération des clubs, tout cela semblait annoncer qu'un conflit, et furieux, était désormais inévitable ; Béranger, convaincu de son impuissance à le prévenir, demanda que sa vieillesse ne fût point condamnée au désespoir d'y figurer.

L. Blanc, *apud* Arnoult, *Béranger*, II, 135.

Le voilà aux portes de la vieillesse. Non pas qu'il ait cessé de travailler. Il continue à écrire des œuvres qui ne paraîtront pour la plupart qu'après sa mort, mais qui ne manquent pas d'intérêt, comme on va pouvoir en juger.

CHAPITRE IX

LES ŒUVRES DERNIÈRES

I. Analyse des Dernières Chansons. — *II. Les* Dernières Chansons. *III. L'esprit de* Ma Biographie. — *IV.* Ma Biographie.

I

Les cahiers de chansons que Béranger déposait, à intervalles irréguliers, chez son notaire, pour être remis, après sa mort, à l'éditeur Perrotin, formèrent le manuscrit des *Dernières Chansons.* Elles parurent quelques mois après sa mort. Le succès en fut moins vif que celui des précédents recueils ; amis et ennemis s'accordèrent pour reconnaître que l'œuvre se ressentait de la vieillesse du poète et qu'elle n'était plus en conformité avec les goûts et les préoccupations du public. Ce jugement, dans sa généralité, est trop sévère : pour quelques strophes démodées ou puériles, combien d'autres qui resteront parmi les plus touchantes et les mieux venues de ses chansons !

La légende napoléonienne fournit le sujet d'une dizaine de ces pièces. Le succès des *Souvenirs du peuple* avait encouragé Béranger à employer, jusqu'à l'exagération, le ton familier et populaire, pour traiter l'épopée impériale. Il voulut même y ajouter une espèce de merveilleux, emprunté aux superstitions du peuple, merveilleux qui paraît décidément trop naïf. L'apparition de ces chansons très bonapartistes sembla donner raison à ceux qui accu-

saient le chansonnier d'avoir passé à l'impérialisme. Pour un peu, l'on eût accusé ces couplets d'avoir causé le coup d'État, si leur publication n'avait eu lieu plus de six ans après. Du reste, on ne les chanta guère, car ils étaient inopportuns et souvent laborieux ou invraisemblables.

L'on fut étonné de ne pas retrouver dans ce nouveau recueil la veine socialiste, si marquée dans celui de 1833. Béranger y revenait aux idées bourgeoises et reniait sans ménagement le saint-simonisme. Du même coup, la métaphysique, surtout la métaphysique panthéistique, était sérieusement malmenée par lui. Sa verve critique s'exerçait en outre contre certains travers des mœurs contemporaines : cette espèce de galopade enfiévrée, cet amour du bruit, symbolisé par la manie des *tambours*, cette hostilité contre toute idée neuve et généreuse, et surtout cette rage de manquer le bonheur que l'on a sous la main, en courant après lui, partout où il n'est pas.

Sa philosophie, à lui, c'est de plus en plus cette philosophie de la vie humble et journalière, philosophie qui n'est pas seulement celle du vulgaire sens commun, mais aussi celle du cœur ; l'amour pour les choses et les êtres simples qui entourent l'homme et qui occupent une place dans sa vie, ses fleurs, ses arbres, ses oiseaux, sa canne et jusqu'à son ombre ; l'attachement affectueux pour les amis, surtout les amis malheureux ; l'esprit de pardon pour les plus graves offenses ; le dévouement à tout ce qui souffre et, comme couronnement, l'amour inviolable de la patrie.

DERNIÈRES CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER

MADAME MÈRE

(1836)

La noble dame, en son palais de Rome,
Aime à filer ; car, bien jeune, autrefois,
Elle filait en allaitant cet homme
Qui depuis l'entoura de reines et de rois.
Près d'elle, assise, est la vieille servante
Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.
Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas !
Que la fortune est décevante !

Madame attend un message de Vienne.
Fils de son fils, elle te sait mourant (1).
« A son chevet point de mère qui vienne
Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.
J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère ;
Mais lui, né roi, le pauvre infortuné,
A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné,
Meurt de la gloire de son père !

(1) Le duc de Reichstadt.

« Sans cette gloire, ah ! le père lui-même
Vivrait encor, soleil de mes vieux jours.
Un ancien roi, privé du diadème,
Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours ;
Mais de son char qu'un victorieux tombe,
Soudain les rois, qui se prosternaient tous,
Courent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux,
Du pied le pousser dans la tombe.

. . . . . .

« Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère
A cet enfant qui m'a souri si beau.
L'unique vœu de ma vieillesse amère,
C'est à sa piété de devoir un tombeau.
Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,
Sans être roi, ni vengeur ni vengé,
Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un messager de Vienne.
« Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. »
Elle sait tout ; il faut qu'on la soutienne ;
Elle semble à genoux prier sur un cercueil.
« Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes, »
Dit-elle enfin après un long effort,
« Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort,
Hélas ! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
Républicain, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue,
J'exaltai l'homme, et non le souverain.
Puisse la main du peuple incruster dans l'airain
Mon nom au pied de ta statue !

Dernières Chansons, 66.

AU GALOP

AIR : *Commissaire.*

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Au galop, toujours, toujours,
Du fouet le Temps nous presse,
Sans respect pour la sagesse,
Sans pitié pour les amours.
A cheval sur nos chimères,
Courant jusqu'au débotté,
Faisons, pauvres éphémères,
D'un jour une éternité...

Dieu nous a rogné le temps,
Lui qui taille en pleine étoffe.
Gare qu'une catastrophe
N'abrège encor nos instants !
En boutons cueillons les roses,
Verts encor les fruits nouveaux ;
Surtout ne faisons de pauses
Que pour changer de chevaux...

Votre amour me ferait Dieu :
M'aimez-vous, mademoiselle?
Soupirez un mois, dit-elle.
Un mois ! c'est la mort. Adieu !
Viens, me crie une friponne
Qui du temps sait mieux user ;
Chaque baiser qu'on se donne
Peut être un dernier baiser.

La gloire à son hameçon
Voudrait m'arrêter en route;
Mais trop réfléchir me coûte,
Je m'en tiens à la chanson.
Quel bien veut-on que me fasse
L'honneur promis à mes os
D'un marbre où mon nom s'efface
Sous le pied de tous les sots?

Au galop donc, mes amis,
Éphémères d'un vieux globe!
Au néant s'il se dérobe,
C'est qu'à courir il s'est mis.
Notre vie ainsi lancée
Ira, cent fois dans un jour,
De l'amour à la pensée,
De la pensée à l'amour.

Aimons vite,
Pensons vite,
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Dernières Chansons, 48.

UNE IDÉE

Air : *Soir et matin sur la fougère.*

Des maux présents l'âme obsédée,
Je rêvais en vrai songe-creux,
Quand devant moi passe une idée.
Une idée! Oui, bourgeois peureux.
Celle-ci, messieurs, jeune et belle,
Est faible encor; mais je prétends,

Si le bon Dieu prend pitié d'elle,
La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie : « Où vas-tu, pauvrette?
Maint gendarme t'attend là-bas ;
Des mouchards la foule te guette ;
Le commissaire suit tes pas.
— Tant de peine qu'on leur voit prendre,
Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
Du peuple ils me font mieux comprendre :
C'est un commentaire obligé.

« — Moi qui suis vieux, pour toi je tremble ;
On va te barrer le chemin.
Vois ces bataillons qu'on rassemble,
Ces escadrons le sabre en main.
— Bien mieux que tambours et trompettes
Réveillant un cœur endormi,
Je passe entre les baïonnettes
Pour recruter chez l'ennemi.

« — Fuis, mon enfant ; fuis, je t'en prie ;
On détruira jusqu'à ton nom.
Vois-tu venir l'artillerie?
La mèche approche du canon.
— Peut-être aussi sera-t-il nôtre,
Ce canon qui fait ton effroi.
C'est un avocat comme un autre :
Il peut demain plaider pour moi.

« — Les députés t'ont prise en haine.
— Au plus fort ils donnent raison.
— Les ministres forgent ta chaîne.
— Mes ailes poussent en prison.
— Contre toi l'Église aussi gronde.
— A son encens j'aurai mon tour.
— Les rois te bannissent du monde.
— Je me cacherai dans leur cour. »

Mais soudain quel affreux carnage !
Partout du sang ! partout la mort !

La discipline ôte au courage
Le prix d'un héroïque effort.
C'est en vain. Plus forte et plus calme,
L'Idée, embrassant un tombeau,
Aux vaincus décerne une palme
Et s'envole avec leur drapeau.

Dernières Chansons, 88.

AVIS

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

« Bonheur, faut-il que je finisse
Sans t'avoir jamais rencontré? »
Disait, mourant dans un hospice,
Un pauvre obscur, quoique lettré.
Un doux fantôme à lui se montre :
« Je suis le Bonheur ; oui, c'est moi.
Sans s'en douter, tel me rencontre
Qui me suppose un train de roi.

« Tu m'as vu jadis au village.
Ta Suzette, qui t'aimait tant,
C'était moi ; mais le mariage
Effraya ton cœur inconstant.
Favori d'une châtelaine,
Tu délaisses, fier de ses lacs,
Le bonheur en jupe de laine
Pour les plaisirs en falbalas.

« C'était moi, la tante si sage
Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage,
Négoce, labeurs et profits.
Le travail n'a pas qu'un mobile :
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile ;
Tu me réponds : Je veux rimer.

« C'était moi, lorsque l'indigence
Déjà fustigeait ton penchant,

Ce vieillard rempli d'indulgence
Qui t'offrit sa fille et son champ.
Des cités l'ombre est délétère ;
D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit ; cultive la terre.
Tu réponds : Je veux l'éclairer.

« Devant tes pas fuyait la gloire ;
Moi, sans bruit, tapi dans un coin,
Souvent encor, tu peux m'en croire,
Je t'ai fait des signes de loin.
Mais à tes erreurs plus de trêve,
Et, sans m'accorder un coup d'œil,
Tu cours au galop de ton rêve,
Qui te jette au bord du cercueil. »

L'homme s'écrie : « Ah ! plus de doute !
Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun
T'a traité parfois, sur sa route,
Comme un mendiant importun,
Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure,
Puisque enfin je te trouve ici.
Notre dernière heure est ton heure.
Viens me fermer les yeux. Merci ! »

Dernières Chansons, 128.

L'APOTRE

A M. DE LAMENNAIS

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde ;
En festins ici passe un jour.
— Non, non ; je vais sauver le monde,
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non ; je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.
— Aux cieux? La gloire seule y mène.
Chante, elle te tendra la main.
— Non, non ; je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.

. . . . . .

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.
— Crains l'orgueil des passions viles ;
Crains le rire aux éclats moqueurs.
— Non, non ; je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand !
— Crains le riche si tu l'alarmes ;
Crains le pauvre s'il te comprend.
— Non, non ; je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand !

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.
— Quoi ! les maux, la fatigue et l'âge
N'ont point dompté tes cheveux blancs?
— Non, non ; je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.
— Tremble ! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non ; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

— A nos lois déguise l'insulte ;
Recours à l'art des orateurs.
— Non, non ; je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.
— Dis un mot, et ta grâce est prête ;
D'honneur on te comble à l'instant.
— Non, non ; je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

. . . . . .

Dernières Chansons, 146.

LE CHAPELET DU BONHOMME

Air : *On dit partout que je suis bête.*

« Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain, } *Bis.*
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, plainte nouvelle.
« Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las ! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours ! Dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime ;
Et perds, etc.

Bientôt après, peine plus grande.
« Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las ! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village?

Cours l'éteindre par ton courage ;
Et perds, etc.

Bientôt après, douleur extrême.
« Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las ! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie ;
Et perds, etc.

Plus tard enfin, douleur inerte.
« Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las ! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange ;
Et perds, etc.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
« Heureux qui m'a pour conducteur !
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain } *Bis.*
Au noir chapelet du chagrin. »

Dernières Chansons, 237.

ADIEU PARIS

Paris m'a crié : Reviens vite !
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire ;
Ici l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?
— Nous disons : Vive le village!
Connaît-on l'aurore à Paris?
Elle entr'ouvre ici tes paupières
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons,
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho, etc.

. . . . . .

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho etc.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir,
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Dernières Chansons, 38.

LES VOYAGES

« Viens, m'ont dit vingt chars rapides ;
Le feu nous pousse à travers
Bois épais, cités splendides,
Monts et prés, champs et déserts.
Faisant honte aux hirondelles,
Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes
Pour passer devant tes yeux.

« Viens, me crie un beau navire,
Voir l'homme en tous les climats,
Voir en germe quelque empire,
Des ruines voir l'amas.
Par un caprice de l'onde,
Tu peux, voguant avec moi,
Ajouter un nouveau monde
A ceux dont le nôtre est roi.

« Des astres je sais la route,
Viens, dit un aérostat ;
Monte à la céleste voûte
Pour en juger mieux l'éclat ;
Sur maint problème à résoudre,
Dans mon vol audacieux,
Viens au-dessus de la foudre
Sonder l'abîme des cieux. »

Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné,
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environnés.
Quand la nuit étend son voile
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh ! que l'univers est grand !

Dernières Chansons, 140.

MON OMBRE

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

L'oiseau module un dernier chant ;
Moi, vieillard, j'écoute et je songe.
Mais aux feux du soleil couchant
Je vois mon ombre qui s'allonge,
S'allonge et semble aller s'asseoir
Au bord de la route poudreuse.
Elle aspire au repos du soir ;
Mon ombre devient paresseuse.

A quoi l'ai-je donc pu lasser?
Au temps froid comme au temps des roses,
Si je marchais seul pour penser,
Pour rêver j'ai fait bien des pauses.
Alors de trop graves sujets
Forçaient-ils mon vol à s'étendre,
Tandis qu'au ciel je voyageais,
Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets,
Sitôt qu'elle y pouvait paraître,
Derrière moi, comme un laquais,
La moqueuse singeait son maître.
Tard au logis rentrant parfois,
Quand l'aï tournait au mirage,
Au clair de lune, je le crois,
Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :
Jadis des ombres moins fidèles,
A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.
C'était le temps des jours d'espoir,
Des nuits d'amour toutes remplies.
Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir,
Mon ombre a fait peu de folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.
Où sont les ombres des sylphides?
A peine un rayon de gaieté
Glisse encore à travers mes rides.
Il est un fantôme divin
Qui rend le soir des ans moins sombre :
C'est la gloire, hélas ! mais en vain
Mon ombre a poursuivi cette ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous ;
Je le sens, et pourtant j'ignore
Ce qu'à ses yeux nous sommes tous,
Sur ce vieux sol qui nous dévore.
Mais le soleil disparaissant
Peut-être résout ce problème,
Car il semble qu'en s'effaçant
Mon ombre dise : Ombre toi-même.

Dernières Chansons, 197.

MA CANNE

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe,
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?
L'ai-je célébré dans un gai repas?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble ;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées !
A travers bois, etc.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde ;
Que d'excellents vers je me suis promis !
Enfant de Paris, perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés ;
Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La muse avait mis sa marque à mes langes.
A travers bois, etc.

Ce fut ma nourrice : « Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis. » Ou, prenant ma main :
« Suis-moi hors des murs ; la campagne est belle,
Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin. »
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, etc.

« Dirige le char de la République »,
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
— Qui, moi ? m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, etc.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Dernières Chansons, 202.

LES TAMBOURS

AIR : *Faut d'la vertu, etc.*

Tambours, cessez votre musique ;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, } *Bis.*
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours !

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides,
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel ; adieu la joie !
Il redouble ; adieu les chansons !

Je chantais un peuple de frères ;
Le tambour bat : j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé.

Sous l'Empire ils ont fait merveille :
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.

En France, où leur esprit domine,
A l'église ils vont bourdonner.

Tout charlatan se tambourine;
Tout marmot veut tambouriner...

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Et font vœu, chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois...

Nous, peuple épris en politique
Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la République,
Faisons choix d'un tambour-major...

Dernières Chansons, 205.

ADIEU

(1851)

Air : *Te souviens-tu, disait un capitaine.*

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.

Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

Dernières Chansons, 242.

III

C'est vers la soixantaine que Béranger se mit à rédiger ses *Mémoires*, après avoir renoncé à écrire les Mémoires des autres. Il habitait alors rue Chanoineau, à Tours, et il commençait à éprouver, pour la jeune Anglaise, cet amour violent qui devait précipiter son départ de la Touraine. Il se peut que le désir de faire connaître son passé à cette jeune fille ait été pour quelque chose dans sa nouvelle entreprise ; il est probable même que sa mobilité d'esprit et son peu de goût pour les œuvres de longue haleine l'eussent empêché de mener son ouvrage à bonne fin, s'il n'avait été soutenu par un sentiment à la fois profond et énergique. En tout cas, il sut garder, parmi les exaltations de ce sentiment, les qualités morales qu'on est en droit de chercher dans une autobiographie sincère.

Ma Biographie n'est pas une apologie. Béranger s'y raconte avec simplicité et impartialité ; il sait y être bref et modeste. Il ne cache pas ce qu'il y a eu dans sa vie de moins brillant, mais il n'en fait pas le cynique étalage, comme Rousseau. Il passe très vite sur ce qu'il a fait de bien et se juge avec beaucoup de sens. Il ne se diminue pas ; il ne se surfait pas non plus. Il ne prend pas la chanson pour le genre principal en poésie, ni le chansonnier pour le poète par excellence ; il pressent l'inévitable effacement de sa personne et de son œuvre. Le *moi* qu'il offre à ses lecteurs n'a pas de fausse humilité, mais il a du goût, de la discrétion et il n'est pas encombrant.

Peut-être est-il par moment dupe d'une illusion, d'ailleurs inévitable. A soixante ans, il revoit sa jeunesse à travers le prisme de ses idées et de ses sentiments actuels ; il transporte dans ce passé lointain, sa gravité, son sens religieux, l'ardent patriotisme de sa maturité. Mais ses lettres permettent de rectifier cette illusion rétrospective. Non pas qu'il y ait contradiction, il y a seulement une involontaire transposition de sensibilité. Quant à la matérialité des faits dont il a eu connaissance directe, il la donne avec une scrupuleuse exactitude. Il est assez souvent bien informé et il saisit, dans les faits importants, le détail essentiel, celui qui caractérise l'événement et lui donne sa physionomie. Il conte l'anecdote avec agrément, ne dédaigne point le trait malicieux, sans aller cependant jusqu'à la malignité. Ses analyses, comme le portrait de Benjamin Constant, ses épisodes, comme la mystification de Bernadotte et *l'Histoire de la mère Jary*, montrent jusqu'à quel point il était bon psychologue.

Sa biographie s'arrête à l'année 1840. Pendant les dix-sept ans qu'il vécut encore, il ne jugea pas à propos de compléter son œuvre ou de la tenir à jour. Son rôle était terminé et toute son énergie se déployait à empêcher qu'on ne le lui fît recommencer. Sa fuite héroïque devant une passion tardive marqua, pour lui, la fin de ce qu'il pouvait confier au public d'une vie de plus en plus retirée.

Comme nous avons donné le récit de sa vie, nous ne citerons de ces charmants mémoires que les pages qui ne touchent pas exclusivement à sa personne.

MA BIOGRAPHIE

POURQUOI IL ÉCRIT SA BIOGRAPHIE

Qu'importe aux grands poètes que l'histoire de leur vie soit transmise à la postérité? Leur vie est tout entière dans la durée de leurs œuvres, et ils n'ont souvent qu'à gagner aux légendes dont, à défaut de vérités positives, les peuples ne manquent pas d'entourer le berceau ou la tombe de leurs poètes favoris.

Un chansonnier, écho plus ou moins fidèle de son temps, n'a pas à espérer une semblable auréole. Si par hasard ses chants lui survivent quelques années, la génération suivante peut avoir besoin, pour les bien comprendre, de connaître les circonstances et les sentiments individuels qui ont plus particulièrement inspiré leur auteur.

Ainsi m'ont souvent parlé des amis qui me pressaient de laisser des Mémoires et à qui j'ai longtemps répondu : « Qu'est-ce que l'histoire d'un homme qui n'a été rien, dans un siècle où tant de gens ont été ou se sont crus quelque chose? » Mais toujours on répliquait : « Votre biographie écrite par vous peut devenir le meilleur commentaire de vos chansons. »

Ma paresse s'est enfin laissé vaincre, et je consigne ici d'assez nombreux souvenirs personnels. Je dois d'abord prévenir les lecteurs que, quoique contemporain des plus grands événements d'une époque qui a tant produit, je n'ai pas la prétention d'étendre mes récits et mes réflexions au delà du cercle que me trace ma carrière chantante. Préoccupé sans cesse et avant tout des intérêts de mon pays, j'ai été poussé sans doute à approfondir bien des questions d'ordre général ; homme de

nature politique, j'ai pu donner mon avis dans des entreprises plus ou moins importantes ; mais dans cette notice ne doivent trouver place que les faits qui me sont particuliers, faits de peu de valeur et souvent très vulgaires. Quant à la part d'influence que mes relations m'ont fait avoir dans la politique active, je m'en rapporte à ce que voudront en dire les historiens, s'il s'en trouve qui soient tentés de la chercher dans les derniers événements dont la France a été le théâtre.

En lisant ces souvenirs, on sera convaincu que mon caractère méditatif a dû, le plus souvent, me réduire au rôle de spectateur. Aussi, lorsqu'à cinquante ans j'ai vu de près le pouvoir, je n'ai fait que le regarder en passant, comme, dans ma jeunesse indigente, devant un tapis vert chargé d'or, je m'amusais à observer les chances du jeu, sans porter envie à ceux qui tenaient les cartes. Il n'y avait de ma part ni dédain ni sagesse à cela : j'obéissais à mon humeur. Les réflexions qui viendront se mêler à mes narrations se sentiront donc du terre à terre de l'existence qui m'a plu. Aux grands hommes les grandes choses et les grands récits ! Ceci n'est que l'histoire d'un faiseur de chansons.

Ma Biographie, 1.

SA TANTE BOUVET

C'était à une de ses sœurs, veuve sans enfants, que, sans l'en avoir prévenue, mon père m'expédia par la diligence. Je me vois arrivant, avec une vieille cousine, ma conductrice, à la petite auberge de l'*Epée-Royale*, que cette tante tenait dans un des faubourgs de Péronne, et qui était toute sa fortune. Je ne la connaissais pas : elle m'accueille avec hésitation, lit la lettre de mon père qui me recommandait, puis dit à la cousine : « Il m'est impossible de m'en charger. » Ce moment m'est présent encore. Mon grand-père, frappé de paralysie et retiré avec un revenu insuffisant, ne pouvait me garder ; mon père rejetait le fardeau, et ma mère n'avait nul souci de moi. Je n'avais que neuf ans et demi, mais je me sentais repoussé de tous. Qu'allais-je devenir? De pareilles scènes mûrissent vite la raison chez ceux qui sont nés pour en avoir un peu.

En grandissant je suis devenu laid, mais j'ai été un bel enfant et me suis dit souvent que j'en devais bénir la Provi-

dence. Cette beauté du premier âge peut exercer son influence sur toute notre vie, par les sourires dont elle nous entoure au moment où l'on a tant besoin d'appui. Je ne veux pas diminuer le mérite de l'action de ma tante, mais je la vois me regarder du coin de l'œil, puis, émue, attendrie, elle me presse dans ses bras et me dit, les larmes aux yeux : « Pauvre abandonné, je te servirai de mère ! » Jamais promesse ne fut mieux tenue.

J'ai perdu, il y a quelque temps, cette excellente femme, qui s'est éteinte à quatre-vingt-six ans, après avoir dicté son épitaphe, que voici :

Jamais elle ne fut mère, et pourtant elle a laissé des enfants qui la pleurent.

Son neveu le poète n'eût pas trouvé mieux à dire ; mais qu'il lui soit permis de placer ici l'éloge de celle qui fut sa véritable mère.

Née avec un esprit supérieur, elle avait suppléé à l'éducation qui lui manquait par des lectures sérieuses et bien choisies. Enthousiaste de toutes les choses grandes, elle s'inquiétait encore, dans ses dernières années, des découvertes nouvelles, des progrès de l'industrie et même des embellissements de la capitale. Comme elle était capable d'une vive exaltation, la révolution en fit une républicaine aussi ardente que son humanité pouvait le permettre, et toujours elle sut allier au patriotisme les sentiments religieux qu'une âme tendre doit souvent plus à sa propre nature qu'à son éducation première. Telle était la pauvre aubergiste qui se chargea du soin de ma seconde enfance. C'est dans *Télémaque*, dans Racine, dans le théâtre de Voltaire, qui composaient toute sa bibliothèque, qu'elle acheva de m'apprendre à lire ; car, bien que je susse presque par cœur deux poèmes épiques, je ne savais lire que des yeux, et j'étais incapable d'assembler deux syllabes à haute voix, la valeur des consonances ne m'ayant jamais été enseignée. Enfin un vieux maître d'école m'apprit à écrire et à calculer plus régulièrement que je ne me l'étais appris moi-même. Là s'arrêtèrent mes études : ma tante n'avait pas le moyen de m'en faire faire de plus brillantes ; et d'ailleurs Péronne vit alors fermer son collège. J'avais pour le dessin un goût très vif, qu'elle eût désiré cultiver, mais pour cela encore les dépenses étaient un obstacle. L'éducation morale ne fut pas aussi restreinte, grâce aux leçons que sur tous les sujets elle savait approprier à mon âge,

et aussi à mon intelligence, dont le développement fut assez rapide jusqu'à douze ans. La maîtresse crut devoir quelquefois recourir aux avis de son élève. Voilà donc près de cinquante ans que je donne des conseils aux autres. Il paraît que j'étais destiné à ce sot métier, aussi peu profitable à celui qui le prend qu'à ceux pour qui on le fait. Cette raison précoce, va-t-on me dire, vous empêcha-t-elle vous-même de faillir souvent? Hélas! non ; mais cette raison me fit de bonne heure garder mémoire de mes moindres fautes, et c'est à cela que je dois de pouvoir sans trop rougir aujourd'hui me rappeler les leçons de mon institutrice.

Ma Biographie, 12.

HISTOIRE DE LA MÈRE JARY (1)

J'ai été fort jolie, fort gaie, fort rieuse. Ma mère, petite couturière, m'apprit son état, et je devins ouvrière assez habile. J'avais dix-sept ans quand Jary demanda ma main. Il était beau garçon, de joyeuse humeur, et avait un emploi dans les écuries du roi : c'était une fortune. Ma mère, depuis la mort d'un fils beaucoup plus âgé que moi, restée faible et souffrante, avait le pressentiment de sa fin prochaine, et, voyant que Jary me plaisait, elle se hâta de conclure le mariage, qui, pendant un mois, fut le plus heureux du monde. Mais bientôt Jary se montra ce qu'il était, joueur, ivrogne et libertin. Nous habitions Versailles ; il rentrait ivre, me battait et amenait des filles au logis. Mes peines s'accrurent par la perte de ma mère, à qui je les cachais et qui mourut avec la consolation de me croire parfaitement heureuse. Je l'aurais été si Jary avait eu de la conduite. Il fit des dettes, perdit sa place, et je le vis un jour arriver en me disant : « Nanette, je pars pour l'Angleterre, où je vais me perfectionner dans mon état de palefrenier. — Et moi, m'écriai-je, comment vais-je faire pour vivre? — Tiens, reprit-il, voilà un louis. Tu es économe ; vends notre mobilier ; retourne à Paris et travaille. Remarie-toi, si tu le veux. Je t'enverrai un acte mortuaire de Londres. » Il m'embrasse, et le voilà parti, me laissant muette et étourdie. Je n'en ai depuis entendu parler.

(1) C'est l'histoire d'une vieille ouvrière qui avait vu naître Béranger.

Nous autres pauvres gens, nous n'avons pas le temps de pleurer tout notre soûl : je me hâtai de revenir à Paris me loger dans une mansarde étroite, où je me mis à travailler pour les couturières. Je n'avais pas encore accompli mes dix-huit ans ; la solitude me parut bien pénible. En travaillant, je chantais sans plaisir. Mes compagnes d'enfance étaient toutes dispersées : la crainte des mauvaises connaissances m'empêcha d'en faire de nouvelles. Il me semblait toujours que quelque ami dût me tomber du ciel.

Dans la maison que j'habitais, vis-à-vis de l'étroite fenêtre de ma chambre, était une lucarne toute semblable. Un jour de printemps, j'y remarquai un jeune ouvrier tailleur, si assidu à l'ouvrage, que, de toute la journée, que je passai sans chanter, il ne tourna pas les yeux de mon côté. C'était un blond d'une jolie figure, quoique un peu pâle. Le lendemain, dès la pointe du jour, je le revis à la besogne et toujours avec la même assiduité. Ce jour-là pourtant, j'osai chanter, mais tout bas ; ses yeux se tournèrent vers moi et nous nous saluâmes. Puis vinrent les rencontres sur le palier ; puis les services de bon voisinage ; enfin une intimité complète s'établit entre nous deux, pauvres jeunes gens. Il avait quatre ans de plus que moi et fournissait par son travail aux besoins d'une mère infirme, qu'il allait, fêtes et dimanches, visiter à Charonne. Bientôt une tendresse mutuelle nous rendit inséparables, et nous trouvâmes de l'économie à n'avoir qu'un ménage et à faire bourse commune. J'en ai bien souvent demandé pardon au bon Dieu, que nous allions prier ensemble. Hélas ! je devins grosse au bout de quelques mois de cette heureuse liaison : ce fut une joie de plus pour nous. Il venait de perdre sa mère, qui nous avait bénis en mourant, et nous gagnions assez pour élever un enfant. Les mois de bonheur que j'ai passés avec ce bon Paul Gaucher me sont encore présents : il n'en est pas venu d'autres pour les faire oublier, et le malheur était si près de nous ! Gaucher depuis longtemps souffrait de la poitrine ; tout à coup le mal fit de rapides progrès : malgré tout son courage, je le vis contraint de moins travailler d'abord, puis de recourir au médecin, et bientôt il fut réduit à garder le lit la moitié du jour. Nos petites économies s'en allèrent ; les dettes ne tardèrent pas à s'accumuler, et notre linge, nos meubles, nos hardes, furent mis en gage. C'eût été peu si la santé se fût rétablie ; au contraire, il s'affaiblissait chaque jour davantage, et lorsque j'accouchai, il nous restait à peine de quoi payer la sage-femme.

Dieu me donnait un fils, un fils charmant, mais point de lait pour le nourrir. Il voulait sans doute ainsi me punir de ma faute. Nous ne pouvions nous procurer une nourrice. Quel désespoir troubla ma joie de mère! Et, pour ajouter à ce malheur, les suites de ma couche devaient être pénibles et longues. Nous ne savions que faire pour apaiser les cris du pauvre et cher enfant. Trois jours après mon accouchement, Gaucher, étendu sur un matelas, se lève précipitamment : « Donne-moi mon fils, dit-il; dans le village où ma mère est morte, je suis sûr de lui trouver une nourrice. J'y cours. » Je ne sais comment il eut la force de se lever et de sortir, emportant bien emmailloté notre enfant, que je couvris de baisers et de larmes. Selon moi, il devait rester absent presque toute la journée : je le vois rentrer au bout de quelques heures et tomber sur son matelas sans pouvoir proférer une parole. Malgré la fièvre qui vient de me prendre, je me traîne auprès de lui et le force de boire un reste de vin qu'il avait gardé pour moi. Il se ranime enfin; mais alors des pleurs inondent son visage si défait, si pâle. Une secrète inquiétude m'agite. « Et notre fils? » lui dis-je. A ces mots, ses pleurs redoublent; il me presse dans ses bras défaillants : « Il est aux Enfants-Trouvés », répondit-il en se laissant retomber sur le matelas.

Voilà, mon cher monsieur, le plus affreux moment de ma vie, celui qui l'a remplie d'une amertume telle, que tous les biens de ce monde n'eussent pu l'adoucir. Je m'écrie : « Quoi! tu as porté là mon fils! — Nanette, écoute, dit-il en me prenant les mains; je n'ai plus que quelques jours à vivre, quelques heures peut-être. Je te laisse accablée de dettes, sans un seul ami, sans la moindre protection. Que serais-tu devenue avec un enfant que tu ne pouvais nourrir? Que serait-il devenu lui-même, ce cher enfant? Et qui sait? ton mari ne peut-il pas revenir? Pardonne-moi et écoute-moi, je t'en supplie. Avant de le déposer dans cette maison, je lui ai fait, à la cuisse gauche, une croix de la forme de celle que tu as mise en gage. Comme il n'était pas baptisé, j'ai attaché un billet à ses langes où je demande qu'on lui donne mon nom de Paul. »

Quelque peine qu'il eût à parler si longtemps, il fut obligé de me redire les mêmes choses plusieurs fois; car il voyait que, dans mon abattement, je ne l'avais ni compris ni entendu. Il ajouta : « La croix ne s'effacera pas. Je l'ai marquée avec un fer chaud. — Avec un fer chaud! » m'écriai-je saisie d'horreur et m'éloignant de lui comme j'aurais pu le faire d'un assassin.

« Rassure-toi, me dit le malheureux Gaucher ; j'y ai pris tant de précautions, qu'à peine a-t-il poussé un gémissement. »

Mon trouble ne s'apaisa que par le projet que je formai en moi-même de courir bientôt reprendre mon enfant. Mais mon état, qu'empira sans doute la violence du chagrin, ne me permettait pas de sortir, et dès la nuit même, après les efforts de tout genre qu'il venait de faire, Gaucher tomba dans des convulsions que je crus être son heure d'agonie. Le médecin ne me laissa aucun espoir et, n'étant plus payé, cessa ses visites. Gaucher languit encore dix jours, et c'est lorsque l'espérance me revenait, qu'après une crise affreuse je reçus son dernier soupir. Pauvre ami ! qu'il était honnête et bon ! Dieu aura eu pitié de son âme. Oh ! que de fois j'ai prié pour lui la Vierge et son saint patron !

Hélas ! mon cher monsieur, voilà quarante-huit ans de cela, et, depuis ce moment, je n'ai eu que son souvenir et celui de mon fils pour unique compagnie. Oui, depuis l'âge de dix-neuf ans, j'ai vécu seule, toujours seule. Quelquefois pourtant votre grand-père m'admit dans sa famille ; et, m'ayant appris à travailler de son état, il ne me laissa jamais manquer d'ouvrage, ce qu'il regardait comme une distraction suffisante, lui qui n'en connut guère d'autres, sauf pourtant ses promenades du dimanche, où, tout petit que vous étiez, il vous emmenait courir les champs. C'était dans une de ces courses que, bien longtemps avant le mariage de votre mère, j'eus le bonheur de le rencontrer. J'étais avec Gaucher, qui travaillait pour lui, et, depuis, le cher homme m'a toujours été secourable. Je travaillai donc ; mais j'avais cent soixante-quinze francs de dettes à acquitter. On ne sait pas combien il faut de temps à une pauvre ouvrière pour payer une si forte somme, quels que soient son courage et son économie. Dix-sept livres dix sous par an prélevés sur de petites journées, c'est énorme. J'ai tout payé, mon cher enfant, tout payé. Il m'a fallu dix ans pour cela. Pendant ces dix années, à compter du jour où ma santé se rétablit un peu, croyez que je fis bien des démarches pour avoir des renseignements sur mon fils. Toutes mes tentatives furent vaines ; car c'est un usage de l'administration des Enfants-Trouvés de refuser aux mères la connaissance des lieux où ces enfants sont envoyés. Je m'en aperçus avec désespoir dès les premières réponses qui me furent faites, avec une dureté qui m'intimida et m'empêcha peut-être de dire et de faire ce qu'il eût fallu. Personne ne nous écoute, ne nous aide, nous autres petites gens.

Oh! si j'avais pu savoir ce qu'il était devenu! Pour l'avoir, pour l'élever, que n'aurais-je pas donné! que de nuits j'aurais consenti à passer au travail, en outre de celles que je passais déjà! Après de longues années de sollicitations, une des sœurs de la maison prit enfin pitié de moi. Elle feuilleta les registres, trouva, à l'époque indiquée, un nouveau baptisé du nom de Paul; écrivit dans l'endroit éloigné où il avait été envoyé et d'où l'on répondit que, la nourrice et son mari étant morts, l'enfant, âgé de huit ans, avait été confié à un voyageur riche que sa bonne mine avait intéressé. Depuis on n'en avait plus entendu parler, et le curé du lieu avait oublié le nom du voyageur et son pays.

C'était bien peu de chose pour une mère que ces détails; pourtant ils me causèrent une grande joie. Mon fils avait échappé aux premières maladies de l'enfance; il devait vivre, il vivait. Plus j'y pensais et plus j'en étais convaincu. Tous mes rêves me semblaient dire d'espérer.

Depuis lors j'ai vécu avec ce cher fils, avec mon Paul : non seulement en le cherchant partout, autant que je le puis dans ma vie de travail, mais en m'en faisant une image toujours plus parfaite, d'année en année. Je l'ai vu tout petit; je l'ai vu grandir, devenir homme, et je le vois aujourd'hui dans son âge mûr. Il me ressemblait; il aura eu ma force; il vit, mon cœur en est sûr. Dès que je suis seule, il est toujours devant mes yeux; il n'y a pas longtemps que je me suis écriée : « Combien tu as déjà de cheveux blancs, Paul! » et je l'ai vu me sourire tristement. Il aura sans doute aussi éprouvé bien des peines. Je ne sais cependant pourquoi je m'imagine qu'il a fini par faire une brillante fortune. Je ne puis me le représenter que bien vêtu; mais, dût-il être en haillons, que je le presse sur mon cœur avant de mourir!

Ma Biographie, 40.

LUCIEN BONAPARTE LUI VIENT EN AIDE

J'avais usé trois ans à chercher un petit emploi et surtout à rimer, passant de la satire politique aux odes et aux idylles, de la comédie au poème épique. Pressé par des besoins sans cesse renaissants, un jour je m'avise d'écrire à M. Lucien Bonaparte : c'était au commencement de 1804...

Depuis longtemps la montre d'or et quelques autres débris de notre passagère opulence servaient d'hypothèque au Mont-de-Piété ; ma garde-robe se composait de trois mauvaises chemises qu'une main amie se fatiguait à raccommoder, d'une mince redingote bien râpée, d'un pantalon percé au genou et d'une paire de bottes qui faisait mon désespoir, parce qu'en les décrottant chaque matin j'y découvrais toujours quelque blessure nouvelle. Je venais de jeter à la poste quatre ou cinq cents vers dans une lettre d'envoi à M. Lucien, ne révélant à personne cette tentative faite après tant d'autres tentatives. Deux jours passés sans réponse ; un soir, la meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours, s'amuse à me tirer les cartes et me prédit une lettre qui doit me combler de joie. Malgré mon peu de foi dans la science de Mlle Lenormand, j'éprouve à cette prédiction un commencement de la joie que Judith m'annonce : la pauvreté est superstitieuse. Rentré dans mon taudis, je m'endors en rêvant du facteur. Mais, au réveil, adieu les illusions ! les bottes percées m'apparaissent, et il faut de plus que le petit-fils du tailleur ravaude son vieux pantalon. L'aiguille à la main, je ruminais quelques rimes bien misanthropiques, comme il m'arrivait d'en faire alors, quand ma portière, essoufflée, entre et me remet une lettre d'une écriture inconnue. Rime, aiguille, pantalon, tout m'échappe ; dans mon saisissement je n'ose décacheter la missive. Enfin, je l'ouvre d'une main tremblante : le sénateur Lucien Bonaparte a lu mes vers, et il veut me voir ! Que les jeunes poètes qui sont dans la même position se figurent mon bonheur et le décrivent s'ils le peuvent. Ce ne fut pas la fortune qui m'apparut d'abord, mais la gloire. Mes yeux se mouillèrent de larmes, et je rendis grâces à Dieu, que je n'ai jamais oublié dans mes instants prospères.

Empruntant bien vite des vêtements plus convenables que les miens, je me rendis auprès du frère du premier consul. En vérité, quand je pense aux deux faibles poèmes dithyrambiques (*le Rétablissement du culte* et *le Déluge*) que j'osai envoyer à cet homme illustre, orateur et poète lui-même, je dois m'étonner des marques de bienveillance qu'il me prodigua. Il voulut bien m'assurer qu'il se chargeait de veiller sur mon sort et m'en donna la preuve, malgré son départ précipité pour Rome, d'où il ne tarda pas à m'envoyer une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut, dont trois années arriérées me furent payées d'abord. Je donnai la plus grande partie de

cette somme à mon père, à qui je devais bien des mois de nourriture ; et je sus faire assez pour moi des mille francs annuels que me valut le traitement d'académicien.

Ma Biographie, 67.

SES CROYANCES SPIRITUALISTES

Avec un fond inébranlable de cette foi que nous appelons déisme, foi si fortement gravée dans mon cœur, qu'unie à tous mes sentiments, elle irait jusqu'à la supersuition, si ma raison le voulait permettre ; avec les dispositions mélancoliques, nées du malheur, et sous l'influence des ouvrages de Chateaubriand, je tentai de retourner au catholicisme ; je lui consacrai mes essais poétiques, je fréquentai les églises aux heures de solitude, et me livrai à des lectures ascétiques, autres que l'Évangile, qui, malgré ma croyance arrêtée, a toujours été pour moi une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Hélas ! ces tentatives furent vaines. J'ai souvent dit que la raison n'était bonne qu'à nous faire noyer quand nous tombions à l'eau. Toutefois j'ai eu le malheur qu'en ce point elle se soit rendue maîtresse au logis : la sotte ! elle refusa de me laisser croire à ce qu'ont cru Turenne, Corneille et Bossuet. Et pourtant j'ai toujours été, je suis et mourrai, je l'espère, ce qu'en philosophie on appelle un spiritualiste. Il me semble même que ce sentiment profond se fait jour à travers mes folles chansons, pour lesquelles des âmes charitables auraient eu plaisir, il y a une vingtaine d'années, à me voir brûler en place publique, comme autrefois Dolet et Vanini.

Ma Biographie, 73.

LA PRISE DE PARIS PAR LES ALLIÉS

En 1814, je demeurais dans une maison voisine de la barrière Rochechouart, qui, le 30 mars, fut saluée de plusieurs obus. D'après ce que je savais du peu de dispositions prises pour la défense, je pensais que ma chambre pourrait, dans la journée, être envahie par l'ennemi. C'était presque une position militaire ; de ma fenêtre on planait sur Paris et ses environs. Après une canonnade qui ne trouva d'opposition sérieuse que du

côté de Ménilmontant, où le combat fut long et acharné et où se conduisirent en héros les élèves de l'École polytechnique et de l'École de Saint-Cyr, vers cinq heures, je vois une colonne de cavalerie arriver sur la butte Montmartre, du côté et par la pente de Clichy. Ce sont des hussards ; ils montent lentement : sont-ils des nôtres? Arrivés auprès des moulins, où, à l'aide d'une lunette, je les suis pas à pas, plein d'une douloureuse anxiété, la tête de leurs chevaux se tourne vers Paris. Grand Dieu ! c'est l'ennemi ! Le voilà maître des hauteurs si mal défendues. Bientôt cesse le bruit de la fusillade et de l'artillerie ; mon effroi augmente et je descends vite dans la rue pour savoir des nouvelles. A travers les blessés qu'on rapporte, les fourgons qui rentrent pêle-mêle, je cours jusqu'aux boulevards, et là, comme j'en avais le triste pressentiment, j'apprends qu'une capitulation vient d'être signée par les seuls aides de camp du duc de Raguse. Ce maréchal, travaillé depuis longtemps par les conspirateurs bourboniens (fait dont je suis sûr), après s'être très bien conduit pendant la durée du combat, osa donner plus tard le signal de la défection.

Le peuple des ouvriers, entassé derrière la ligne de défense que j'avais voulu voir le matin, compta toute la journée sur l'arrivée de l'empereur, qui n'était qu'à quelques lieues ; il s'apprêtait au spectacle d'une victoire. Apercevait-on au loin dans la plaine un général sur un cheval blanc, suivi de quelques officiers : « Le voilà ! le voilà ! » s'écriait cette foule, qui ne supposait même pas que Paris pût courir un danger sérieux. A la nouvelle de la capitulation, il fallait voir la stupeur et la rage de cette multitude courageuse qui a le goût et l'instinct des combats et qui, tout le jour, n'avait cessé de solliciter des armes qu'on s'était bien gardé de lui accorder. Moi aussi, j'avais en vain été demander un fusil à ceux qu'on disait chargés d'en faire la distribution.

Il m'a toujours semblé que j'aurais été brave ce jour-là. Certes, il est du moins des choses que je n'aurais pas faites : céder à de perfides insinuations ; aller tendre la main aux ennemis de notre pays ; signer une capitulation qu'on pouvait retarder de deux jours au moins, rien qu'en refusant de laisser entrer leur armée, qui était trop faible pour se hasarder contre une ville si populeuse ; voilà, je le sens, ce qu'on n'eût pu obtenir de moi, m'eût-on menacé de la mort la plus cruelle. Mais on avait satisfait aux exigences de tactique et de stratégie ; les canons avaient tiré autant de coups qu'ils en doivent tirer

dans un jour ; on comptait le peuple pour rien ; l'honneur militaire était satisfait, et des hommes, renommés par leur bravoure, n'ont pas hésité à signer la reddition de la capitale, c'est-à-dire l'asservissement de leur patrie !

Ne pouvant plus douter de cette capitulation, je passai une bien triste nuit dans mon misérable galetas, si voisin alors du camp étranger. Barbares ou civilisés, tous ces soldats, dont quelques-uns peut-être avaient vu la grande muraille de la Chine, semblèrent ne se reposer que dans la joie de leur triomphe. Ce ne fut, jusqu'au jour, qu'un bruit de farandoles étranges et de cris sauvages, mêlés aux clairons des Allemands, dès Cosaques et des Baskirs. Je pus voir les illuminations qu'ils dressèrent à notre honte sur ce Montmartre où si souvent, aux derniers rayons d'un beau soleil couchant, j'avais été rêver à l'aspect de Paris étendu à mes pieds.

De grand matin, je me mets en quête et j'apprends, par les proclamations affichées pendant la nuit, qu'il n'est plus d'espoir et que l'entrée de ceux que désormais on nomme les *alliés* aura lieu dans quelques heures. De petits imprimés, non signés, sont encore répandus dans la foule pour l'engager à la résistance. Vaine protestation ! L'empereur avait tellement habitué le peuple à ne croire qu'en lui, que sa voix seule eût pu alors dissiper toutes les incertitudes, relever tous les courages et surtout leur donner une direction utile. Bien convaincu de notre malheur, je pris le parti de rentrer chez moi pour me cacher, ne voulant rien voir du spectacle qui allait déshonorer Paris. Mais quelle fut ma surprise en rencontrant plusieurs cocardes blanches au milieu des groupes échelonnés le long des boulevards ! Un homme ivre cria même auprès de moi : « Vivent les Bourbons ! » La foule ne semblait rien comprendre à ces premières démonstrations royalistes, qui pourtant avaient déjà été faites plus en grand par une brillante cavalcade que dirigeaient les Duclos, les Maubreuil, des ducs, des marquis, des comtes de vieille roche et quelques intrigants empressés d'accourir pour avoir part au butin.

On sait que l'entrée des Russes et des Allemands se fit avec plus de courtoisie que les vainqueurs n'en mettent d'ordinaire. Nos ennemis semblaient se présenter chapeau bas dans la ville de Clovis, de saint Louis, d'Henri IV et de Napoléon, dans cette ville de la Constituante et de la Convention, où depuis des siècles s'élabore avec une activité incessante l'œuvre grande et sainte de la démocratie européenne. Les princes se rappe-

laient sans doute tout ce que la civilisation de leurs peuples et l'esprit de leurs cours nous avaient d'obligations. Presque tous les officiers de cette nombreuse armée parlaient la langue des vaincus, semblaient même n'en savoir point d'autre, si ce n'est quand il leur fallait réprimer les rares brutalités de quelques-uns de leurs soldats. Du haut des balcons, mille ou douze cents Bourboniens (on m'assure que j'exagère le nombre de moitié), hommes ou femmes, gens nobles ou qui travaillaient à se faire anoblir, rendaient politesse pour politesse aux vainqueurs; plusieurs même venaient se jeter aux genoux des chefs, dont ils baisaient les bottes poudreuses, tandis qu'aux fenêtres des mouchoirs blancs agités, des cris d'enthousiasme, de bruyantes bénédictions, saluaient cette armée qui défilait tout étonnée d'un pareil triomphe. Ainsi un lâche troupeau de Français foulait aux pieds les trophées de nos vingt-cinq dernières années de gloire, devant des étrangers qui par leur tenue prouvaient si bien qu'ils en gardaient un profond souvenir.

Saisie d'abord d'une indignation patriotique, la classe des ouvriers fut longtemps à se rendre compte d'un changement aussi imprévu. Comme cette classe, plus que toute autre, avait besoin de la paix, ce fut ce mot qui seul put y faire des conversions favorables au régime qu'on nous préparait chez M. de Talleyrand. Cet homme habile, ainsi que l'empereur Alexandre, ne se rattachait aux Bourbons de la branche aînée que pour n'avoir plus affaire à Napoléon. On pourra juger de la différence des sentiments qui animaient le peuple et les royalistes, vieux ou nouveaux, par deux faits qui se sont passés sous mes yeux.

Le lendemain de l'entrée des étrangers à Paris, une centaine de nos soldats, faits prisonniers dans nos murs, furent amenés par un détachement allemand et traversèrent des rues peuplées d'ouvriers. Ceux-ci, voyant des Français blessés, couverts de sang, crurent d'abord qu'on les conduisait aux hôpitaux; mais, instruits que c'est à l'état-major ennemi, campé aux Champs-Élysées, qu'on les mène, ils poussent des clameurs et se disposent à délivrer ces malheureux restes de nos défenseurs, lorsque, soit hasard, soit prudence, les chefs de l'escorte lui font gagner les boulevards, où de fervents royalistes stationnent pour stimuler leurs agents. J'étais là : à la vue de nos pauvres soldats prisonniers, souffrants, mutilés, des vivats s'élèvent du groupe des bourboniens : de beaux messieurs et de belles dames se mettent aux fenêtres pour applaudir les soldats étrangers et ne pas manquer leur part d'une telle infamie. Ce n'était pas

seulement la patrie insultée, c'était l'humanité méconnue.

Un spectacle non moins honteux, mais moins triste, me frappa sur la place Vendôme, où plusieurs des royalistes dont je viens de parler s'évertuaient à renverser du haut de la colonne la statue de l'empereur, dont on avait à dessein déchaussé le socle. Des chevaux et des hommes attelés à de longues cordes tiraient cette grande figure, qui restait inébranlable, et que les meneurs du parti voulaient voir se briser sur le pavé de la place. Malgré la terreur de surprise qui paralysait encore la foule, le sentiment des outrages prodigués au soldat de la Révolution produisait d'abord de sourds murmures, puis éclatait par de longs rires, à chaque effort inutile tenté par les nouveaux iconoclastes. Ils furent obligés de se retirer sans avoir accompli leur tâche de destruction.

Je ne pense pas qu'on veuille conclure de ce que je viens de rapporter que pareille conduite a été tenue par tout ce qu'il y avait de légitimistes, de nobles et de riches à Paris. Les hôtels ont eu aussi leur patriotisme, et les vertus n'ont sans doute manqué à aucun parti.

Chose remarquable! cette reddition de Paris ne dérangea rien à la vie de ses habitants. Le matin de l'attaque, les spectacles furent affichés, comme d'habitude, et, si le soir les représentations n'eurent pas lieu, je suis tenté de croire que ce fut uniquement parce que, comédiens et bourgeois, chacun voulait voir et savoir ce qui allait se passer. L'entrée des étrangers fut un autre genre de distraction, où coururent beaucoup de gens dont le patriotisme n'était pas plus douteux que le mien. Leur en faisait-on un reproche : « Qu'y pouvions-nous faire? répondaient-ils ; pourquoi l'empereur n'est-il pas arrivé à temps? pourquoi Marie-Louise et Joseph nous ont-ils abandonnés? »

Ma Biographie, 111.

CHAPITRE X

LA CORRESPONDANCE

I. Coup d'œil général sur la Correspondance. — *II. La* Correspondance.

I

Béranger entretenait une nombreuse correspondance. Il écrivait fidèlement à ses parents ; il soutenait un commerce épistolaire étendu avec tous ses amis ; il répondait à tous les gens, connus ou inconnus, qui lui apportaient une requête, une idée, un livre, un manuscrit, une chanson. Lorsque ses éditeurs voulurent publier ses lettres, ils se trouvèrent en présence d'une quantité de documents. On leur apporta, tantôt gratis, tantôt moyennant finances, des liasses d'autographes. Ils en éliminèrent plusieurs centaines, non sans les signaler et les résumer. Ils en gardèrent de quoi remplir quatre in-octavo. Encore leur manqua-t-il bon nombre de pièces très intéressantes. Toutes les lettres à sa mère adoptive, la tante Bouvet, avaient été reprises par Béranger, au lendemain de sa mort, et sans doute détruites. Les lettres à Louis Blanc avaient été saisies, avec les papiers de l'illustre historien, au cours d'une perquisition policière. Le maire de Passy, M. Possoz, ne remit pas les siennes à l'exécuteur testamentaire, non plus que tous ceux qui avaient reçu des lettres politiques, peu favorables au second empire, et qui craignaient d'être compromis par leur publication.

En dépit de ces lacunes, le recueil a une grande valeur documentaire et une véritable valeur d'art. Il révèle un Béranger assez différent de celui que se représentaient les contemporains, un Béranger exquis de finesse, de bon sens, d'abnégation et de bonté. C'est après l'avoir lu que Sainte-Beuve revint sur son appréciation des *Lundis* et qu'il rendit pleine justice à la noblesse d'âme de son ancien ami.

Dans ces lettres, qui n'étaient pas destinées au public, encore moins à la postérité, l'homme se montre sans ce vernis d'épicurisme, que ses chansons avaient revêtu pour satisfaire au goût du jour. Il prend la vie par son côté sérieux et moral. C'est de très bonne heure un homme de devoir. Vis-à-vis des siens, de son père, de ses parents de Péronne, de sa tante Merlot, ses lettres nous le font voir toujours dévoué, reconnaissant, affectueux ; il assume des charges financières fort lourdes, il renonce à des héritages, pour se conduire en fils, en neveu, en cousin irréprochable. Sa correspondance avec son fils naturel, Lucien Paron, prouve à quel point était développé chez lui le sentiment paternel et quel père il aurait été, si ce fils n'avait pas été un paresseux, un ingrat et, pour tout dire, une espèce de chevalier d'industrie. Ce besoin de tendresse protectrice, il le reporte sur les enfants de ses amis, sur la fille de son ancienne logeuse, cette petite Pauline Béga, dont il s'est fait le conseiller littéraire et le directeur de conscience laïque. Les plus jolies lettres littéraires de Béranger lui sont adressées ; elles nous indiquent le haut degré de culture de celui que Leconte de l'Isle traitait un peu vite d'ignorant, son commerce perpétuel avec les classiques, la sûreté de son goût.

Les amis de la première heure, ceux qui furent les compagnons de ces joyeuses réunions, chantantes et buvantes, où se plaisaient ses vingt ans, Quenescourt, Antier, Wilhem, l'imprimeur Laisney, Guernu, occupent une place de choix dans cette correspondance. A eux les confidences, tristes ou gaies, l'aveu franc des tentatives malheureuses, des espérances déçues, comme aussi l'écho du succès, le

rappel des jours de liesse, l'affectueux merci des services rendus et des marques d'affection prodiguées. Les nouvelles amitiés qui sont venues se joindre à celles-là, les camaraderies politiques, nouées dans les luttes de la Restauration, hommes d'État et hommes de lettres, journalistes, financiers, avocats, inspirent à Béranger quelques-unes de ses meilleures lettres, véritables chefs-d'œuvre de bon sens, de fermeté dans le sentiment et le ton, d'esprit narquois et de suave bonhomie. Quand ce sont des femmes auxquelles il écrit, une Emma Bondonville, la fille de Jouy, une Marie Daviller, une Brissot-Thivars ou une Cauchois-Lemaire, une princesse de Solms ou une George Sand, sa verve l'égale aux plus grands épistoliers. Son seul défaut, c'est d'avoir quelquefois mal placé sa confiance et d'avoir écrit des paroles imprudentes à des bas-bleus, comme Louise Colet, l'ancienne amie de Flaubert, laquelle en fit un usage assez indiscret. Tous ceux et toutes celles qui se mêlaient d'écrire des vers, et pas mal de ceux qui écrivaient de la prose, se croyaient en effet le droit de faire consacrer leur talent par une attestation du chansonnier. Il répondait toujours à ces hommages intéressés ; il se mettait en frais d'une lettre, et ces lettres, toujours agréablement tournées, étaient nourries de judicieux conseils et de compliments destinés à faire passer les conseils. C'était pour lui une autre manière d'être bienfaisant.

Car bienveillance et bienfaisance, fondées toutes deux sur un robuste optimisme et sur une confiance sincère en Dieu, apparaissent de plus en plus, dans ces lettres, comme la caractéristique principale de sa nature et de sa vie. Il ne sait plus que faire le bien ; il est harcelé de requêtes, de sollicitations ; on s'attaque à sa bourse, on prend son temps, on réclame son intervention ; on le force, lui qui a la terreur des démarches personnelles, des visites, de la discussion, des antichambres, à aller trouver les grands, à subir des audiences, à affronter le monde et ses refus. Les traits de cette incroyable bonté abondent dans les écrits de ceux qui furent les témoins de sa vieillesse, Lamartine, Legouvé, Lapointe, Mirecourt, Peyrat, etc. Mais

c'est dans ses lettres qu'on en trouve les marques les plus stupéfiantes. Quelques jours avant sa mort, lorsque sa main défaillante peut à peine tenir une plume, il écrit encore pour faire du bien. Son modeste logis fut aux heures de sa glorieuse vieillesse une sorte de ministère de la bonté.

Lorsque cette bonté est inspirée en outre par l'amitié et qu'elle s'adresse à des hommes de génie dans l'adversité, on demeure confondu devant ce qu'elle peut faire et ce qu'elle peut écrire. C'est précisément le cas des relations touchantes de Béranger avec Rouget de l'Isle, avec Chateaubriand, avec Lamennais, avec Victor Hugo, pendant son exil, et avec Lamartine. Elles étaient d'essence si rare que Sainte-Beuve a pu d'abord s'y trómper et prendre la chose, chez Béranger, pour une coquetterie supérieure, unie au besoin de jouer les consolateurs et les conseillers, chez Chateaubriand, Lamennais et Lamartine, pour un instinct très sûr ou un secret calcul, qui les poussait à raviver leur réputation au contact de la plus grande renommée du siècle. La lecture de la correspondance remet les choses au point. Non, ce n'est pas « le carnaval de Venise de notre haute littérature », que cette intimité de Béranger avec ces grandes infortunes. Saint-Marc Girardin lui a rendu autrement justice : il l'appelle « l'infirmier des grands orgueils brisés de notre temps, le consolateur des grandes popularités brisées... ». Et il ajoute :

> Il avait une défiance ou une connaissance modeste de lui-même, qui le disposait à croire qu'il ne méritait pas toute la gloire qu'il avait obtenue. Cela ne le rendait ni jaloux, ni ombrageux. Ce qu'il croyait que la faveur populaire lui avait donnée de trop en gloire, il s'en acquittait par des soins affectueux envers des gloires plus grandes et plus malheureuses que lui.

Rouget était une de celles-là. Les lettres nous apprennent comment Béranger le tira de la prison pour dette, où l'extrême misère l'avait conduit, comment il le soutint de ses deniers, de ses encouragements, de ses gronderies paternelles, comment il le sauva du suicide où le désespoir l'avait acculé, et quel suicide ! Trop pieux pour se donner lui-

même la mort, l'auteur de la *Marseillaise* avait imaginé de partir sur une grande route et de marcher jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces, la faim et la soif l'eussent couché dans un fossé, pour ne plus se relever. Béranger arriva à temps pour l'empêcher de mettre à exécution son projet. Quelques mois après, il eut la joie de lui annoncer que le gouvernement de Juillet lui donnait la croix et une pension. On devine qui avait suggéré au ministre cet acte de justice.

Avec Chateaubriand, Béranger se sent moins à l'aise. Les deux hommes se sont rejoints, arrivant des points les plus opposés de l'horizon politique : Béranger, républicain et très fier de ses origines plébéiennes, le vicomte de Chateaubriand, très aristocratique et plus royaliste encore que les Bourbons. Mais jadis les œuvres de Chateaubriand ont failli ramener Béranger aux pratiques religieuses et, depuis lors, Chateaubriand est tombé dans le malheur. Son parti l'a abandonné, ses anciens amis le lâchent ; sa vie s'assombrit avec la vieillesse qui vient, la solitude de son cœur qui s'accentue, et cet incurable ennui qui a décoloré les heures de son existence. Béranger panse les blessures de cet amour-propre, il console les chagrins de ce grand égoïsme, il lui donne la recette d'un remède souverain contre son ennui : « Occupez-vous davantage des autres ». Et Chateaubriand met le conseil en pratique, au moins à l'égard de Béranger, en lui accordant une large part dans ses pensées et ses écrits.

L'amitié pour Lamartine vient plus tard ; leur première lettre est de 1842. *Jocelyn*, les éloges qu'en fait à tous les échos Béranger, l'attitude radicale qu'a prise Lamartine dans la politique, amènent leur rapprochement. Leur cœur fera le reste. Personne n'admirera autant Lamartine dans les scènes célèbres dont il fut le héros, au début de la révolution de 1848. Personne ne le soutiendra, ne le réconfortera comme Béranger, lorsque pauvre, criblé de dettes, épuisé sous le labeur surhumain qu'il a entrepris pour relever sa situation, Lamartine vivra cette vie de forçat des lettres, méconnu et renié par des générations sans

idéal. Amitié désintéressée de part et d'autre et si tou chante qu'elle inspirera au survivant, sous la forme d'u *Entretien de littérature familière*, la louange la plus magni fique de l'ami défunt (1).

Les relations avec Lamennais furent encore plus extraor dinaires. Tout devait séparer ces deux hommes. Lamennai n'a à aucun degré le sens de la vie pratique ; c'est un théo ricien qui va jusqu'au bout de sa logique impétueuse c'est en même temps un homme d'action, mais de l'actio par les idées, et qui s'exaspère lorsqu'elle rencontre u obstacle, théorie adverse, hommes hostiles ou indifférents Il a de formidables passions intellectuelles, et ces passion lui suggèrent des haines sans pitié pour ceux qui les tra versent. Béranger, c'est tout le contraire : il ne sait pa agir et il ne sait pas haïr ; il déteste la spéculation méta physique et théologique autant que les luttes politiques Il s'attache cependant à Lamennais, par la plus forte de amitiés qu'il ait jamais éprouvées depuis la mort de Manuel Il l'entoure d'une affection presque maternelle, le rattach à la vie du siècle dont il est désabusé, lui tient d'avance l langage de la postérité sur ces livres étrangement beaux que les contemporains n'osent pas louer parce qu'ils son d'un prêtre condamné. Il s'efforce de lui donner un peu d'esprit pratique ; il complote mystérieusement avec so

(1) Cette amitié nous a valu un double quatrain improvisé, qu est bien le chef-d'œuvre de ce genre fugitif. Lamartine ayant écri sur l'album de Mlle Thomas ou de Mlle Lacave-Laplagne les ver suivants :

Dans ce cimetière de gloire,
Vous voulez ma cendre ; à quoi bon?
Pendant que j'inscris ma mémoire,
Le temps pulvérise mon nom.

Béranger écrivit immédiatement au-dessous :

Si le Temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà.
Qu'il daigne sur les vers que j'ose encore écrire
Jeter un peu de cette poudre-là.

On peut dire que c'est le génie de l'à-propos.

cousin, le président Benoît Champy, pour lui assurer un peu de bien-être et la tranquillité nécessaire au travail (1). Il le morigène avec une grâce charmante et sur un ton bonhomme. Il l'apprivoise si bien que c'est lui, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, des *Paroles d'un croyant*, l'ami de la baronne Cottu, qui moudra le café aux modestes dîners d'amis de Passy. C'est Béranger que Lamennais souhaitera pour l'assister à ses derniers moments, c'est lui du moins qu'il prie de prévenir le premier, lorsqu'il aura rendu le dernier soupir. S'il n'a pas oublié tout à fait qu'il fut prêtre et s'il conserva, dans le naufrage de sa foi chrétienne, des croyances idéalistes, on peut dire que c'est en partie à Béranger qu'il le doit. Parmi tous ces hommes qui cherchaient surtout à se l'associer dans leur lutte contre l'Église, Béranger fut en effet l'un des seuls qui lui rappelât que son caractère de prêtre était ineffaçable et que son devoir était de respecter ce qu'il avait jadis défendu avec tant d'éclat. Il n'y a rien dans la *Correspondance* qui surpasse ces lettres-là.

(1) Lettres inédites de Béranger à M. Benoît Champy, publiées par M. A. Feugère. *Correspondant*, 25 juillet 1907.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER

I

IL DÉCLINE LES FONCTIONS DE CRITIQUE DRAMATIQUE AUX « DÉBATS »

A Monsieur Étienne, homme de lettres à Paris.

Novembre 1816.

Mon cher Étienne, si vous avez été au café depuis deux jours, vous avez dû trouver étrange de ne m'y point voir. Mais la proposition que vous m'avez faite était si séduisante, que j'ai craint que les instances de votre amitié, en rendant la séduction complète, ne m'empêchassent de considérer la chose sous son véritable point de vue.

Après avoir pris des conseils (avec la discrétion que vous m'aviez recommandée), je reste seul contre tous ; et, malgré cela, je me sens encore la force de refuser une offre si brillante. J'ai une conscience trop timorée pour faire le métier de journaliste. Mon caractère ne serait point là placé convenablement, et, dès lors, plus de bonheur pour moi. La partie à laquelle vous vouliez m'attacher est, sans contredit, celle qui m'eût présenté le plus de charmes ; mais, même dans cette partie, un journaliste qui craint le scandale devient bientôt froid, et c'est être ridicule. Il ne faut point être catin ni bégueule. Un autre cas de conscience se joint à celui-là : la route tracée par ceux dont je serais le successeur est diamétralement opposée à celle que mes principes et mes opinions me forceraient de

suivre. Pour moi, Voltaire serait un modèle (au moins souvent) et Chénier une autorité. Ne regardant point le théâtre comme étranger à la politique, pensant même qu'une route immense serait ouverte à l'auteur qui oserait tenter de donner, par le spectacle, une direction à l'esprit public, il me serait impossible d'accorder mon utopie théâtrale avec les maximes précédemment débitées dans la chaire où l'on me ferait monter. Chaque jour même je jetterais du rez-de-chaussée des pierres à ceux qui occupent les étages supérieurs de la maison ; et, comme ils tiennent à leurs vitres, sans faire cas de la lumière, il est à croire qu'ils videraient sur moi leurs cassolettes, pour se débarrasser d'un voisin incommode. Peut-être on me dira qu'il serait nécessaire d'abord de courber la tête ; mais, puisqu'on vous demande un honnête homme, on ne doit point vouloir le soumettre à cette épreuve. C'est aussi en honnête homme que j'ai dû consulter mes forces littéraires. Sur ce point encore, accepter serait une témérité dont je me repentirais bientôt. Je suis dépourvu de cette première éducation qui doit être la base de toute critique. Je suis également privé de la plupart des connaissances particulières au genre auquel il faudrait que je me livrasse. Je veux parler ici et des productions théâtrales étrangères et des traditions de coulisses ; ma pauvreté, vous savez que je ne rougis point du mot, ma pauvreté ne m'a jamais mis à même de suivre les spectacles. Or je crois que cette habitude doit être acquise depuis longtemps, pour écrire sur la manière dont les ouvrages dramatiques sont rendus. Enfin, j'ai bien fouillé dans tous les plis de mon cerveau, et il ne me semble point y trouver cette forme légère, ces tournures piquantes, cette facilité de style qui rendent un article agréable aux lecteurs, et permettent à celui qui les possède de parler cent fois de la même chose en paraissant toujours nouveau. J'aurais tout cela moins que Geoffroy ; bien d'autres qualités moins encore, et je n'aurais de plus que lui qu'un amour de justice qui ferait des ennemis au rédacteur et pas un abonné au journal.

Pardonnez-moi cette longue lettre : je ne voulais que vous écrire un mot, et j'ai été entraîné par mon sujet. Je reviens à ce que je voulais vous dire d'abord : c'est qu'il m'est impossible de n'être pas pénétré de reconnaissance pour l'amitié que vous me montrez dans cette circonstance, car je reste persuadé que je vous ai toute l'obligation de cette démarche. Ce n'est pas la première preuve d'intérêt que je reçois de vous ; ne trouvez point, je vous prie, que j'y réponds mal. Ayez la bonté de peser

mes raisons, de consulter un peu mon caractère, et vous verrez que ma reconnaissance doit rester d'autant plus entière que je n'aurai point accepté une fortune qui serait suivie de trop d'inconvénients.

Tout à vous de cœur pour la vie.

BÉRANGER.

P.-S. — Voici le *Marquis de Carabas*. Faire des chansons, voilà mon métier ; c'est fâcheux qu'il soit peu lucratif.

A son fils naturel Lucien.

Ce 15 juin 1822.

Je t'écris de Péronne, où je suis depuis huit jours. J'y ai apporté tes lettres, et j'ai vu celle que tu avais écrite à ton oncle Maison. Tu as sans doute vu les journaux de France depuis ton séjour à Bourbon ; ils t'auront appris la publication de mon recueil, la perte de ma place, mon jugement, ma condamnation, mes trois mois de captivité, mon second jugement, et enfin ma sortie de prison. Mon ouvrage m'a rapporté quelque argent ; mais tu penses bien que j'en ai dépensé beaucoup. Je vais m'occuper de chercher un emploi, ne pouvant vivre sans cela. Je n'en veux qu'un modique, parce qu'il est nécessaire que je conserve de la liberté pour m'occuper de littérature.

Tes lettres m'ont fait plaisir. Je suis bien aise du parti que tu as pris. J'espère que tu répondras aux bontés de M. Avanzini (1). J'ai dans mes mains la lettre qu'il a écrite à mon sujet à M. Gévaudan (2). Il me semble entrevoir que tu te plains de moi, au moins parce que je ne t'ai point encore adopté et permis de porter mon nom. Rien de tout cela ne se pouvait faire qu'à ta majorité, et j'y ai mis une autre condition. Tu ne peux oublier ce que j'ai fait pour toi. Tu sais comment tu y as répondu. Je ne veux te faire aucun reproche, mais il me faut aujourd'hui

(1) Négociant de l'île Bourbon, chez qui on avait placé Lucien Paron en qualité de commis.

(2) M. Gévaudan, riche industriel, administrateur des Messageries, député libéral.

des garanties de ta part. Te voilà dans une bonne position. La maison où l'on t'a admis comme employé a des droits à ta reconnaissance. Le plus grand zèle peut seul t'acquitter avec elle. Renonce aux mauvaises habitudes que l'oisiveté t'a fait contracter ; rends-toi utile, applique-toi à acquérir les talents que réclame le commerce. Si tu avais profité des soins que tu as reçus, tu ne rencontrerais pas toutes les difficultés qui t'attendent ; mais qu'elles ne te rebutent pas. Tu en peux triompher encore. Tes oncles et tes tantes te portent de l'intérêt, mais tu sais que tu n'en dois rien attendre. Moi seul puis faire quelque chose pour toi, par mes amis. Donne-moi donc la satisfaction que je te demande dans l'intérêt de ton bonheur, et que je n'aie point à rougir devant ceux qui t'auront protégé. Renonce à la mauvaise société. Les bonnes mœurs, la probité, le travail, voilà ce qui peut faire oublier les étourderies de ta jeunesse et te mériter la récompense la plus douce, l'estime des honnêtes gens. Sois sûr que, si ta conduite répond à mes instructions, je n'hésiterai point à faire pour toi tout ce qui pourra te convenir. Si tu tiens tant à porter mon nom, je me ferai un plaisir de te le donner aussitôt que je serai sûr que tes actions sont conformes à tes principes, car je ne doute point de la bonté de ton cœur, et je me plais toujours à croire que tu es le premier à blâmer ce que ta jeunesse a pu avoir de déraisonnable. Mais laissons les sermons et parlons de tes affaires et de ta famille.

Tes tantes se portent bien ; tes oncles font leurs affaires assez heureusement. Ta tante Merlot est pauvre, mais j'espère qu'elle ne manquera pas. Judith, qui a oublié tes petits torts, t'écrit pour te l'assurer. Tu connais son cœur ; elle t'a tenu lieu de mère.

Tu me demandes une foule d'objets que tu dois pouvoir te procurer où tu es. Si je t'envoyais ces objets, ils t'arriveraient trop tard. Si ces dépenses sont raisonnables, ne peux-tu les prendre sur l'avance qu'on t'a déjà faite? Si tu n'avais perdu tout ton bagage en route, tu n'aurais pas été réduit à faire un emprunt de mille francs, somme énorme pour moi. Tu sens que si tu n'avais pas d'économie, je ne pourrais suffire à tes dépenses. Réfléchis bien que les appointements qu'on te donne, quels qu'ils soient, sont au-dessus de ce que tu peux gagner. Fais-en le meilleur emploi, et crois surtout qu'il me serait impossible de venir à ton secours si tu dépensais au delà.

A mon retour à Paris, je dois voir le capitaine Fresson. J'espère que ce qu'il a à me dire sera à ton avantage.

Mon cher Lucien, te voilà le pied à l'étrier, tu n'as plus qu'à vouloir pour te faire un sort. Le commerce est aujourd'hui la source de toutes les prospérités, et si petitement que l'on commence, on peut parvenir au comble de la fortune par l'activité, l'intelligence et l'économie. Tu serais maintenant impardonnable si tu négligeais l'occasion qui s'ouvre à toi. Tu me parles de ma vieillesse et de l'appui que tu veux m'offrir un jour. Je reconnais là ton cœur. Ecoute bien sa voix, et je suis persuadé qu'il rectifiera les erreurs de ton esprit. Je te recommande surtout la reconnaissance pour les chefs de la maison qui t'a accueilli. Enfin, mon ami, ne regarde point comme une menace, mais comme un encouragement, ce que je t'ai dit de ton adoption. Oui, si tu marches dans la voie de l'honneur et de la probité, comme tu m'en as toujours témoigné le désir, sois sûr que je continuerai à te traiter comme un frère, comme un fils. M. Avanzini donnera de tes nouvelles à Gévaudan, et toutes les fois que j'apprendrai que ses bontés ne sont pas sans fruit, je me réjouirai de voir que je ne dois plus avoir d'inquiétude sur ta destinée future, et que tu ne seras pas réduit à devenir soldat, seul état qui te conviendrait, si désormais tu quittais la carrière où tu es entré.

Compte sur mon amitié constante, sur mes soins, sur mon souvenir, et prépare-toi un retour en France honorable pour toi et heureux pour moi. Tu peux me procurer plus d'un beau jour. Si, jusqu'à présent, tu as négligé ton bonheur, fais quelque chose pour celui d'un ami qui mesure toujours son attachement à ta bonne conduite. Crois à toute ma tendresse, mon cher Lucien, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais. Je t'embrasse du fond du cœur et te prie de m'écrire souvent.

Ton plus sincère ami.

BÉRANGER.

SES BONTÉS POUR ROUGET DE L'ISLE

A Monsieur Rouget de l'Isle.

2 juin 1830.

Mon pauvre ami, je suis tellement surchargé d'affaires que je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre.

Je vous ai déjà dit que je n'approuve pas votre sujet de souscription. Si nous pouvons vendre votre manuscrit, comme je l'espère, rien de mieux. Il faudra nous en occuper. Mais les souscriptions ne réussissent plus, et vous savez si c'est moi qui peux parler à Laffitte de prendre part à des souscriptions de ce genre, d'après l'oubli qu'il a fait de concourir à la mienne : ceci va vous sembler bien dur, mais voilà de quoi adoucir le coup que je vous porte.

Vous saurez, ou vous savez, que David a fait, d'après vous, un très beau médaillon en marbre, grande dimension. Cet artiste, qui a autant de générosité que de talent, et qui doit mieux qu'un autre sentir le prix des illustrations patriotiques, vient de mettre ce médaillon en loterie à vingt francs le billet. Nous nous occuperons de les placer. Or David veut que toute la somme vous soit remise. Vous n'aurez d'obligation qu'à lui, puisque chaque preneur de billet aura la chance de devenir possesseur d'un beau morceau de sculpture. Quant à David, c'est un homme dont on peut être l'obligé, je vous l'assure. Je vous engage même à lui écrire d'avance, pour le remercier de cette honorable action. Il demeure rue de Vaugirard, nº 20.

Si nous plaçons promptement ces billets, vous aurez enfin de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite pour nous autres pauvres diables ; car je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon, que je veillais avec un soin tout paternel, et qui ne m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. Il est vrai que j'avais un talent qui vous manque, j'en suis bien sûr : je savais faire des reprises, rattacher des boutons. Ce que c'est que d'être d'une famille de tailleur ! Vous n'avez pas reçu une si bonne éducation, il vous faut du neuf. Eh bien, j'espère que vous en aurez avant peu.

Adieu, mon cher ami, continuez de vous bien porter, et ne vous fâchez pas contre moi de mon inexactitude à répondre à vos lettres.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

Au même.

Passy, 19 juillet 1832.

Avez-vous reçu ou non l'avis d'un surcroît de fortune? L'argent vous pleut, mon cher ami. M. d'Argout charge Mérimée, chef de son secrétariat, de m'instruire que votre pension au ministère du commerce vient d'être portée à mille francs. Il désire savoir (m'écrit-on particulièrement) si enfin je suis content. Certes, je le suis, et à l'instant j'écris à monseigneur pour le remercier et lui annoncer que sans doute vous en ferez autant, dès que vous aurez connaissance de sa décision.

Vous voilà-t-il riche! Quand je vous disais que le tout était de vivre. Vous le voyez bien maintenant. Trois mille cinq cents francs de rente! Qu'allez-vous faire de tout cela? Je crains que l'embarras des richesses ne vous fasse perdre la tête. Et puis, qu'on nous dise maintenant que la révolution de Juillet n'a rien produit de bon! Ah çà, n'allez pas vous laisser atteindre par le choléra, à présent que vous êtes millionnaire! Vous êtes assez maladroit pour vous laisser mourir au moment où vous avez enfin de quoi vivre. Ne bougez pas de votre trou; le mieux est de rester en place...

LES DÉBUTS DE SA LIAISON AVEC CHATEAUBRIAND

A Monsieur de Chateaubriand.

4 octobre 1831.

Monsieur, votre lettre m'a vivement touché, et j'en ai pesé chaque mot pour vous rendre grâces de tous ceux que votre bienveillance a dictés. Ah! monsieur, que ne suis-je de ces gens faciles aux illusions! Mais, de si haut que parte l'éloge, si brillant qu'il puisse être dans sa forme, il ne me réjouit que par le sentiment qui le fait arriver jusqu'à moi. Il n'a malheureusement pas le pouvoir de rien changer à l'idée que je me suis

faite de mon talent. Ma réputation, si étendue, si populaire, descendue où peut-être jamais en France réputation d'auteur n'a pu atteindre, ma réputation, dis-je, n'a pas fait varier le jugement que je porte de mes productions. Je suis un bon petit poète, habile ouvrier, travailleur consciencieux, à qui de vieux airs et le coin où je me suis confiné ont porté bonheur, et voilà tout ! D'après cela, vous devez juger, monsieur, combien je suis reconnaissant envers ceux qui veulent bien jeter d'en haut quelques fleurs sur ma pauvre vielle... Car ce n'est qu'en rougissant que je me suis servi parfois du mot de *lyre*. Non, ce n'est qu'une vielle que je fais résonner. Mais elle est restée indépendante et m'a servi à consoler ce peuple des rues que notre haute littérature a peut-être trop dédaigné. J'ai dit quelque part :

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux,
Point n'invoquais, à la grille fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours ;
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie.
Je suis du peuple, ainsi que mes amours.

C'est donc d'en bas que ma voix est arrivée jusqu'à vous. Je n'en suis que plus fier de voir quelques-uns des chants vous faire prendre la plume en faveur du *chansonnier*. J'aurai une ligne d'histoire. Que de grands hommes à qui cette ligne a manqué !

Les passages de votre lettre où vous répondez à la partie politique de mes couplets me font éprouver le besoin de vous faire ma profession de foi à cet égard. Ne vous plaignez pas, monsieur, de cette sorte d'épanchement ; accusez-en plutôt l'intérêt que vous me montrez, bien que vous me connaissiez depuis peu de temps et que vous m'ayez longtemps mal jugé, ainsi que vous le regrettiez un jour avec des expressions que je trouvai si aimables.

Né avec un sentiment exalté de patriotisme, j'ai été bercé sur les genoux de la République, dans un pays qui eut peu à gémir sur les malheurs de 93. A dix-huit ans, le hasard me fit passer obscurément à travers les restes du parti royaliste. Je n'en fus que plus attaché à ce que je puis appeler mes premières

opinions. Mon admiration pour Napoléon ne me dissimula aucun des inconvénients du gouvernement impérial. Cinq ou six mois de la Restauration, que je vis d'abord avec plus de surprise que de haine, suffirent pour me faire pressentir sa chute plus ou moins éloignée. Vous sentez que plus que jamais mes idées doivent être arrêtées. Elles le sont si bien, monsieur, que je néglige quelquefois de les mettre en avant. Autant que j'ai pu aider à la révolution de Juillet, je l'ai fait, et je m'en félicite. Depuis longtemps j'ai dans l'esprit que les monarchies représentatives ne sont qu'une forme transitoire. Les trônes constitutionnels ne me semblent être que des ponts jetés sur un fleuve que nous ne pouvions passer à la nage, encore moins franchir d'un saut. Je crois bien connaître les Français de notre époque : leur éducation est loin d'être complète. Les fautes de la Restauration ne l'ont qu'ébauchée ; il faut qu'elle s'achève ; il me semble qu'on y travaille. Mais, toutefois, les fautes commises depuis un an sont de nature à rouvrir la lice à tous les partis. Vous, monsieur, resté fidèle au principe fondamental du vôtre, mais avec un caractère trop élevé, un patriotisme trop vrai pour n'en pas repousser les intrigues, permettez-moi de vous dire que vous me semblez devoir cependant vous tromper sur les conséquences de ses efforts. Selon moi, malgré l'espoir que le parti légitimiste conserve d'hériter paisiblement des dépouilles des autres factions, il ne le peut sans le secours de l'étranger. Oui, il aura encore besoin une fois des cosaques, et, dût-il faire morceler la France, son triomphe sera de courte durée. Je dois m'arrêter à ce point, où je crains bien que nos idées ne se trouvent dans un complet désaccord. Loin de moi, monsieur, le désir de vous faire abjurer les opinions que vous avez professées pendant toute votre glorieuse carrière. Vous vous rappelez peut-être ce que j'eus l'honneur de vous dire à ce sujet lors de votre dernier discours à la Chambre des pairs et ce mot de ma chanson : *Va, sers le peuple.* Certes, je ne vous parlais pas de servir le ministère. Ah ! monsieur, je n'aime pas à faire le prophète, bien que quelques-uns aient voulu me faire passer pour tel. Mais, si votre voix était assez puissante pour faire encore asseoir un squelette sur des ruines, vous pourriez voir s'augmenter considérablement la haie de tombeaux entre lesquels vous dites, en termes si touchants, que votre vie achève son cours. Tout chétif que je suis, le mien pourrait bien être du nombre ; car, loin de fuir les persécutions, je ne fuirais que ceux qui pourraient me les éviter. Ne trouvez-vous pas qu'alors

il y aurait quelque chose de plaisant à vous voir passer près de l'endroit où reposeraient les os du chansonnier? Cette hypothèse me fait sourire et m'ôte la gravité nécessaire pour continuer ma lettre sur le ton que j'avais pris. Revenons aux chansons. On m'a paru content de celle que je vous ai adressée. Il s'y est glissé quelques fautes d'impression, que Ladvocat corrigera dans son volume. C'est depuis que je possède votre réponse que je regrette encore plus de n'avoir pas mieux fait. Tout ce qui sort de votre plume a un charme particulier, indépendant du talent, qui m'explique mieux que le talent même l'empire que vos ouvrages ont exercé et exercent encore sur moi. Aussi je suis fâché que dans votre lettre vous ayez exprimé d'une manière dubitative le fruit que j'ai retiré dans ma jeunesse de la lecture de vos immortelles productions. Si dans mes couplets il n'eût été inconvenant d'arrêter la pensée du lecteur sur moi, je l'aurais voulu dire autrement que par un vers dont tout le monde sans doute n'a pu saisir l'intention (1). Et puis, nous autres pauvres faiseurs de couplets, comme le cheval de la manivelle, notre cercle nous est tracé d'avance. Quant à la citation que vous faites de la chanson des *Deux Cousins*, si les lecteurs s'en rappellent tous les vers, ils admireront ce qu'il y a de bon goût et de grâce dans cette citation. Mais n'entrons pas ici dans l'examen de cette lettre, qui ne sera pas moins précieuse au public qu'à moi-même, et finissons la mienne, déjà beaucoup trop longue.

Hâtez-vous de revenir vous assurer que j'ai été l'interprète fidèle de la plus grande partie de vos compatriotes, et, en attendant votre retour tant désiré, recevez, monsieur, la nouvelle assurance de mon entier dévouement.

CONSEILS LITTÉRAIRES A UN DÉBUTANT

A Monsieur Ernest Legouvé.

Passy, 6 août 1834.

Savez-vous, monsieur, combien est embarrassante, effrayante même, la confiance dont vous voulez bien m'honorer! Quoi!

(1) C'est le vers :

De son pays qui lui doit tant de lyres,

vous me chargez de présider à votre vie littéraire! C'est certes un grand témoignage d'estime que vous me donnez là, et j'en suis touché bien vivement; mais cela, malheureusement, ne suffit pas pour que j'accepte un mentorat de cette nature. Vous vous accusez d'être venu me voir peu souvent. Eh bien, monsieur, vous expliquez ainsi mon hésitation à répondre à votre lettre, pourtant si aimable.

En effet, comment tracer une règle à suivre à un homme qu'on n'a pas eu le temps d'étudier? Mais, direz-vous, vous avez lu mes différents essais. Cela suffit-il? Quelques ouvrages plus ou moins bons (car je ne suis pas aussi sévère envers vous que vous-même) ne donnent que la mesure des facultés de l'esprit; mais le caractère de l'homme, comment le connaître? Qu'importe! diraient tous nos jeunes gens. Il importe beaucoup, selon moi, surtout dans un temps comme le nôtre, où l'on ne peut guère trouver son point d'appui qu'en soi-même. Sans s'élever jusqu'à l'appréciation du caractère, n'avez-vous pas des goûts dominants qui doivent influer sur la tendance de votre esprit? Ces goûts, je les ignore. Vous avez eu le malheur d'être ce qu'on appelle un jeune homme heureux; dès votre entrée dans le monde, le monde vous a souri. Vous convenez qu'aujourd'hui rien ne manquerait à votre félicité si vous n'étiez tourmenté par une ambition de gloire. Hélas! dans quel coffre vide fouillez-vous pour trouver ce qui, selon vous, manque à votre bonheur! Mais enfin, c'est votre manie, et je voudrais en vain vous en guérir. Quand le sort ne nous refuse rien, il nous fait toujours un don de trop. Eh bien, pauvre enfant, courez donc après la gloire; c'est un mirage qui vient vous chercher du fond des déserts; prenez bien garde qu'il ne vous y entraîne. Un seul moyen vous est offert pour éviter ce malheur : occupez-vous d'être utile; c'est la loi que Dieu impose à tout homme. En littérature, il y a plus que jamais obligation à cela. Ne faites pas comme tous ceux qui se contentent de l'art pour l'art; cherchez en vous s'il n'existe pas quelque croyance ou de patrie ou d'humanité à laquelle vous puissiez rattacher vos efforts et vos pensées. Vous avez un cœur noble et bon, un esprit généreux; il n'est pas possible que la société, qui n'a pu les corrompre par ses caresses, ne vous ait pas laissé aussi quelque sentiment d'amour pour vos semblables.

Eh bien, ce sentiment consulté sera pour vous un guide plus sûr dans vos études et vos travaux que tout ce que pourraient vous dire les hommes les plus doctes. Un sentiment pareil a suffi

pour faire de moi, chétif, quelque chose, quelque chose de bien fragile sans doute, mais enfin quelque chose.

Je vous parle là, monsieur, un langage qui vous étonnera peut-être ; il est si peu d'accord avec ce que vous avez dû entendre dans votre monde ! Mais croyez que je vous donne l'explication de tous mes principes de conduite depuis que j'ai l'âge de raison ; cet âge est venu, pour moi, de bonne heure, parce qu'à quinze ans j'ai été obligé d'être homme et de faire mon éducation moi-même. A ceux qui opposeraient l'exemple d'un grand poète à un pauvre chansonnier et qui vous diraient que Byron n'avait aucune foi, je répondrai que Byron, représentant un monde aristocratique qui tombe et s'en va en lambeaux, n'a dû avoir que des croyances négatives ; mais ce sont toujours des croyances, et certes les siennes étaient aussi fortes, en ce sens, que son génie était beau. Croyant l'aristocratie la fleur de l'humanité, et la voyant flétrie, il a dû tout maudire et arriver à cette misanthropie tantôt fougueuse, tantôt ironique, qu'on a si niaisement singée chez nous. Mais qu'est-ce que la misanthropie? Un amour trompé.

Vous êtes au temps des amours heureuses ; votre cœur est jeune, ne l'occupez pas que de vous. Étendez le cercle de vos investigations et défiez-vous surtout du monde factice où la fortune vous a placé. Votre esprit, votre âme trouveront bientôt un aliment pour leurs méditations, et la direction à leur donner vous viendra au jour que vous y penserez le moins. La nature a marqué un emploi à toutes les facultés qu'elle distribue ; il ne faut que chercher...

IL NE VEUT PAS ÊTRE DE L'ACADÉMIE

A Monsieur Lebrun (1).

21 janvier 1835.

Votre lettre ne m'est arrivée que ce soir, mon cher Lebrun, et je me hâte d'y répondre, tant je suis affligé de voir qu'après

(1) Lebrun (P. Antoine) (1785-1873), poète dramatique, qu'il ne faut pas confondre avec Ecouchart-Lebrun, dit Lebrun-Pindare. Il

notre dernière conversation vous ne vous rendiez pas encore aux raisons qui m'empêchent d'aller frapper à la porte de l'Académie française. Vous devez pourtant être bien convaincu que ces raisons sont sérieuses, au moins pour moi, et surtout qu'elles sont très sincères.

Je vous répète donc que, si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, littéralement parlant, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil. Mais, par des causes trop longues à exposer, je tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre, qui cessera d'être une arme pour l'opposition le jour où il deviendra un moyen de parvenir. Et puis-je fournir, moi, à ceux qui ne manquent jamais d'attaquer les choix de l'Académie, l'occasion de rabaisser, à cause de moi, un genre auquel je dois tant et que je suis parvenu à placer encore plus haut qu'il ne l'avait encore été? Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, que c'est bien peu de chose que des chansons. Avouez qu'il ne doit pas me convenir de les aider à prouver qu'ils n'ont que trop raison.

Je ne puis me dissimuler, d'ailleurs, que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse...

Vous allez me répéter, je le sais bien, ce que vous m'avez déjà dit : Les liens que l'Académie impose sont bien peu embarrassants ; vous m'avez, à ce propos, cité La Fontaine, qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu? La Fontaine était un bon homme ; moi, je suis un homme bon, je le crois, mais point du tout un bon homme, malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie en mon humble cervelle, et peut-être encore dois-je à la nature quelques petites qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu bon nombre d'excellents amis ; mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous avoue que, parfois, elle n'est ni très raisonnable ni très douce. Avec une folie pareille, me puis-je hasarder à m'asseoir auprès d'hommes, tous très estimables sans doute, mais qui, certes, ont aussi leur humeur, et qui pourraient bien ne pas s'arranger du voisinage de la mienne, peu endurante et habituée à casser les vitres, même celles des Tuileries, s'il vous en souvient?

appartint à l'Ecole Romantique ; œuvres principales : *Coriolan*, *Ulysse*, *Marie Stuart*, *Le Cid d'Andalousie*, *Voyage en Grèce*.

Observez ma conduite dans le monde : vous verrez que je n'ai guère fait que le traverser en curieux, tâchant toujours de ne prendre racine nulle part. Si dans la foule j'ai distingué quelques bons camarades, je leur ai donné rendez-vous loin d'elle, avec d'anciens et francs amis que j'ai su conserver, et au nombre desquels vous savez, mon cher Lebrun, que je suis heureux de vous compter. Ceux de ces amis qui ont monté trop haut pour moi, je m'en tiens éloigné, mais sans rien diminuer, pour cela seul au moins, de l'attachement que j'ai conçu pour eux autrefois. Cette conduite, mon cher ami, tient à une règle que je me suis faite de bonne heure, car les hommes qui ont eu beaucoup à souffrir sont obligés d'être sages dès le grand matin. Autant que je l'ai pu, je n'ai jamais accepté rien qui ne fût pas en rapport avec mon caractère et mes goûts, avec mes goûts surtout, qui, peut-être, par leur simplicité, m'ont tenu lieu de vertu et de raison. Et ne croyez point que cela ne soit pas rare dans la société comme elle est faite de nos jours.

Des sots, ou des gens qui ne me connaissent point, ont cru, ou même ils ont feint de croire, après la révolution de Juillet, que j'avais refusé des places et des distinctions pour me singulariser ; non, vous le savez. Les places et les distinctions n'allaient ni à mes goûts ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas recherchées. Cependant me suis-je vanté de ma modération? ai-je fait retentir les journaux de mes refus désintéressés?

On tombe assez souvent dans la même erreur, je le sais, relativement à l'Académie : c'est de l'orgueil, dit-on. Les sots me croient donc bien sot? Hélas ! vous savez, mon cher ami, la piètre idée que je me suis faite de mon mérite littéraire, et c'est en toute sincérité que j'en ai parlé dans la préface de mon dernier volume. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur mes ouvrages ! Je n'ai que le sentiment (mais je l'ai bien) de l'utilité dont je fus à la noble cause que j'ai défendue, et ce sentiment-là ne me donne pas de vertiges. Or, il n'y a qu'un homme frappé de vertige pour méconnaître l'importance de l'Académie française, qui, si elle veut, est appelée à de si hautes destinées et qui réunit un grand nombre de nos hommes illustres, auxquels demain peuvent se réunir toutes les illustrations qui brillent en dehors d'elle. Comment ! n'avons-nous pas encore le fauteuil de Corneille et de Bossuet, de Voltaire et de Montesquieu? Et Cuvier ne fait que de sortir de vos rangs !

Mais je m'aperçois, mon cher ami, que c'est me mettre avec

mes accusateurs contre l'Académie que de repousser aussi sérieusement l'imputation qu'ils m'adressent. Si je dois être surpris, d'après cela, c'est que quelqu'un, à l'Académie, hors un ami pourtant, remarque avec peine que je n'aspire pas à en faire partie, lorsqu'il existe aujourd'hui des renommées anciennes et nouvelles qui, pour n'avoir pas la popularité vulgaire de mon nom, n'en seraient pas moins pour les quarante d'une valeur bien plus réelle et plus utile. Car moi, pauvre ignorant, je ne vous apporterais aucune des qualités qui font le véritable académicien, et je vous défie de m'appliquer au moindre des travaux de votre classe et même aux fonctions solennelles que vous remplissez tour à tour.

Ceci me fait remettre sous vos yeux celle de mes observations qui avait paru le plus vous frapper, et qui a aussi frappé Dupin, un jour qu'il me faisait les mêmes instances que vous. J'ai horreur de livrer ma personne au public, et, comme l'auteur des *Maximes*, je suis complètement incapable de parler, même de lire quelques phrases dans une nombreuse assemblée, et ne saurais non plus subir, pendant une heure, un compliment qui me serait adressé.

« Mais vous avez bien été avec grande foule devant les tribunaux », me direz-vous. Parbleu ! comment s'y refuser? Ils s'y prenaient avec tant de grâce ! Si j'avais pu, avec eux, m'abonner à trois mois de prison de plus chaque fois, pour avoir la permission de ne pas comparaître en si nombreuse société, à coup sûr j'aurais fait ce marché de grand cœur.

Du moins, sur la sellette, n'ai-je jamais dit que mon nom. Regardez-moi donc comme incapable de prononcer un discours de réception, en supposant que je sois capable de le faire, ce qui est assez douteux.

Mais me voyez-vous en habit brodé, l'épée au côté, allant au château? Là, encore un discours : « Sire, je suis votre très humble serviteur. — Ah ! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu nous venir visiter? — Je suis votre serviteur, Sire. — Allez, et n'y revenez plus ! », etc., etc. Ah ! mon cher Lebrun ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi?

Mon ami, laissez-moi, laissez-moi dans mon coin, qui n'est pas celui du misanthrope. Si des journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je leur écrive que l'Académie n'a pas tort et qu'un corps semblable se doit d'attendre que l'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein?

Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai ; mais, pour Dieu ! détournez les amis que je puis encore y compter (hélas ! j'en ai déjà vu beaucoup disparaître !) de tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire à chacun de vous dix visites, même à l'archevêque, et j'irais dès six heures du matin (il fait pourtant bien froid) attendre à la porte de votre secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée ! y pensez-vous? Vous figurez-vous une entrée triomphale plus écrasante pour ma pauvre réputation? Empêchez cela, je vous prie, et lisez ma lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou ! cette crainte est chimérique. Non jamais l'Académie française ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poète de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs, laissez-moi mourir chansonnier.

Encore quelques mots. Il m'est impossible de me faire à l'idée d'être asservi à ma réputation. J'ai tout fait pour vivre séparé d'elle, et vous voulez que je la suive dans votre palais, où elle n'a jamais eu mission d'entrer ! Attendez, attendez un peu : d'ici à trois ou quatre ans, il ne sera vraisemblablement plus question d'elle ! Sans doute, je serai assez peu philosophe pour en avoir quelque regret ; mais vous et moi, messieurs, nous ne serons plus contraints de nous en occuper ; même alors vous rirez de bon cœur des façons que j'aurai faites, et il vous sera permis de croire que j'en éprouve un repentir tardif. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en apprécierai encore mieux votre bienveillance actuelle...

IL FÉLICITE UN AMI DE SON MARIAGE

A Monsieur Edouard Charton.

Fontainebleau, 6 novembre 1836.

J'ai à m'excuser, mon cher monsieur Charton, d'avoir tant tardé à vous répondre. J'étais en Touraine quand votre lettre est parvenue à Fontainebleau.

Vous voilà donc marié. C'est une situation que j'ai évitée par suite de la position où j'ai toujours vécu, n'ayant ni présent ni avenir de fortune quelconque. Vous êtes plus heureux ; et, quoi que vous ayez la bonté de me dire, vous n'avez plus besoin des avis de mon expérience. Votre cœur est là, et vous savez, il y a longtemps, quels sont les devoirs de l'honnête homme. Vous avez désormais de grands engagements à remplir, mais vous en serez bien récompensé par la stabilité qu'ils vont donner à votre vie et à vos pensées. Quand on a le bonheur des autres pour but, on cesse de flotter au hasard. C'est un lest qui maintient notre ballon dans la région la plus calme. On prétend qu'elle est la moins poétique ; moquez-vous de ceux qui mettent la poésie à toute sauce, et qui laissent la morale et le bonheur pendus au croc. Vous voilà dans le vrai ; soyez heureux en faisant des heureux ; vous méritez un pareil sort : tous vos amis s'en féliciteront, et les vieux garçons comme moi, en voyant votre bonheur, regretteront de n'avoir pas su prendre la même route.

Adieu : que le mariage toutefois ne vous fasse pas oublier les lettres, et rappelez-vous de temps à autre ceux qui leur ont dû l'avantage de vous connaître et de vous apprécier. Croyez surtout que je suis, parmi ceux-là, celui qui tient le plus à votre bon souvenir.

A vous de cœur.

COMMENT IL CONÇOIT DIEU

A Monsieur de Lamennais.

18 décembre 1840.

Croiriez-vous, cher ami, que ma tête de chansonnier, sans doute aussi mon cœur, m'avaient fait des pensées qui ont le plus grand rapport avec les vôtres? Mon spiritualisme, malgré mon ignorance, s'était formulé presque entièrement ainsi pour moi, au bruit de mes joyeux refrains et de mes airs de pont-neuf, qui ne ressemblent guère, je pense, à la musique de Palestrine. Néanmoins il faut que je vous avoue qu'un point bien important établit une différence entre nous deux. Je me suis toujours élevé

vers Dieu autant que mes ailes fangeuses me l'ont permis, mais toujours les yeux fermés, me contentant de dire : « Oh ! oh ! » comme la bonne femme de Fénelon. Croiriez-vous que je frémis presque lorsque je vois qu'on analyse la substance créatrice? Je tremble quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que, moi, je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus de cire ; sa bonne, en touchant à la statuette, la brisa. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais mourir ! » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : « Croyez, et fermez les yeux ! »

LA MÉLANCOLIE DES ÉCRIVAINS

Au même.

Paris, 26 juin 1843.

« Il y en a qui naissent avec une plaie au cœur », dites-vous, cher ami. En êtes-vous bien sûr? Je crois plutôt que, nous autres, qui venons au monde pour écrire, grands ou petits, philosophes ou chansonniers, nous naissons avec une écritoire dans la cervelle. Comme l'encre y abonde sans cesse, dès que nous laissons reposer notre plume, le noir liquide se répand et coule jusqu'au siège de nos affections. Alors nos humeurs s'imprègnent de noir, nous voyons tout en noir ; hommes et choses, le monde, la création tout entière nous fait horreur. Nous nous en prenons surtout à la pauvre espèce humaine, dont tant de gens disent pis que pendre, comme s'ils avaient l'honneur de n'en pas faire partie. Mais employons-nous l'encre de notre écritoire à noircir du papier, aussitôt notre esprit se rassérène, notre imagination se purge, et nos œuvres, fussent-elles œuvres de misanthrope, notre humeur, charmée par le travail, ferme cette plaie dont vous vous plaignez. Oui, cher maître, il en est ainsi de nous autres écrivains. Employez donc votre encre pour qu'elle ne se répande pas sur tout votre être. Écrivez, écrivez ; utilisez encore votre beau génie et vous éprou-

verez le soulagement promis à tous ceux de notre profession, en attendant la gloire éternelle.

Voyez si, depuis que Chateaubriand n'écrit plus, il ne devient pas chaque jour plus morose. Je dois pourtant avouer que les dernières fois que je l'ai vu, il était tout guilleret, malgré les entraves qu'éprouvait son voyage. M. Deguerry lui a fait faux bond ; il a fallu chercher un autre accompagnateur. Mme de Chateaubriand a fourni, je crois, un de ses petits-cousins. Enfin notre ami a dû partir aujourd'hui. Pilorge prétend qu'il n'ira pas à moitié route. C'est à Bourbonne-les-Bains que maintenant il doit se rendre. Par le choix qu'on lui a laissé des eaux, vous jugez que les médecins comptent peu sur leur efficacité. Au reste, il n'espère rien que les bénéfices du déplacement.

Avez-vous lu dans les journaux que le pape, ennuyé sans doute de faire des saints, veut renouveler en faveur de Chateaubriand le triomphe de Pétrarque et du Tasse? Belle cérémonie, ma foi ! qui ferait plus d'effet sur le malade que toutes les eaux possibles. Je n'ai lu ce *puff* romain que le lendemain du jour où Chateaubriand est venu me faire ses adieux (car le Breton ne s'en est pas départi) ; j'ai eu regret de ne pouvoir causer avec lui de la nouvelle de ce triomphe. J'aurais voulu voir ce qu'il en pensait. J'espère qu'il n'y croit pas, lui qui sait que plusieurs de ses ouvrages sont à l'*index*.

SUR SON PRÉTENDU MARIAGE

A Monsieur le rédacteur de l'Assemblée nationale.

5 juin 1848.

Monsieur, vous avez l'obligeance de m'envoyer votre journal depuis le 1er juin ; mais je dois au hasard de lire aujourd'hui votre numéro du 30 mai.

On y assure que je viens de me marier, que j'ai épousé ma servante, et que tout Passy a été l'heureux témoin de la noce.

Parmi toutes les nouvelles fausses qui enrichissent nos journaux, il n'en est pas qui ait pu me surprendre plus que celle-là. Si l'article n'intéressait que moi, je laisserais courir cette nou-

velle, même à Passy, qui ne se doute guère du plaisir que lui a procuré ce prétendu mariage *in extremis*.

Mais il faut que vous le sachiez, monsieur : la personne que votre collaborateur désigne comme ma servante, et dont il donne même le nom, ce qui ajoute à l'inconvenance d'une telle fable, est une amie de ma première jeunesse, à qui je dois de la reconnaissance. Plus favorisée que moi par sa position de famille, il y a cinquante ans qu'elle rendait à ma pauvreté bien des services d'argent. Pour me rendre service encore, lorsque tous deux nous touchions à la soixantaine, elle voulut bien se charger de tenir mon premier ménage, que me forçait de prendre une tante infirme dont je voulais soigner la vieillesse.

Vieux amis qui ne nous étions jamais perdus de vue, nous ne nous doutions guère alors que nos cent seize ans, réunis sous le même toit, fourniraient matière aux médisances du feuilleton, et la vieille demoiselle était loin de penser, toute modeste qu'elle est, qu'en la voyant établir autour de moi une économie indispensable à tous deux, on la prendrait pour la servante du logis, ce qui, après tout, n'eût blessé ni ses sentiments démocratiques ni les miens.

Je ne croyais, quant à moi, son nom connu que de nos amis communs et de quelques indigents. Grâce à votre collaborateur, monsieur, ce nom est arrivé aux oreilles du public ; c'est pourquoi je suis contraint de faire connaître celle qui le porte.

Vous jugerez donc, je l'espère, l'insertion de ma lettre juste et nécessaire pour détruire l'effet d'un article que je regrette de n'avoir pas connu plus tôt. Je ne me plains pas de l'esprit qui l'a dicté, en ce qui me touche ; mais je crois de mon devoir d'apprendre à vos lecteurs que ma vieille amie a toujours eu trop de bon sens pour avoir désiré jamais d'être la femme d'un pauvre fou qui a mis son bonheur en chansons et livré sa vie à la discrétion des journalistes.

D'après différentes anecdotes inventées sur mon compte, et aussi vraisemblables que celle de mon prétendu mariage, je conclus, monsieur, qu'il y a de ma faute dans tout cela.

Malgré mon amour de la retraite, le désir d'obliger m'a fait recevoir trop de visiteurs. Jusqu'à ce que la délicatesse et le bon goût empêchent de franchir les murs dont la loi, dit-on, entoure la vie privée, il nous faut, je le vois, fermer bien notre porte. Désormais je vais mettre un verrou à la mienne, et j'aurai l'obligation d'un peu plus de repos à votre spirituel feuilletoniste.

Remerciez-le donc de ma part, monsieur, et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

CONSEILS LITTÉRAIRES A UNE JEUNE FILLE

A Mademoiselle Pauline Béga.

14 février 1849.

Bien commencé, ma chère enfant ; donne carrière à tes pensées, et, au risque de quelques erreurs, fais-moi part de toutes tes réflexions sur les lectures que tu as le temps de faire. Sois sûre que je profiterai des occasions que tu me fourniras de diriger ton goût vers le bon et le beau, autant du moins que je le pourrai. C'est un travail que je puis faire aujourd'hui même.

Mme de Sévigné, dont malheureusement je ne puis te prêter les lettres, car elles manquent à ma misérable bibliothèque, Mme de Sévigné disait, après avoir vu *Esther* à Saint-Cyr : « Racine a bien de l'esprit. » Le mot esprit pouvait s'appliquer ainsi alors. A présent, quand on parle d'un grand poète, on dit génie.

C'est l'effet d'une langue qui marche et qui s'use en marchant. Les mots simples ne lui suffisent plus : elle enfle sa voix. Tu préfères Béranger à Lamartine, parce que tu connais l'un et non l'autre ; mais juge de la différence. En parlant de Lamartine, on vante son *génie*, et de moi on ne doit vanter que l'*esprit*. Pourquoi? Parce que les œuvres de l'un ont une élévation qui manque à l'autre.

Ne va pas me croire plus modeste que je ne le suis. Parmi ces écrivains qui prennent le ton élevé, beaucoup sont plus boursouflés que forts et grands ; mais chez nous on aime l'emphase et il a fallu bien du temps pour que La Fontaine fût traité d'homme de génie. J'ai été plus heureux avec beaucoup moins de titres, et plusieurs critiques m'ont baptisé de ce nom. Mais ne t'y trompe pas ; ma popularité a plus fait pour cela que mon mérite littéraire. Dans mon âme et conscience, Lamartine est bien au-dessus de moi et je suis bien loin de La Fontaine. Quant à Lamartine, il est encore un point sur lequel tu te trompes : tu parles de ses vers trop travaillés. Hélas ! non ; dis donc ses vers

trop négligés. Il improvise tout et ne peut corriger ; de là tant de vers qui font disparate avec des morceaux vraiment sublimes. C'est mon désespoir en lisant *Jocelyn*, qui, j'en suis sûr, ne t'a pas ennuyé autant que la *Chute d'un ange*, sujet fantastique où se trouvent d'admirables passages, mais dont l'ensemble ne rachète pas les fautes de détail comme dans l'autre poème. Racine, qui te paraît si naturel, si coulant, travaillait ses vers. Ce travail-là, je m'y suis appliqué fort jeune, et c'est peut-être le beau côté de mon petit talent...

Je suis toujours souffrant ; ma pauvre vieille tête tombe en compote. J'ai gardé la chambre aujourd'hui et me suis emmédeciné, ce qui n'est qu'un commencement de régime.

Adieu, chère enfant, lis, lis, lis beaucoup et crois-moi tout à toi.

CONSEILS LITTÉRAIRES A UN EXILÉ

A Monsieur Victor Hugo.

(Sans date, vraisemblablement écrit en 1852.)

J'ai été fort touché, mon cher Hugo, des lignes que vous avez bien voulu ajouter à la lettre de madame ; c'est un gage d'amitié que je mérite. Le mot qui la termine : *A bientôt!* me reste au cœur. Puisse-t-il être prophétique !

Je vous écris de chez le vieux président du gouvernement provisoire, et je n'ai aucune nouvelle à vous donner, pas même de Lamartine, car je n'ai pas reçu un mot de lui depuis son départ de Paris. Il fait sans doute de la prose tant et plus.

Et vous, mon cher exilé, est-ce que vous ne ferez aussi que de la prose? Je n'ai pu me procurer rien de nouveau de vous ; mais est-ce que vous ne feriez en effet aussi que de la prose? Vous me parlez de mes vers. C'est une plaisanterie ; à soixante-douze ans, on ne fait plus rien de bon. On ne fait plus rien, et c'est ce qu'on peut faire de mieux. Mais vous, mon cher poète, vous voilà dans une nouvelle phase d'inspirations poétiques ; elle doit vous fournir ! Le Dante a dû à un sort pareil au vôtre tant de gloire ! vous qui portez dans l'exil une gloire toute faite, ne pouvez-vous pas la doubler? Oh ! la belle vengeance ! Vous

seul aujourd'hui pouvez vous donner un si grand plaisir. Oh! mon ami, au bord de la mer, à la vue de la France, chantez, chantez, chantez encore! L'avenir vous écoutera demain.

Vous allez peut-être dire que je donne des conseils à ceux qui n'en demandent pas. Aussi n'est-ce pas un conseil, c'est une prière que je vous adresse, c'est la prière d'un homme qui a vieilli en se préoccupant sans cesse de la gloire de son pays.

L'heure de la poste me presse. Adieu et de tout cœur, en attendant le jour où je vous serrerai la main.

RÉPONSE AU REPROCHE D'IMPÉRIALISME

A Monsieur Alexandre Dumas.

19 août 1853.

J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à publier (dans vos *Mémoires* sans doute) un article où vous me reprochez de m'être fait le partisan du nouvel empire. Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée en tête? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. Vous voulez seulement vous venger de mes mauvaises plaisanteries par cette espièglerie nouvelle, qui serait chose fort sérieuse pour moi, dont la vie tout entière devrait suffire pour répondre à une pareille accusation.

Je ne fais pas mystère de mes opinions, tout en respectant la bonne foi dans les opinions opposées. Au reste, la politique vous a toujours fort peu occupé : n'en parlons pas ici. Mais ce que vous eussiez dû vous dire en formulant le jugement que vous portez sur moi, d'après je ne sais quelles dépositions, c'est qu'à Paris je manquais de liberté pour repousser l'accusation, moi qui vis loin du journalisme. Je viens donc exiger de vous que vous me fassiez faire place au barreau.

Si votre article paraît dans *la Presse*, où je n'ai aucune relation, j'aurai besoin que ma réponse se trouve dans le même journal. Obtenez-moi donc de M. de Girardin, que je connais trop peu pour ne pas me faire appuyer auprès de lui, l'assurance qu'il voudra bien faire insérer quinze ou vingt lignes

dans un des numéros qui suivront le vôtre. Je promets, bien entendu, de me tenir dans les termes que la censure ne peut incriminer, ce qui ne sera pas chose facile. Au reste, M. de Girardin sera juge, et je connais assez son esprit pour compter sur ses bons conseils.

J'ai aujourd'hui soixante-treize ans. C'est un peu dur d'être obligé de venir, à cet âge, se faire donner un certificat de bonnes vie et mœurs. Vous le voulez. Répondez-moi le plus tôt possible et pardonnez-moi d'avoir pris mon papier à l'envers.

Au même.

4 septembre 1853.

Cher fils, je ne sais comment vous vous y êtes pris, mais il ne me reste à vous faire que force compliments pour ce qu'il y a d'esprit dans les articles que j'ai lus, et plus encore à vous faire des remercîments pour les fleurs et même les lauriers dont vous voulez bien parer ma tête chauve, parure dont mon scepticisme ne peut s'empêcher de rire.

Ce que je craignais, c'était, à soixante-quatorze ans, d'être obligé de mettre encore le nez à la fenêtre, ce que certes je n'aurais pas manqué de faire, car mon besoin de repos n'aurait pu m'empêcher de rectifier les idées que vous avaient soufflées sur mon compte des gens que je ne devine pas, et qui ignorent sans doute qu'il y a plus de cinquante ans, si j'ai signé pour le consulat à vie, je n'ai pas signé pour l'Empire. Si la politique a pu depuis modifier un peu mes idées, elle n'a jamais eu le pouvoir de changer mes principes, ainsi que le prouvent mes petits vers.

Ce que je n'ai pas voulu vous dire d'abord, parce que cette considération était de nature à vous toucher trop, je vais vous l'avouer aujourd'hui.

J'ai conservé plusieurs relations parmi les gens arrivés ou restés au pouvoir. Ces relations me procurent l'avantage de rendre quelques services à ceux qu'opprime la politique ou la misère. Bien qu'à Paris mes opinions soient mieux connues qu'à Bruxelles, ces puissances administratives se montrent accueillantes pour moi. Mais, si j'avais écrit quelques lignes qui eussent

fait scandale, ces personnes n'eussent plus osé me rendre même mon salut : du moins je devais le craindre.

Laissez-moi mon métier de solliciteur, le seul qui puisse encore utiliser la fin de ma vie, autant que ma popularité le permettra ; car c'est un devoir pour moi de prouver à ceux qui me l'ont faite, que j'ai dû apprécier les obligations qu'elle m'impose, même quand elle sera tout à fait disparue, ce qui sans doute ne peut tarder.

D'après cette explication, vous concevez, enfant terrible, pourquoi, moi qui ne réponds jamais à ce qu'on écrit sur moi, j'ai dû me préoccuper des articles qu'on annonçait de vous.

Adieu, mon cher Dumas, « *l'épicurien* (1) » *de la pension bourgeoise* vous fait ses amitiés et vous souhaite tous les succès possibles, surtout au *Français*.

EXTRAITS DES LETTRES A LA PRINCESSE DE SOLMS PETITE-FILLE DE LUCIEN BONAPARTE (2)

J'aurais été vous voir hier, ma chère madame, mais Minette m'a fait des siennes : elle a disparu depuis jeudi et n'est pas encore rentrée. Judith est au désespoir, et moi je n'ai pu dormir cette nuit. Si elle reparaît demain, je serai chez vous avant midi ; dans le cas contraire, pardonnez-moi ; mais j'aime cette bête ; si elle devait ne plus revenir, nous ne nous en consolerions pas : elle fait partie de ma famille.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que Minette est de retour au logis. Pauvre bête ! il paraît que c'est un caprice pour certain matou du voisinage qui l'a retenue si longtemps...

Vous avez deux grandes similitudes avec Victor Hugo, ma chère enfant, le laconisme du style et la rapidité de l'écriture, par cela même presque illisible souvent. Je n'ai pas cependant perdu un mot de vos trois petites pages, nombre divin, dont vous ne m'avez gratifié cette fois, sans doute, qu'en dédommagement de notre séparation. Merci de cette munificence inusitée,

(1) Allusion à une expression de M. A. Dumas.

(2) Nous plaçons à la date de l'année 1854 une série de lettres qui ont été publiées, hors de France, sous forme d'extraits et sans ordre, comme sans éclaircissements, par Mme de Solms (née Marie Wyse-Bonaparte), petite-fille de Lucien. (*Note de l'éditeur de la* Correspondance.)

derrière laquelle je vois quelque affection ; car, si elle existe réellement, elle me fait votre égal, et je me contente de la justifier par la mienne.

Moquez-vous de moi, chère belle, tant que vous voudrez, vous n'empêcherez que je ne sois noble comme le roi, et vous ne m'enlèverez pas tous les droits que je possède à signer *de* Béranger. Je n'attache aucune importance à la particule qui précède mon nom, mais enfin elle m'appartient réellement.

Ce sont les petits esprits qui s'occupent des questions terre à terre ; qu'importe à la démocratie que ceux qui la servent, s'ils sont réellement démocrates de cœur, soient des manants ou des marquis ! Je ne comprends pas plus qu'on tire vanité d'un titre que le hasard vous a donné, privilège qui, dans ce siècle, n'a d'ailleurs plus aucune signification, que je ne comprends ceux qui, le possédant, s'évertuent à le cacher pour complaire à certaines gens.

J'ai vu, dans ces derniers temps, beaucoup de vos amis furieux de ce que quelques-uns de nous vous appelaient encore princesse. « Qu'a de commun une si grande dame avec nous? » disaient-ils avec ironie. Eh ! mon Dieu, laissez-les crier. Vous avez déclaré, une fois pour toutes, que c'était vous désobliger que vous donner ce titre ou d'autres auxquels vous avez volontairement renoncé depuis votre exil. Cette démonstration était insignifiante ; mais enfin il vous a convenu de la faire, et elle n'avait pas d'inconvénient : que peut-on exiger de plus ; que les uns vous appellent madame, les autres princesse, comtesse, duchesse, ceux-là citoyenne, ceux-ci camarade, que sais-je? qu'importent toutes ces appellations différentes, vous n'en êtes ni plus ni moins, vous êtes Marie de Solms, et, de quelque nom qu'on vous désigne, vous restez vous-même.

En règle générale, illustres ou obscurs, on ne doit pas renier ses aïeux : en ce temps on est le créateur de sa propre individualité ; mais il y a autant de dignité à accepter un nom célèbre qu'un nom inconnu ; c'est manquer d'orgueil que cacher son nom, parce qu'il peut être désagréable à certaines gens. En ce qui vous concerne, ceux qui vous conseillent ainsi ne sont pas vos amis ; vous n'êtes solidaire de personne ; portez haut le nom de fille ou de femme qui vous appartient, personne n'a à vous le reprocher ni à vous en féliciter, puisqu'il est l'effet du hasard ; s'en glorifier serait absurde, y renoncer serait servile et vous serait reproché un jour comme un acte de faiblesse par ceux-mêmes qui vous y engagent.

Restez toujours indépendante : l'habit ne fait le moine ; vous n'avez aucune autre responsabilité que celle de vos actes ; laissez le monde, les journaux, les amis et les ennemis vous désigner comme ils le voudront, vous ne pouvez pas vous amuser à écrire une lettre imprimée tous les matins pour prier les contemporains de cesser de vous qualifier, afin de plaire à quelques personnes de mauvaise volonté qui ne veulent pas comprendre que vous n'êtes pour rien dans cet excès de zèle. Quant à moi, qu'on m'appelle Béranger ou de Béranger, M. le chevalier de Béranger même, que m'importe ! Je rougirais, pour flatter quelques-uns de mes amis, de déclarer que ce *de* ne m'appartient pas, mais aussi je ne me suis jamais amusé à m'en vanter. Sur ce, chère fée, que cette grave question ne vous agite plus ; vous êtes la princesse Esprit, la reine Beauté, la comtesse Enjouement, et vous n'avez pas de plus fervent admirateur et courtisan que votre vieil ami

Le marquis DE BÉRANGER.

Ça sonne bien, n'est-ce pas?
Aimez-vous mieux :

BÉRANGER,
Ouvrier en rimes.

C'est crâne, n'est-ce pas? Choisissez.

CONCLUSION

LES DERNIÈRES ANNÉES DE BÉRANGER
SON INFLUENCE

Le coup d'État ne surprit pas le vieux libéral impénitent ; il vit également la transformation de la République en un nouvel empire, sans étonnement, sinon sans regret. Peut-être eut-il conscience, à ce moment-là, qu'il était pour beaucoup dans le nouveau régime, et que la faveur, rencontrée par le prince-président, tenait surtout à la popularité dont ses chansons avaient entouré la mémoire de Napoléon. En tout cas, il ne se rallia pas au régime impérial. Aucune des flatteries du pouvoir ne put le faire sortir d'une neutralité que l'on sentait hostile. L'offre d'une pension secrète sur la cassette de l'impératrice fut repoussée avec autant de courtoisie que de fermeté. Alexandre Dumas, ayant annoncé l'intention de critiquer, dans ses *Mémoires*, l'attitude trop favorable du poète à l'égard de l'empereur, se fit vertement reprendre, pour avoir eu l'idée d'une pareille *accusation*.

Le régime, qui allait devenir impérial, lui avait ménagé en effet une humiliation qu'il ressentit cruellement : il fut rayé de la liste électorale pour *indignité!* C'étaient ses anciennes condamnations, ses glorieuses condamnations, encourues sous la Restauration, pour la cause de la liberté, que l'on faisait revivre contre lui.

Maintenant il vieillissait tout à fait ; son temps se partageait entre ses amis qui n'avaient jamais été plus empressés autour de lui, la bonne Judith, qui déclinait en même temps que lui, de jeunes auteurs qui s'emparaient un peu

exclusivement de son esprit, des solliciteurs de tout rang et de toute condition, des proscrits étrangers, d'illustres visiteurs, qui ne voulaient pas passer en France sans avoir serré la main du poète, le plus célèbre du temps. Le clergé lui-même lui montrait un empressement significatif. Le curé de Passy, son ancienne paroisse, l'archevêque de Paris Mgr Sibour, qui devait mourir si tragiquement, vinrent le voir et furent enchantés de la réception. Cependant l'âge et une maladie de cœur, dont il souffrait depuis plusieurs années, n'allaient plus tarder à avoir raison de sa nature, qui n'avait jamais été très robuste. La mort de Lamennais lui porta un coup très pénible ; la dernière maladie, l'agonie et la mort de sa chère Judith, en avril 1857, l'achevèrent. « Je voudrais aller rejoindre ma pauvre Judith, écrivait-il à un de ses amis. » Il n'eut pas longtemps à attendre. Moins de deux mois après, son état s'aggravait ; la nouvelle de sa fin prochaine se répandait aussitôt comme une traînée de poudre dans Paris ; la foule se précipita aux abords de sa maison pour avoir, de minute en minute, de ses nouvelles. Sa sœur, religieuse aux Oiseaux, vint le trouver et tenta d'obtenir qu'il reçût les sacrements. L'abbé Jousselin, son ancien curé de Passy, vint également ; c'est encore aujourd'hui une question controversable de savoir si Béranger eut une fin chrétienne. Ses jeunes amis affirmèrent qu'il n'accepta du prêtre qu'une simple bénédiction, en échange de laquelle il lui donna la sienne. Le témoignage moins suspect de son vieux camarade Dubois (de la Loire-Inférieure), témoignage récemment exhumé par *la Revue bleue* (septembre et octobre 1907), semble prouver qu'il y eut réellement, vers les derniers jours, un retour de Béranger à la foi de son enfance. Du reste, il n'avait jamais cessé, aux époques les plus frivoles de sa vie, de croire en Dieu ; et si l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* a pu jadis reprocher à ce Dieu d'être un peu trop *le Dieu des bonnes gens*, du moins se rapprochait-il encore plus du Dieu des chrétiens, que la simple « catégorie de l'idéal ».

On aurait dit que Béranger avait le pressentiment de

la comédie gouvernementale qu'allaient être ses obsèques. Peu de temps avant, il composa cette prophétique chanson qui est probablement la dernière qu'il ait écrite :

LA MORT ET LA POLICE

De par le préfet de police
Qui vous sait à l'extrémité,
Moi, monsieur, délégué d'office,
Je viens vous remettre en santé.
A table, et vive la gaieté !
Que vos docteurs d'ici fassent retraite ;
Par eux toujours la mort prend ses ébats ;
Or, de mourir défense vous est faite. } *Bis.*
Obéissez, monsieur, ne mourez pas ! }

Vous mort, il faut qu'on vous enterre.
Que de gens viendront au convoi !
Pleureurs de mauvais caractère,
Prêts à tout mettre en désarroi.
Nous savons comment tombe un roi :
Voudriez-vous que le char de l'Empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas.

Tout vous défend la résistance ;
Le prince et ses législateurs
Comptent pour rien ce que la France
Vous dut de chants consolateurs :
Vous n'êtes point de nos flatteurs.
Pour les mouchards une loi fort bénigne,
Vous met au ban, vous, avec les forçats ;
Flétri du nom de citoyen indigne (1),
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

Mais votre nom, avant l'année,
Doit de plus en plus s'amoindrir

(1) Allusion à la loi qui le privait de ses droits électoraux comme indigne.

Sous votre couronne fanée,
Sans risque pour nous à courir,
Oui, bientôt vous pourrez mourir.
Alors, sans bruit, sans discours, sans service,
Un char décent vous conduira là-bas !
En attendant, aux ordres de police } *Bis.*
Obéissez, monsieur, ne mourez pas. }

ARNOULT, *Béranger*, I, 140.

Il mourut le 16 juillet, à quatre heures et demie du soir. Il avait demandé des obsèques simples et silencieuses ; le peuple de Paris se préparait à lui en faire, comme il en avait faites à La Fayette et au général Foy. Mais le gouvernement impérial confisqua simplement la cérémonie, en décrétant qu'elle serait nationale et que le public n'y serait pas admis. En revanche, vingt mille hommes de troupe et du canon furent mobilisés pour la circonstance. Gambetta, jeune étudiant, écrivant à son père, lui donne en peu de mots l'impression qui se dégagea de cet escamotage :

Paris, le 17 juillet 1857.

MON CHER PÈRE,

Je reviens de l'enterrement de Béranger, le seul homme qui restait à enterrer en France. Dès le matin, le préfet de police avait affiché une circulaire pour défendre aux personnes *désireuses de bruit et de désordre* de s'y rendre. Aussi il n'y avait pas d'homme pour porter le drap ; quatre ou cinq voitures et rien dedans ; et tout cela environné d'un triple rang de janissaires, cavaliers, fantassins et le tout assaisonné de sergents de ville. En somme, il me semblait voir passer un convoi de poudre dans un camp ennemi.

Il y avait des régiments campés à toutes les larges artères de Paris. Toutes forces déployées, il n'y a rien eu ; sans cela, il y aurait eu beaucoup de... Mais chut ! Les mouches sont partout. J'étais là et le diable ne m'aurait pas fait desserrer les dents. Je ne disais rien, comme tu peux le penser. Mais

pas un des amis de Béranger, nul homme de valeur n'a voulu se rendre à sa dernière tombe ; car il est honteux de réglementer la mort.

(GAMBETTA, *Lettres inédites, publiées dans* la Nouvelle Revue.)

Écarté du convoi, le peuple se rendit en foule sur tous les points d'où il pouvait saluer la dépouille de son poète de prédilection ; les toits, les arbres, les bateaux, tout était couvert de grappes humaines. Le recueillement, la consternation se lisaient sur tous les visages. « On ne revoit pas ces choses-là deux fois en un siècle », disait un contemporain. Lamartine se chargea de tirer la morale de ces funérailles, dans cette page émouvante de son *XXIe entretien :*

O peuple ! qui t'es montré si sensible, si reconnaissant et si pieux, ce jour-là, autour d'un cercueil, que ce jour te soit compté devant l'histoire, devant les hommes et devant Dieu comme une victoire ! Garde dans ta mémoire et transmets à celle de tes enfants ce beau mouvement de ton cœur national. Il atteste que, si tu aimais trop la gloire, cette héroïque faiblesse des soldats, des poètes et des peuples, tu aimas du moins du même amour la probité, le désintéressement, le patriotisme, la liberté personnifiée dans un cercueil qui n'emporte pas tout avec lui dans la terre, puisqu'il reste tant de millions d'hommes pour l'honorer !

Et quand on te reprochera, comme je l'ai fait quelquefois moi-même, ton goût excessif pour le bruit et la fumée des champs de bataille, tes distractions de la liberté par le clairon, le tambour, le refrain de caserne ou de cantine, tes étourderies d'enfant, tes inconstances, tes versatilités, tes oublis, tes ébullitions et tes prostrations alternatives, baisse la tête et rougis devant tes fils et devant tes pères ; mais relève-la aussitôt avec un fier repentir, et dis-leur pour toute réponse :

— Tout cela est vrai peut-être, mais, tel que je suis, *j'étais au convoi de Béranger.* Savez-vous ce que cela veut dire? Cela veut dire : je suis encore le peuple français !

De son vivant, et après sa mort, la réputation de Béranger a passé par toutes les vicissitudes : il est entré dans la

notoriété assez tard, une fois la quarantaine sonnée ; des poursuites judiciaires maladroites, des condamnations injustes et retentissantes l'ont mis, sous la Restauration, au premier rang de l'actualité ; il a connu la gloire dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus puissant ; il a joui de la plus grande popularité qu'un homme ait eue en France, après Napoléon ; quand journalistes et critiques avaient à parler de lui et de son œuvre, ils épuisaient les formules admiratives et le comparaient aux plus fameux écrivains de l'antiquité ; la chanson devenait, grâce à lui, un aspect nouveau de l'ode, de l'épopée, du dithyrambe, de l'hymne patriotique, du poème philosophique et social ; on n'avait même pas besoin de le lire pour le connaître ; sur les ailes de la musique, une musique populaire empruntée aux vieux airs français, ses couplets allaient partout, étaient chantés par tous, et, comme les chants primitifs de la Grèce ancienne, se fixaient d'eux-mêmes dans la mémoire des hommes. Par un privilège inouï, il pouvait se passer de l'imprimerie, pour se répandre et pour durer. Mais sur la fin de sa vie, les discordances commencèrent à se faire sentir. La critique rompit le charme dont il semblait l'avoir ensorcelée. L'auteur des *Lundis*, qui lui avait jadis consacré un *Portrait*, exagérément louangeur, lui décocha quelques vérités désagréables et plusieurs contre-vérités dépourvues de bienveillance. Des journalistes de moindre envergure en firent autant. Plus lourds encore que les critiques, le silence et l'oubli s'étendaient peu à peu sur son nom et son œuvre. Évidemment, il n'avait pas su mourir assez tôt et il se survivait dans une vieillesse stérile. Les bourgeois l'abandonnaient parce qu'il avait penché vers le socialisme ; les républicains lui en voulaient d'avoir contribué à ramener l'empire ; les royalistes lui gardaient rancune de sa lutte contre les Bourbons ; les catholiques, de ses couplets contre les moines, les prêtres et certains dogmes religieux ; pour ses confrères, les hommes de lettres, il leur paraissait retarder sur le siècle. Au lendemain de sa mort, on aurait pu croire qu'il ne lui restait de fidèle que le peuple et le préfet de police.

Le surlendemain, ce fut bien pis. Veuillot avait mis ses chansons au nombre des « grandes et célèbres infamies » ; il l'avait traité de « chantre des concubinaires et d'Anacréon de boudoirs-omnibus ». De Pontmartin l'imita. De tous les côtés, les invectives sifflèrent. De Renan à Francisque Sarcey, des *Débats* au *Figaro*, en passant par Pelletan, Leconte de l'Isle et la *Revue des Deux Mondes*, ce fut un déchaînement sans pitié contre la mémoire du chansonnier. Les amis ripostèrent : Jules Janin, Lamartine, George Sand, Arthur Arnoult, Bersot, Boiteau, Caro, Vacherot, Vinet. Mais le public lettré était défavorablement prévenu. Sainte-Beuve, qui, plus équitable, s'efforçait maintenant de remettre les choses au point, avouait que le parti pris était désormais très fort et que d'ailleurs les maladresses de certains amis avaient compromis la cause.

Le malheur de Béranger, écrivait-il en 1857, est d'avoir toujours eu autour de lui des écoliers qui ne le comprenaient pas. Lui mort, il y eut entre eux des assauts d'orthodoxie sur son compte. Ç'a été parmi les derniers venus à qui se poserait en défenseur et en avocat d'office. Chacun tenait à accaparer sa mémoire. Il y a eu les grossiers parmi les zélés, il y a eu les pédants.

Il y a eu surtout les empressés, ceux qui, sans doute, dans une excellente intention, lancèrent sur le marché tout le contenu de ses portefeuilles, publièrent toutes ses œuvres posthumes, sept volumes, sans compter les volumes de commentaires, de défense et d'illustration qu'ils lui consacraient. L'intérêt fut submergé par cette abondance de textes. La réputation de Béranger pâtit des efforts mêmes que l'on déployait pour l'entretenir. Ajoutez à cela que certaines de ses chansons et non des moins fameuses n'étaient pas faites pour réussir. Les unes, les chansons amoureuses, n'étant pas allées au fond du sentiment et s'étant soutenues par la phraséologie, étaient condamnées à vieillir, parce que rien ne passe aussi vite de mode que la phraséologie des sentiments tendres ; les autres, les chansons politiques et polémiques, devaient perdre leur

brûlant caractère d'actualité, parce que les circonstances qui les avaient inspirées, avaient depuis longtemps cessé. Enfin la musique, qui assure le succès d'une chanson, en précipite aussi le déclin, parce que rien n'est aussi changeant que la vogue d'un air musical. Et puis on perdait de plus en plus l'habitude de chanter à table, de couronner le dessert par des chansons. Or, c'était surtout là que s'était marquée triomphalement la supériorité des productions de Béranger. Le développement des toasts oratoires acheva de porter le dernier coup à la renommée du poète.

Nadaud, Pierre Dupont essayaient bien de galvaniser la vieille chanson qui se mourait. Elle cédait la place à des genres qui n'en étaient peut-être que la transformation bâtarde, comme le *Monologue*. Monologue insignifiant et fadement spirituel, comme le monologue de salon, monologue volontairement niais ou bouffon, comme le monologue militaire. Ce qui restait de la chanson, la romance sentimentale, souvent bête à pleurer, la chansonnette, la chanson comique, la chanson politique et satirique, se réfugiait dans les cafés-concerts.

Mais de l'excès même de la décadence devait sortir, pour la chanson et pour Béranger, la réaction salutaire. Quelques cénacles s'étaient perpétués qui cultivaient encore le genre cher à Béranger et à ses contemporains. Des revues, *la Chanson*, *la Chanson française*, s'efforçaient de maintenir et de propager la bonne tradition. Une campagne, menée avec persévérance, dotait enfin Paris de la statue de son chansonnier de prédilection. En même temps, il s'était formé toute une pléiade de chansonniers, qui mêlait l'humour, poussé parfois jusqu'à la « rosserie », à la pointe de sentimentalisme social et patriotique, sans laquelle la chanson demeure sans action sur les masses. Chansonniers des cabarets artistiques, des caveaux reconstitués, chansonniers de la Butte, ils ranimèrent la chanson spirituelle et la chanson satirique. Ce goût conduisit insensiblement le public délicat à reprendre les chansons de la première moitié du dix-neuvième siècle. On les ressuscita d'abord par une sorte de curiosité rétrospective, celle qui

s'attachait aux hommes, aux choses et aux événements de cette période, à la fois si rapprochée et si éloignée de nous. Béranger devint le sujet d'études littéraires et le thème de conférences. On s'aperçut alors que ses chansons étaient loin d'avoir perdu toute leur puissance d'émotion ; on retrouva en elles des modèles classiques d'un art achevé. Et tout ainsi l'on se préparait à reconnaître que l'auteur du *Roi d'Yvetot* et des *Souvenirs du peuple* a mérité le titre, que lui avait si justement décerné Lamartine, de *Ménétrier national.*

FIN

BIBLIOGRAPHIE

I

BIBLIOGRAPHIE DES BIBLIOGRAPHIES

1° Un érudit qui est en même temps un bibliophile et un amateur d'estampes, M. Jules Brivois, a publié, en 1876, une *Bibliographie de l'œuvre de P.-J. de Béranger, contenant la description de toutes les éditions, l'indication d'un grand nombre de contrefaçons, le classement des suites de gravures, vignettes*, etc. (Paris, L. Conquet, libraire-éditeur.)

2° La bibliographie du *Dictionnaire de littérature* de Vapereau, à l'article *Béranger*, est juste mais trop sommaire.

II

LES ŒUVRES DE BÉRANGER

A

Editions originales.

Nous n'énumérerons pas les pièces détachées que Béranger a données aux recueils poétiques du Directoire et de l'Empire. Celles de ces poésies qui lui paraissaient avoir quelque mérite, il les a reproduites dans ses recueils originaux ; les autres, il les a désavouées. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) en a publié

une vingtaine dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, années 1869 et 1870.

1° Le premier recueil de chansons parut à la fin de 1815, imprimé par Poulet, sous ce titre : *Chansons morales et autres, par M. P.-J. de Béranger, convive du Caveau moderne, avec gravures et musique.* Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, 1816.

2° Le second recueil fut imprimé par Firmin Didot, en 1821. Il est intitulé : *Chansons, par M. P.-J. de Béranger.* A Paris, chez les marchands de nouveautés, 2 vol.

Des deux volumes, le premier est la réédition de 1816, avec cinq chansons en moins et trois en plus. Le deuxième est entièrement original.

3° Ce recueil ayant été poursuivi et condamné, Béranger fit paraître la relation du *Procès fait aux chansons de P.-J. de Béranger avec le réquisitoire de Me Marchangy, le plaidoyer de Me Dupin, l'arrêt de renvoi et autres pièces.* Paris, chez les marchands de nouveautés, décembre 1821.

4° En 1825, paraissent cinquante-trois nouvelles chansons de Béranger, par les soins de Charles Ladvocat et de Baudoin, *Chansons nouvelles, par M. P.-J. de Béranger.* Ce recueil ne fut pas poursuivi.

5° Le quatrième recueil original est de 1828 ; il ne contient que trente-quatre chansons : *Chansons inédites de M. P.-J. de Béranger.* (Paris, Baudoin frères, éditeurs, 1828.) Béranger fut encore condamné, pour trois chansons de ce volume.

6° Une collection de chansons fort lestes, d'une obscénité soulignée par des sous-entendus graveleux, et quelques chansons politiques très violentes furent éditées sans nom d'imprimeur et vendues sous ce titre : *Chansons de P.-J. de Béranger, Supplément.* (Paris, chez les marchands de nouveautés, 1829.) Elles sont bien de notre auteur, mais les très grivoises remontent à sa jeunesse.

7° En 1833, Béranger donne au public le dernier volume des œuvres qu'il veut laisser paraître de son vivant. Ce sont les *Chansons nouvelles et dernières de P.-J. de Béranger, dédiées à M. Lucien Bonaparte.* Paris, Perrotin, éditeur.

8° En 1846, pour une édition complète de ses œuvres, le

poète remit à son éditeur et ami, Perrotin, dix chansons nouvelles, qui figurèrent dans une publication en cinquante livraisons de toutes ses chansons.

B

Editions complètes de son vivant.

La meilleure édition de ses œuvres publiées de son vivant est celle de 1834, exécutée par les soins de Perrotin. Elle comprend quatre volumes in-8° et un *Supplément*, pour les chansons très grivoises. Nos références s'appliquent à cette édition.

Elle fut suivie d'une série de réimpressions en plusieurs formats, avec ou sans illustrations. Il existe en effet plusieurs séries d'estampes, dues aux meilleurs dessinateurs de l'époque et destinées à orner le texte des éditions successives.

C

Œuvres posthumes.

De 1833 à sa mort, en 1857, Béranger garde en portefeuille tout ce qu'il écrit, sauf une dizaine de chansons. Il dépose ses manuscrits chez un notaire à l'intention de son éditeur Perrotin, avec lequel il a passé un traité pour lui assurer la propriété de tous ses écrits, contre une rente viagère.

Immédiatement après sa mort, paraissent coup sur coup :

1° *Dernières Chansons de P.-J. de Béranger*, 1834 à 1851. (Paris, Perrotin, 1857.) Ces chansons sont rangées par années.

2° *Ma Biographie, ouvrage posthume de P.-J. de Béranger.* (Paris, Perrotin, 1857.)

Ma Biographie s'arrête à 1840. Elle contient plusieurs pièces de jeunesse, qui n'ont pas trouvé place dans les recueils de chansons. Elle est complétée par un appendice, dû aux éditeurs.

3° *Correspondance de Béranger, recueillie par Paul Boiteau.*

(Paris, Perrotin, 1859, 4 vol. grand in-8°.) L'ouvrage contient plus de onze cents lettres, ainsi que la mention, la date et parfois l'analyse d'un très grand nombre d'autres. On en trouve d'ailleurs un certain nombre d'inédites dans les collections privées.

4° Après 1907, les œuvres de Béranger étant tombées dans le domaine public, trois de ses manuscrits, qui avaient échappé à l'autodafé prescrit par lui à ses éditeurs testamentaires, furent publiés par M. L.-Henri Lecomte dans la bibliothèque du *Vieux Paris*, sous le titre : *P.-J. de Béranger, Œuvres inédites, le Paresseux, la Vieille femme et le Jeune mari, les Amis de Molière.* (Paris, H. Daragon, éditeur.) Le volume contient une comédie en vers, un livret d'opéra-comique, un vaudeville, pour théâtre d'amateurs.

M. Brivois estimait à cinq cent mille exemplaires le nombre des volumes de Béranger qui avaient été vendus au public, de 1815 à 1876. Encore n'y faisait-il pas figurer les éditions clandestines, qui se multiplièrent surtout en Belgique.

III

BIOGRAPHIE

1° *Vie de Béranger*, par Paul Boiteau. (Paris, Perrotin, 1861.)

2° La physionomie de Béranger, un grand nombre de renseignements sur sa vie, son esprit, etc., nous ont été conservés par les *Réminiscences de Coulman.* Paris, Michel Lévy, 1862-1869, 2 vol.

Les *Souvenirs d'un sexagénaire*, par Arnault. Paris, 1833 ; les *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé. Paris, Hetzel.

3° A lire, mais avec précaution, car il sent systématiquement l'apologie, le livre de M. Eug. Noel : *Souvenirs de Béranger.* Paris, Pagnerre, 1857.

Les *Mémoires* sur Béranger du poète cordonnier Savinien Lapointe et l'opuscule de Thalès Bernard, *la Lisette de Béranger*, ne sont qu'un fatras de puérilités ou d'invraisemblances.

IV

ÉTUDES SUR BÉRANGER

1° Les trois études principales que Sainte-Beuve a consacrées à Béranger et qui figurent, l'une dans les *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 67 ; l'autre dans les *Lundis*, t. II, p. 286 ; et la troisième dans les *Nouveaux Lundis*, t. Ier, p. 164.

2° Arthur Arnould, *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques.* (Paris, Cherbuliez, éditeur, 1864.) Deux volumes. C'est une vaste enquête sur tout ce qui a été écrit à propos de Béranger en même temps qu'une défense très vigoureuse contre les critiques sévères ou malveillantes. L'ouvrage se termine par un exposé philosophique des principales idées de Béranger.

3° Jules Janin, *Béranger et son temps.* (Paris, Pincebourde, 1866.)

4° Lamartine, *Cours familier de littérature, vingt et unième entretien.*

5° Caro, *Poètes et romanciers.* (Paris, Hachette.)

6° Causeret, *Béranger.* Paris, Lecène et Oudin, 1895. (Collection des classiques populaires.)

7° H. Roujon, *Béranger. Université des Annales*, t. II, p. 625.

8° Arnold Boulle, *Béranger, sa vie, son œuvre.* (Paris, Gaillard.)

9° Alphonse Séche et Jules Bertaut, *Au temps du Romantisme.* (Paris, Sansot, 1909.)

10° Paul Boiteau. Toute une série d'ouvrages et d'opuscules consacrés à la défense et illustration de son vieil ami.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER

La formation de Béranger.

I. L'enfance de Béranger. — II. Les années d'épreuve. — III. Quenescourt et le couvent des Sans-Soucis 1

A son père 3
Apollon 6
Le couvent des sans-soucis 8
Les gueux 9

CHAPITRE II

Les premiers essais poétiques.

I. Satires et comédies. — II. Dithyrambes, pastorales, odes et romances. — III. La vocation du chansonnier 11

Le paresseux : scène XV 12
Méditation 16
Glycère 18
Épilogue d'un poème pastoral 18
Romances : Charles VII, 20 ; — Adieux de Marie Stuart, 20.
Le Roi d'Yvetot 24

CHAPITRE III

Les chansons morales et autres (recueil de 1815).

I. Analyse des chansons. — II. Les chansons 27

Chansons morales et autres 32
Ma vocation, 32 ; — Roger Bontemps, 33 ; — L'habit de cour ou visite à une Altesse, 35 ; — Le sénateur, 37 ; —

Les petits coups, 38 ; — *Deo Gratias* d'un épicurien, 39 ; — Première Restauration. Ma dernière chanson, peut-être, 41 ; — Le nouveau Diogène, 42 ; — Le bon Français, 44 ; — Vieux habits ! vieux galons ! ou réflexions morales et politiques d'un marchand d'habits de la capitale, 46 ; — Requête présentée par les chiens de qualité pour obtenir qu'on leur rende l'entrée libre au jardin des Tuileries, 48 ; — Les Cent-Jours : Traité de politique à l'usage de Lise, 49 ; — Plus de politique, 51.

CHAPITRE IV

Béranger et l'opposition libérale après 1815.

I. Les salons et les goguettes. — II. L'opposition patriotique et anticléricale. — III. La lutte politique de 1815 *à* 1821. — *IV. La veine amoureuse et anacréontique. — V. Le recueil de* 1821. — *VI. Le procès*..... 53

Feuilleton du spectateur (1818)..... 62
A Monsieur Cuvier..... 64
Chansons de 1821..... 69

Rosette, 69 ; — La bonne vieille, 70 ; — L'aveugle de Bagnolet, 71 ; — Les deux sœurs de charité, 73 ; — Le Dieu des bonnes gens, 75 ; — Mon habit, 76 ; — Le bon Dieu, 78 ; — Paillasse, 79 ; — Mon âme, 80 ; — Le marquis de Carabas, 81 ; — La vivandière, 83 ; — Le prince de Navarre ou Mathurin Bruneau, 85 ; — Le vilain, 87 ; — Le ventru, 89 ; — Le vieux drapeau, 91 ; — L'enrhumé, 92 ; — Le trembleur, 94 ; — Le cinq mai, 96 ; — Les deux cousins, 98 ; — Le vieux sergent, 99.

CHAPITRE V

Les recueils de chansons de 1825 et de 1828.

I. L'emprisonnement à Sainte-Pélagie; les chansons qui en viennent ou qui le suivent. — II. Le recueil de 1825. — *II. L'influence politique de* 1825 *à* 1828. — *IV. Le recueil de* 1828... 109

Chansons nouvelles..... 114

La muse en fuite, 114 ; — Adieux à la campagne, 116 ; — L'agent provocateur, 117 ; — Les conseils de Lise, 119 ; — Maudit printemps, 120 ; — La vertu de Lisette, 121 ; — Le censeur, 123 ; — Le violon brisé, 124 ; — Les esclaves gaulois, 126 ; — Les hirondelles, 128 ; — Octavie, 129 ; —

Le chant du cosaque, 131 ; — Nouvel ordre du jour, 132 ; — Psara, 134 ; — Le voyage imaginaire, 135.

CHANSONS INÉDITES 141
Encore des amours, 141 ; — Le grenier, 142 ; — L'ange gardien, 143 ; — Le sacre de Charles le Simple, 145 ; — Le convoi du peintre David, 147 ; — Les infiniment petits, 149 ; — Le tombeau de Manuel, 150 ; — Couplets sur la journée de Waterloo, 152 ; — Les souvenirs du peuple, 153 ; — La comète de 1832, 155 ; — Les bohémiens, 156.

CHAPITRE VI

Béranger et la révolution de 1830.

I. En correctionnelle et à la Force. — II. 1830. — III. Chansons politiques, écrites au lendemain de la révolution 159

A MONSIEUR JACQUES LAFFITTE 160
CHANSONS DU PRISONNIER 164
Mes jours gras de 1829, 164 ; — Les dix mille francs, 166 ; — Le cardinal et le chansonnier, 168 ; — Le vieux caporal, 170.

A MADAME BOUVET 173
APRÈS LA RÉVOLUTION DE 1830 179
A mes amis devenus ministres, 179 ; — Les tombeaux de Juillet, 181 ; — Adieu chansons ! 182 ; — Le refus, 183 ; — La restauration de la chanson, 185 ; — Hâtons-nous, 186 ; — Poniatowski, 188 ; — Conseil aux Belges, 190.

CHAPITRE VII

Les chansons nouvelles et dernières (1833).

I. Idée générale du recueil et préface. — II. Les chansons 193

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES 195
Préface : L'orientation sociale des chansons, 195 ; — Son désintéressement à l'égard du gouvernement nouveau, 196 ; — Coup d'œil général sur les chansons antérieures, 197 ; — Ma nourrice, 198 ; — Passy, 200 ; — Le bonheur, 200 ; — Le vieux vagabond, 202 ; — Le Juif errant, 203 ; — Jeanne la Rousse, 205 ; — Les contrebandiers, 206 ; — Jacques, 209 ; — Les fous, 210.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CHAPITRE VIII

L'effacement volontaire.

I. La retraite. — II. Projets et travaux littéraires. Son caractère se modifie. — III. Le roman de la soixantième année. — IV. La révolution de 1848 213

A Monsieur Lucien Bonaparte 215

A Messieurs les électeurs du département de la Seine 227

CHAPITRE IX

Les dernières œuvres.

I. Analyse des « dernières chansons ». — II. Les dernières chansons. — III. L'esprit de ma Biographie. — IV. Ma Biographie 231

Dernières chansons 233

Madame Mère, 233 ; — Au galop, 235 ; — Une idée, 236 ; — Avis, 238 ; — L'apôtre, 239 ; — Le chapelet du bonhomme, 241 ; — Adieu Paris, 242 ; — Les voyages, 244 ; — Mon ombre, 245 ; — Ma canne, 246 ; — Les tambours, 248 ; — Adieu, 249.

Ma Biographie 252

Pourquoi il écrit sa biographie, 252 ; — Sa tante Bouvet, 253 ; — Histoire de la mère Jary, 255 ; — Lucien Bonaparte lui vient en aide, 259 ; — Ses croyances spiritualistes, 261 ; — La prise de Paris par les alliés, 261.

CHAPITRE X

La Correspondance.

I. Coup d'œil sur la Correspondance. — *II. La* Correspondance 267

Correspondance de Béranger 274

Il décline les fonctions de critique dramatique aux *Débats*. — A monsieur Étienne, homme de lettres à Paris, 274 ; — A son fils naturel Lucien, 276 ; — Ses bontés pour Rouget de Lisle. — A monsieur Rouget de Lisle, 278 ; — Au même, 280 ; — Les débuts de sa liaison avec Chateaubriand. — A monsieur de Chateaubriand, 280 ; — Conseils littéraires à un débutant.

— A monsieur Ernest Legouvé, 283 ; — Il ne veut pas être de l'Académie. — A monsieur Lebrun, 285. — Il félicite un ami de son mariage. — A monsieur Édouard Charton, 289 ; — Comment il conçoit Dieu. — A monsieur de Lamennais, 290 ; — La mélancolie des écrivains. — Au même, 291 ; — Sur son prétendu mariage. — A monsieur le rédacteur de l'Assemblée nationale, 292. — Conseils littéraires à une jeune fille. — A mademoiselle Pauline Béga, 294 ; — Conseils littéraires à un exilé. — A monsieur Victor Hugo, 295 ; — Réponse au reproche d'impérialisme. — A monsieur Alexandre Dumas, 296 ; — Au même, 297 ; — Extraits des lettres à la princesse de Solms, petite-fille de Lucien Bonaparte, 298.

Conclusion : Les dernières années et l'influence de Béranger.... 301

LA MORT ET LA POLICE..... 303

Bibliographie..... 311

Table des matières..... 317

PLON-NOURRIT & Cie, Éditeurs
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS — 6e

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

BIOGRAPHIE, EXTRAITS
ET ŒUVRES CHOISIES

DES

Grands écrivains français

DES

XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe SIÈCLES

PUBLIÉS

SOUS LA DIRECTION DE

M. FORTUNAT STROWSKI

Professeur à la Sorbonne

Si la connaissance et le goût de la littérature française ne se sont pas encore popularisés autant que le mériterait l'admirable succession de chefs-d'œuvre qui, depuis quatre cents ans, atteste la grandeur de notre génie national, la raison en est, sans aucun doute, que nulle publication n'a réussi jusqu'à présent à recueillir et à présenter dans un vaste tableau d'ensemble ce que ces chefs-d'œuvre gardent pour nous aujourd'hui d'immortelle beauté ou de vivante actualité.

Nous avons eu, pour notre part, l'ambition de réaliser ce tableau d'ensemble. *A une époque où personne ne peut*

plus songer à posséder dans sa bibliothèque la totalité des œuvres complètes de nos grands écrivains, nous apportons au public, dans une courte série d'élégants volumes d'une haute valeur littéraire, tout l'essentiel et tout le meilleur de ces « œuvres complètes », présenté, nous l'espérons, sous une forme exacte, vivante et vraiment nouvelle.

Car s'il existe diverses collections de *biographies, d'extraits* et *d'œuvres choisies* (et presque toutes recommandables à divers titres), elles ont en général ce défaut de ne contenir que des portraits individuels et isolés, — ou des « extraits » bien insuffisants à donner l'idée de l'œuvre entière et du génie particulier de l'écrivain qu'on prétend nous faire connaître, — et, en tout cas, des textes trop éloignés de nos sentiments et de nos habitudes de penser actuelles, pour réussir à nous intéresser entièrement.

Mais il nous a semblé qu'en introduisant une méthode plus rigoureuse dans le choix des extraits et des œuvres, — en éclairant le sens des extraits et des « œuvres choisies » par de rapides analyses, — en encadrant ces analyses, comme aussi les textes, dans le courant d'un récit biographique et dans l'évocation du moment où chaque page a été écrite, — et enfin en choisissant, groupant et classant les volumes de façon qu'ils se complètent, se soutiennent les uns les autres, nous donnerions par là même l'image complète de l'activité littéraire de chaque époque, et nous ferions revivre, en même temps que les hommes, les chefs-d'œuvre eux-mêmes avec le mouvement et la nouveauté qu'ils avaient en leur temps.

Voilà dans quel esprit a été conçue la nouvelle collection que nous offrons aujourd'hui au public sous le titre de : BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

La BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE ne comprend qu'un nombre restreint de volumes, arrêté et déterminé à l'avance. Ainsi elle ne forme pas une série indéfinie et indéfiniment ouverte : elle constitue un tout, dont les différents éléments ont été ramenés à l'unité d'un plan central. Chaque

volume aura cependant par lui-même son sens complet et son unité propre. Mais, pour que les grands hommes soient réellement présentés dans l'atmosphère intellectuelle où ils ont vécu, les volumes qui leur sont consacrés seront comme encadrés entre des volumes plus généraux qui rappelleront les œuvres de second plan oubliées aujourd'hui et mortes, mais que tout le monde lisait en leur temps et dont tous les esprits subissaient l'influence.

Telle est donc la BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE dans sa signification d'ensemble. Et nous avons tenu aussi à ce qu'elle eût une haute valeur scientifique : l'élève des lycées, qui ne doit avoir entre les mains que de bons textes, l'étudiant des facultés qui a besoin d'instruments de travail tout à fait sûrs, le professeur qui recherche des documents nouveaux et précis, pourront se fier à nos textes, à nos notices et à nos bibliographies. Mais nous avons cru que, loin d'affecter l'obscurité et la complication, la méthode et la science devaient s'exprimer d'une façon « humaine », aussi nos livres n'exigeront-ils pour être goûtés et utilisés aucune initiation, aucun apprentissage; ils auront la clarté même de ce génie français auquel ils sont consacrés.

Il est superflu d'indiquer que nous ne cachons aucune étroite préoccupation de doctrine ou d'école. Nous avons le seul souci de la vie et de la vérité. Mais il est bien entendu que nous n'oublierons jamais le point de vue supérieur de la conscience morale. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons prêts à éteindre la verve d'un Rabelais, à cacher la hardiesse de pensées et de propos d'un Diderot et d'un Voltaire. Nous saurons concilier le respect du lecteur avec le respect absolu de la vérité historique.

Au reste, la meilleure garantie que notre programme sera scrupuleusement rempli, c'est la liste même des collaborateurs qui ont bien voulu apporter leur concours à notre entreprise : membres de l'Académie française, membres de l'Institut, maîtres de la critique et du journalisme, professeurs du haut enseignement universitaire, ce sont les meil-

leurs écrivains du temps présent qui se sont chargés d'expliquer les grands écrivains du passé. Grâce à eux la BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE sera une encyclopédie réellement méthodique. Elle met son honneur à être l'expression sérieuse, probe, complète, aussi vivante que possible, de notre littérature et des différents stades sociaux dont elle fut le reflet varié et brillant.

Voir ci-contre le programme de la *Bibliothèque française.*

La *Bibliothèque française* sera complète en 70 volumes petit in-8° écu de 300 pages environ chacun.

Prix de chaque volume :

Broché	1 fr. 50 net.
Franco par la poste, France	1 fr. 60
— — Étranger	1 fr. 75
Cartonné	2 fr. 25 net.
Franco par la poste, France	2 fr. 50
— — Étranger	2 fr. 75
Relié	3 fr. » net.
Franco par la poste, France	3 fr. 25
— — Étranger	3 fr. 50

Il paraîtra un ou deux volumes par mois.

Les personnes qui désireront s'inscrire dès maintenant pour recevoir les volumes de la collection au fur et à mesure de leur apparition, devront remplir le bulletin ci-après et le remettre à leur libraire qui se chargera de leur faire parvenir les volumes successifs dès leur publication.

PROGRAMME
de la Bibliothèque française

XVIe siècle (1) :

Les Sources d'Idées (traducteurs, voyageurs moralistes), par Pierre VILLEY, Professeur à l'Université de Caen.

Les poètes : **Marot**, par J. RIBET ; — **Ronsard**, par Fortunat STROWSKI.

Les prosateurs : **Rabelais**, par F. STROWSKI ; — **Montaigne**, par P. VILLEY ; — **Les Conteurs, de Marguerite de Navarre à Bonaventure Des Périers**, par Teodor DE WYZEWA.

La vie religieuse : **Calvin** ; — **Saint François de Sales**, par Henry COCHIN.

La vie active : **Montluc**, par Maxime LANUSSE, Professeur au lycée Lakanal ; — **Agrippa d'Aubigné**, par P. VILLEY.

XVIIe siècle :

La vie religieuse : **Saint Vincent de Paul**, par l'abbé CALVET ; — **Bossuet** (3 vol.), par Henri BRÉMOND ; **Fénelon**, par le même.

Les penseurs : **Descartes**, par Ch. ADAM, Recteur de l'Académie de Nancy ; — **Pascal**, par Émile BOUTROUX, de l'Institut ; — **Malebranche**, par R. THAMIN, Recteur de l'Académie de Bordeaux.

Les moralistes : **La Rochefoucauld**, par Georges GRAPPE ; — **La Bruyère**, par Émile MAGNE.

Les poètes : **Malherbe, Théophile et leurs écoles**, par André HALLAYS ; — **Boileau**, par René CANAT, Professeur au lycée de Bordeaux ; — **La Fontaine**, par Edmond PILON.

Le théâtre : **Corneille** (3 vol.), par Ernest MARTINENCHE, Professeur à la Sorbonne ; — **Racine** (2 vol.), par Charles LE GOFFIC ; — **Molière** (2 vol.), par Henry BIDOU.

Le monde et la cour : **Madame de Sévigné**, par Mme DUCLAUX ; — **Saint-Simon**, par Pierre DE NOLHAC.

(1) Les textes du XVIe siècle seront reproduits fidèlement avec tout le charme de leur vieux langage ; mais la simplification de l'orthographe et l'abondance des notes explicatives en rendront la lecture facile et courante pour les lecteurs les moins familiarisés avec le français archaïque.

XVIIIe siècle :

La transition : **Fontenelle**, par Émile FAGUET, de l'Académie française.

Les sources d'idées : **Les Idées anglaises en France**, par Firmin ROZ ; — **Les Pays inconnus et les relations de voyages**, par Jean BIROT, Professeur au lycée Carnot ; — **La Vie artistique, la Musique**, par Henry DE CURZON.

Les romanciers : **Lesage**, par E. MARTINENCHE ; — **L'Abbé Prévost**, par T. DE WYZEWA.

Les auteurs dramatiques : **Marivaux** (2 vol.), par André BELLESSORT, Professeur au lycée Louis-le-Grand ; — **Beaumarchais**, par Miche SALOMON.

La poésie : **André Chénier**, par Firmin ROZ.

Les moralistes : **Vauvenargues**, par André CHAUMEIX ; — **Bernardin de Saint-Pierre**, par A. BELLESSORT.

Montesquieu, par F. STROWSKI.

Voltaire (2 vol.), par Edmond PILON.

J.-J. Rousseau (2 vol.), par Albert BAZAILLAS, Professeur au lycée Condorcet.

Diderot, par Maurice TOURNEUX.

Buffon, par Stéphane STROWSKI.

La Révolution : **Mirabeau**.

XIXe siècle :

Napoléon Ier, par E. GUILLON.

L'école catholique : **Joseph de Maistre**, par Édouard TROGAN ; — **Lacordaire**, par François MAURIAC ; — **Lamennais**, par M. REBELLIART.

Le courant libéral : **Madame de Staël**, par Paul GAUTIER, Professeur au lycée Henri IV ; — **Benjamin Constant**, par Jacques LAHILLONNE ; — **Béranger**, par Stéphane STROWSKI.

Chateaubriand (2 vol.), par André BEAUNIER ; — **Joubert**, par Victor GIRAUD, Professeur à l'Université de Fribourg.

Les romanciers : **Balzac** (2 vol.), par T. DE WYZEWA ; — **Stendhal** (2 vol.), par M. SALOMON.

Les poètes : **Alfred de Musset** (2 vol.), par René DOUMIC, de l'Académie française ; — **Alfred de Vigny**, par Ernest ZYROMSKI, Professeur à l'Université de Toulouse.

La vie et les mœurs : **Madame de Girardin**, par Jean BALDE.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné (Nom).....

Adresse .....

prie M .....*libraire à* .....

de m'adresser les volumes de la Bibliothèque française *dont détail figure au dos du présent bulletin.*

Paris, le.....

SIGNATURE :

NOTA. — Prière d'adresser de préférence ce Bulletin à son libraire.

BULLETIN DE COMMANDE

BROCHÉS	CARTONNÉS	RELIÉS	TITRES DES VOLUMES PARUS JUSQU'AU MOIS DE JUILLET 1913	
			Fontenelle, par Emile FAGUET, de l'Académie française	1 vol.
			La Fontaine, par Edmond PILON	1 vol.
			Montesquieu, par F. STROWSKI	1 vol.
			Les Sources d'Idées (XVIe siècle), par Pierre VILLEY	1 vol.
			Chateaubriand, par André BEAUNIER	2 vol.
			Montaigne, par P. VILLEY	1 vol.
			Napoléon Ier, par E. GUILLON	1 vol.
			André Chénier, par Firmin ROZ	1 vol.
			Saint Vincent de Paul, par l'abbé CALVET	1 vol.
			J.-J. Rousseau, par Albert BAZAILLAS	2 vol.
			Madame de Girardin, par Jean BALDE	1 vol.
			Béranger, par Stéphane STROWSKI	1 vol.
			Racine, par Ch. LE GOFFIC	2 vol.
			Bossuet, par Henry BRÉMOND	3 vol.
			Souscription aux volumes à paraître	

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17503.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

22 01 75

05 02 75

CE

a39003 003482774b

CE PQ 2195
.T4S 1913
CO2 BERANGER, PI TEXTES CHOIS
ACC# 1220473

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
'333 02 08 04 23 23 0